



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

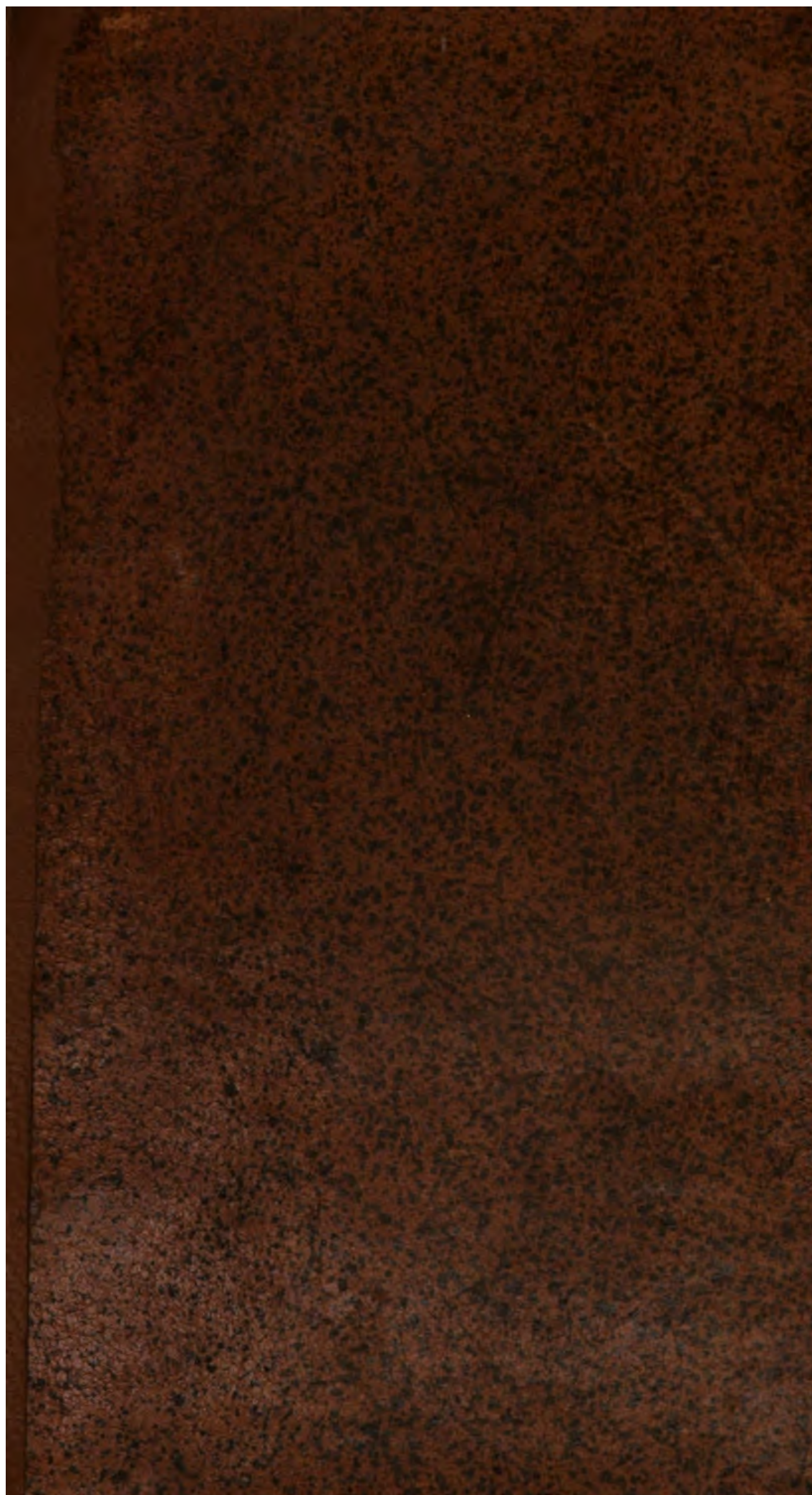
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

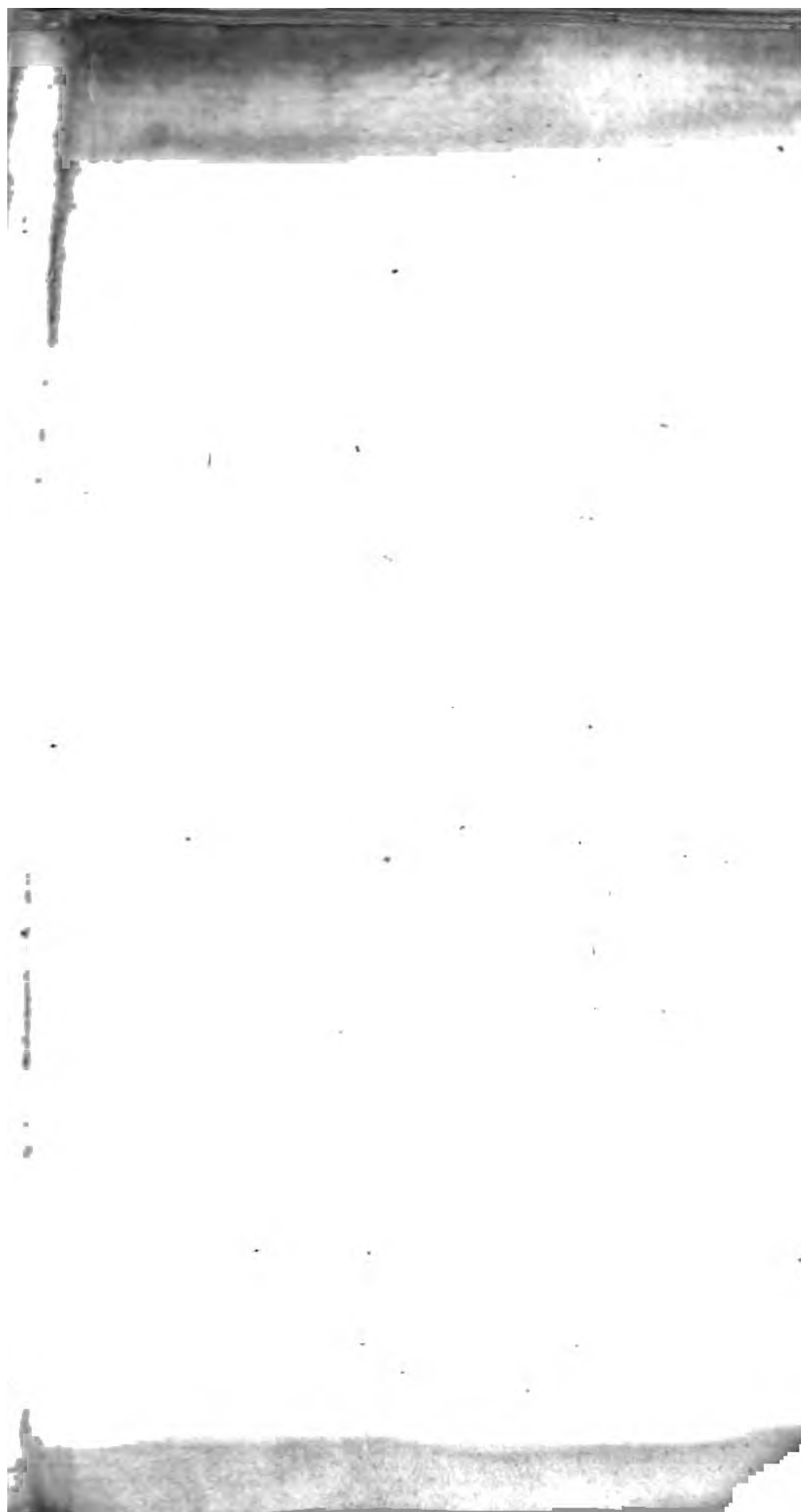


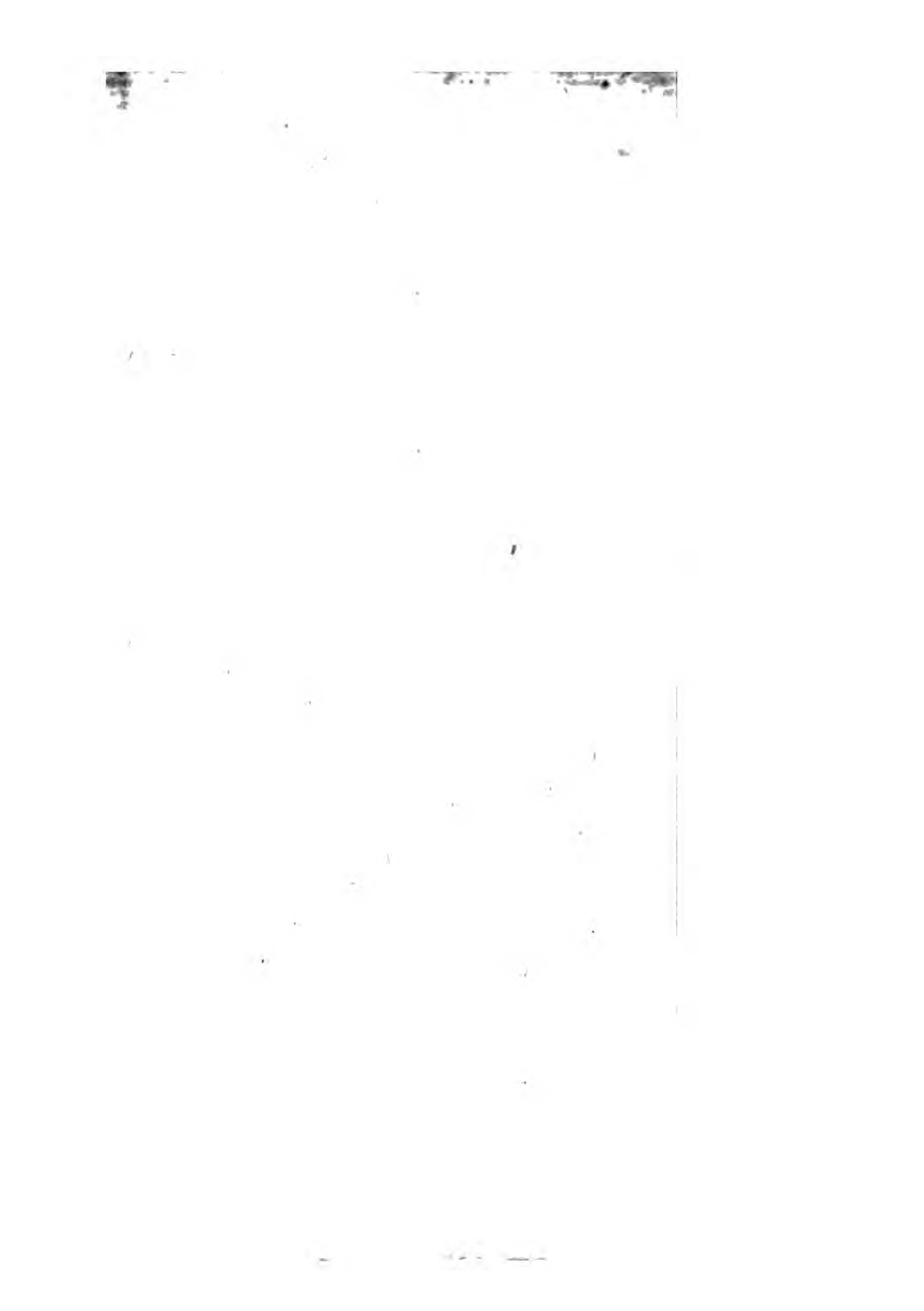
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



80 B.S

y-17





JOURNAL
RITANNIQUE,
PAR
M. MATT,

docteur en Philosophie & en Mé-
decine, & Membre de la So-
ciété Royale de Londres.

pour les Mois de Janv. & Fév. 1754.
TOME TREIZIEME.



A LA HATE,
chez **H. SCHEURLÉER, Junior,**
Marchand Libraire sur le Pleyn.
M D C C L I V.

T A B L E

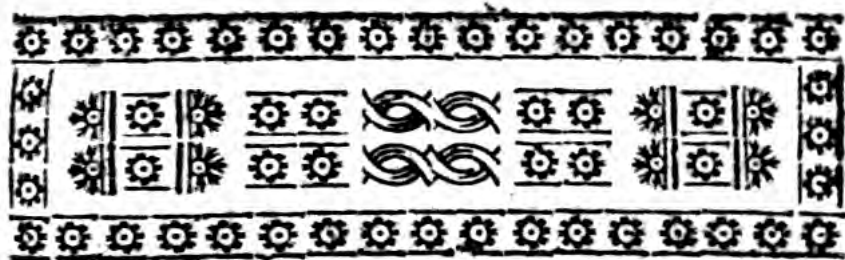
D E S

A R T I C L E S

de ce Journal.

ARTICLE I. The secret History of the RYE HOUSE PLOT, and of MONMOUTH's Rebellion; by FORD LOID GREY,	Page 3
ART. II. Apologie de TERTULLIEN au sujet des dons miraculeux dont il parle dans ses Ecrits,	22
ART. III. Lettre de Mr. J. PALAIRET à l'Auteur de ce Journal,	68
ART. IV. TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES des années 1751 & 1752. Troisième & dernier Extrait,	71
ART. V. A Supplement to Mr. CHAMBERS's Cyclopaedia, or universal Dictionary of arts and Sciences,	107
ART. VI. DEFORMITY, an Essay, by WILLIAM HAY &c.	127
ART. VII. Extrait d'une Lettre écrite à Mr. DURAND au sujet d'un Article dans ce Journal où il s'agit du <i>Toi</i> , & du <i>Vous</i> ,	149
ART. VIII. De animi immortalitate, Poëma,	156
ART. IX. Suite de l'analyse des Cartes marines de Mr. GREEN,	178
ART. X. NOUVELLES LITTÉRAIRES,	202
ART. XI. PROJET DE SOUSCRIPTION, pour un Recueil des Memoires de toutes les Acad. des Sciences,	229





JOURNAL BRITANNIQUE,

Pour les Mois de Janvier &
de Février 1754.

ARTICLE I.

The secret History of the RYE
HOUSE PLOT : and of MON-
MOUTH's Rebellion, written by
FORD Lord GREY, in 1685;
now first published from a Ma-
nuscript sign'd by himself, be-
fore the Earl of SUNDERLAND.

C'est-à-dire

Histoire secrète de la CONJURATION
DE LA RYE, & de la Rébellion
Tome XIII. A de

2 JOURNAL BRITANNIQUE.

de MONMOUTH, écrite par Mylord GREY en 1685, & actuellement publiée sur un Manuscript signé par ce Seigneur en présence du Comte de SUNDERLAND. A Londres chez A. Millar 1754. In Octavo p. 124. Prix de 2 sh.

✱✱✱✱ I ✱✱✱✱ L y a peu d'évenemens modernes, dont on ait plus parlé, & dont on ait moins été instruit, que de la *Conspiration de la Rye*. Les historiens en ont ignoré ou déguisé les détails, & ceux qui ont pris à tâche de noircir ou de justifier les prisonniers fameux, qui payèrent de leur sang les complots qui leur furent attribués, ont également laissé des nuages dans l'esprit des lecteurs desintéressés. Sprat & Dorleans d'un côté, Burnet & Rapin de l'autre, autorisent à cet égard de même qu'à plusieurs autres l'indécision & le doute.

Voici de nouvelles lumières. La confession d'un des principaux complices les fournit. Elle n'a de défaut que de n'avoir point été libre. Celui de

Mois de Janv. & Fév. 1754. 3

de qui elle vient étoit à la Tour. Il avoit suivi le Duc de Monmouth dans son expédition contre Jaques II, & on l'a accusé de s'être battu en lâche, & même d'avoir trahi le Duc. Ces soupçons furent fortifiés, lorsqu'au lieu de le voir porter la peine de sa rébellion, on le vit au contraire servir inutilement de témoin contre un homme moins coupable que lui. Mais l'on avoit jusqu'ici ignoré, que pour avoir sa grâce il avoit envoyé au Monarque une Confession générale accompagnée d'une lettre, que je crois devoir traduire.

S I R E

„ AYANT reçu par Mylord Lum-
„ ley les ordres de V. M. de lui
„ découvrir par écrit tout ce que je
„ fais tant sur le projet de rébellion
„ conçu dans le règne du frère de
„ V. M. le feu Roi, que sur la
„ correspondance du feu Duc de
„ Monmouth en Angleterre, pour
„ préparer sa rébellion, (dans la-
„ quelle j'ai eu le malheur d'être

4 JOURNAL BRITANNIQUE.

„ engagé, & dont je me repens de
„ tout mon cœur) j'ai tâché d'o-
„ béir par le récit le plus détaillé.
„ Je prens à témoin le Dieu, entre
„ les mains de qui je suis, que je
„ n'ai volontairement caché quoi
„ que ce soit qui me parut de la
„ moindre importance ou digne d'être
„ connu de V. M. J'en ai agi
„ ainsi pour réparer autant que je
„ le puis le crime que j'ai commis
„ contre le Ciel en prenant les
„ armes contre vous. Si mon motif
„ eut été la crainte de la mort,
„ j'aurois suivi l'exemple de ceux
„ qui ont fait des découvertes. Mais
„ je n'ai point cru qu'il me convint
„ de traiter avec V. M. ni d'exiger
„ une grace à laquelle je n'ai aucun
„ droit. Si l'effusion de mon sang
„ peut contribuer à l'avantage de
„ V. M. je m'y soumets volontiers,
„ & je souhaite seulement d'avoir
„ la satisfaction de croire que ma
„ mort expiera mon crime. Mais
„ si votre grande clémence daignoit
„ m'épargner, j'espère que vous serez
„ convaincu qu'outre les liens
„ de l'honneur de la justice & de la
„ re-

Mois de Janv. & Fév. 1754. 5

„ reconnoissance , mon inclination
„ m'engagera à sacrifier pour votre
„ service & sous vos ordres une vie
„ que je tiendrai de vous. C'est à
„ vos piés , Sire , que je me jette ,
„ & quoique je ne puisse y attendre
„ ma grace , il m'est doux de pou-
„ voir l'y solliciter. En n'ayant é-
„ gard qu'à moi-même je n'aurois
„ aucune espérance ; mais la confi-
„ dération de la bonté universelle
„ de V. M. m'en fournit plusieurs
„ sujets. Puissiez vous , Sire , conti-
„ nuer longtems sur votre peuple le
„ regne le plus heureux ; & périf-
„ sent tous ceux qui pourroient à
„ l'avenir former le moindre dessein
„ contre la vie de V. M. ou contre
„ la tranquillité de votre gouver-
„ nement ”.

De Votre Majesté

L'infortuné Sujet

FORD GREY.

L'OBE'ISSANCE à des ordres reçus ,
la flatterie , & quoi que l'Auteur en

A 3

dise ,

6 JOURNAL BRITANNIQUE.

dise, la pusillanimité qui paroissent avoir dicté cette lettre peuvent inspirer quelque soupçon contre la relation dont elle est suivie.

MAIS d'un autre côté les protestations solennelles dont elle est accompagnée lui donnent du poids. Un homme qui voit l'échaffaut en perspective ne doit être accusé de mensonge que sur des preuves évidentes; & tant s'en faut qu'on en ait de ce genre contre la confession de Mylord Grey, qu'elle est précise, circonstanciée, & en apparence ingénue. Elle ne charge les coupables que de ce qu'ils ont presque avoué (a), & les justifie expressément de la partie la plus odieuse des accusations de leurs ennemis

(a) Lisez leurs confessions dans Burnet. *Peut-être*, dit Rapin, *que la plupart des lecteurs, après avoir lu tout ce qui s'étoit passé sous ce règne, ne jugeront pas que ce fut un crime atroce que de chercher les moyens de s'opposer à un pouvoir arbitraire qui commençoit à s'introduire.* Hist. d'Anglet. An. 1683.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 7
mis (b). Elle épargne surtout le
Duc de Monmouth que le Roi ve-
noit de faire mourir, & qu'il eut
sans doute dû souhaiter de faire re-
garder comme coupable d'un dessein
antérieur de l'assassiner lui-même.
Ajouterai-je que le secret que Ja-
ques II. si intéressé dans cette affaire
fit de cette relation m'atteste la vé-
rité des faits qu'elle contient? Plus
chargée elle lui auroit paru plus di-
gne du grand jour.

PAR quelles mains au reste cette
relation, d'abord ensevelie dans le
cabinet du Secrétaire d'Etat, a pas-
sé, & par quel moyen elle sort enfin
de l'obscurité, c'est ce que les Edi-
teurs

(b) Il en fut de cette Conspiration à
peu près comme de celle qu'on attri-
bue aux Catholiques. Un petit nombre
seulement de conjurés de la plus petite
espèce paroît avoir songé à *ébrancher* la
famille Royale. Mais pour exciter l'in-
dignation publique, & s'excuser de fai-
re grâce, on imputa à tous les crimes
ou les songes de quelques uns.

8 JOURNAL BRITANNIQUE.

teurs ne disent point. Ils se contentent de garantir la conformité exacte de la copie qu'ils publient avec l'original signé par Mylord Grey, en présence du Comte de Sunderland le 16 Octobre 1685, trois mois après l'exécution du Duc de Monmouth.

Après ce préambule, je viens à la confession du prisonnier. Je le ferai parler lui-même, & je supposerai que ceux à qui il s'adresse sont au fait & des principaux événemens du règne de Charles II. & des dispositions où l'on étoit assez généralement par rapport à ce Monarque & à son frère. Mais comme ce n'est plus pour sauver sa vie qu'il plaidera, il omettra les petits détails, & ne dira rien de sa retraite à Clèves, & de la dernière expedition du téméraire Monmouth.

Peu de tems après que le *Bill d'exclusion* eut eu dans la Chambre Haute (en 1680) le sort qu'il méritoit, le Duc de Monmouth, Mylord Shaftsbury, Mylord Russel, & moi nous eumes diverses conférences sur ce sujet. Nous convinmes que le
Roi

Mois de Janv. & Fév. 1754. 9

Roi ne consentiroit jamais que le Bill passât, à moins d'y être forcé, & que si jamais V. M. venoit sur le trône, tous ceux qui avoient opiné à l'exclurre devoient se croire perdus. Mylord Shaftsbury ajouta, que ce Bill d'exclusion & plusieurs autres actes étoient en général désirés des Anglois, que le peuple étoit extrêmement irrité des fréquentes interruptions du Parlement, & des autres artifices mis en œuvre pour étouffer la Conspiration papiste, & pour en sauver les auteurs, qu'on croyoit que le Roi avoit été mêlé dans les diverses parties de cette Conspiration, à la réserve du dessein d'attenter à sa vie, article qu'il ne pourroit croire parceque les Catholiques étoient assez instruits de son zèle pour leur Religion, que nous avions fait une grande faute en empêchant la Chambre basse de dévoiler au peuple les vues du Roi, qu'il s'en repentoit, mais qu'enfin il étoit tems de songer à se mettre à couvert, avec tous ceux qui avoient eu part aux recherches de la Conspiration papiste, & au Bill d'exclusion,

10 JOURNAL BRITANNIQUE.

que la chose seroit aisée, si le Duc de Monmouth, Mylord Ruffel, & quelques autres faisoient une association à main armée, que le Roi ne balanceroit point alors à satisfaire son parlement & son peuple (c), & qu'il sacrifieroit cent frères plutôt que de hazarder sa couronne. Ces discours souvent répétés ne firent alors aucune impression sur nos esprits; & l'on ne commença à songer sérieusement à un soulèvement, que dans le tems de la seconde maladie que le Roi eut à Windsor. Nous nous assemblâmes d'abord avec le Chevalier Armstrong chez le Comte de Shaftsbury; nous résolûmes de tâcher de nous faire un parti dans la ville de Londres, si le Roi venoit à mourir, & de demander un Parlement qui réglât l'état du Royaume & de la succession. La convalescence du Roi interrompit nos projets. Mais avant que le Parlement

(c) Le parti de la Patrie espéroit que le Roi se laisseroit vaincre s'il étoit fortement pressé. RAPIN à l'année 1681.

Mois de Janv. & Fév. 1754. II
ment s'assemblât à Oxford, Mylord
Shaftsbury nous proposa de demeurer avec lui à Londres, vu le danger où nous étions d'être arrêtés & la certitude d'être soutenus dans la Capitale. Ce n'est pas seulement, disoit-il, la cause de quatre ou cinq particuliers que défendront nos amis, mais celle de toute la nation, la liberté des parlemens, le salut de ceux qui se sont déclarés contre le frère du Roi. La plupart de ceux qui ont assisté aux Parlemens précédens doivent se trouver à Oxford. Ils ont résolu d'entamer leurs délibérations par le Bill d'exclusion, & de ne rien faire que ce Bill ne soit passé. Si l'on veut encore dissoudre le Parlement ils s'ajourneront à Londres, & là protégés par nos amis obtiendront du Roi la satisfaction qu'on lui demande, ou en cas de refus justifieront notre conduite.

Ce dessein ne fut point exécuté. Nous apprimes que les troupes envoyées à Oxford pourroient empêcher le Parlement de se rendre à Londres, & nous résolûmes, le Duc de Monmouth, le Comte de Shaftsbury

bury, Mylord Russel & moi, de nous mettre en état d'opposer la force à la force, & de nous rendre à Oxford avec le plus que nous pourrions de gens de notre parti (d). La dissolution subite du Parlement nous surprit. Nous ne laissâmes pas de rester assemblés dans la Chambre haute une heure après que le Roi en fut parti, sous prétexte d'un protest sur le deni de justice de notre Chambre dans l'affaire de Fitz-harris, mais ayant appris que celle des Communes s'étoit séparée malgré la parole que ceux qui la composoient nous avoient donnée, nous nous vîmes obligés de quitter la place comme eux.

PEU de tems après Mylord Shaftsbury

(d) Le Roi se rendit à Oxford 7 ou 8 jours avant l'ouverture, & comme les soupçons & les craintes du parti des Whigs étoient alors au plus haut degré... les députés témoignèrent... la crainte où ils étoient de quelque violence, en se faisant accompagner d'un grand nombre de gens armés. RAPIN, là-même.

Mois de Janv. & Fév. 1755. 13

bury fut envoyé à la Tour. Le Duc de Monmouth, Mr. Montague, le Chev. Armstrong & moi, nous allâmes à Tunbridge, & laissant là les projets de révolte ne songeâmes qu'aux plaisirs. Une maladie me retint chez moi tout l'hiver, & ce ne fut que l'été suivant (1682) que j'appris, que le Duc d'Argyle avoit fait un tour à Londres, & qu'après avoir demandé à Mylord Shaftsbury 30,000 Livres sterling pour faire soulever l'Ecosse, il s'étoit borné à 15,000. On ne conclut rien cependant à cause de la défiance que le Comte avoit du Duc.

LA nomination des nouveaux Sherifs nous engagea à nous assembler diverses fois. Je vis clairement que le Comte de Shaftsbury, le Duc de Monmouth, & Mylord Russel, se croyant réellement en danger de même que leurs amis de la ville, songeoient sérieusement à la révolte. Il fut résolu de fonder les mécontents de la Cité, & de les flatter de l'espoir d'être soutenus dans les autres parties du Royaume. Mylord Russel devoit s'assurer des dispositions

14 JOURNAL BRITANNIQUE.

tions des provinces Occidentales , & le Duc de Monmouth étoit chargé d'aller reconnoître le terrain dans la Province de Chester. Je refusai d'agir comme on le souhaitoit en Essex avec des lâches , auxquels je ne pourrois me fier. Nous convinmes cependant de fixer le tems & la manière de notre soulèvement , lorsque le Duc de Monmouth reviendrait de son voyage.

IL n'y resta que quinze jours , & en retournant à Londres fut arrêté par un messager (e). Le prisonnier dépêcha d'abord le Chevalier Armstrong , pour nous donner avis du succès qu'il avoit eu à Chester. Tous les Gentilshommes auroient incessamment pris les armes , & il n'avoit pu qu'avec beaucoup de peine les retenir jusqu'à ce qu'il nous eut vus. Il nous faisoit demander si nous lui conseillions de venir à Londres avec

(e) Ni Burnet , ni Rapin ne disent rien de cette détention , dont j'ignore le sujet , & qui ne peut avoir duré plus de quinze jours.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 15

avec le messager, ou de lui échaper, de se rendre à Chester, & d'y commencer l'exécution du grand dessein. Mylord Shaftsbury ne put s'empêcher de dire que Dieu avoit trois fois mais en vain mis le Duc en état de sauver l'Angleterre, & de jouer le rôle le plus brillant en Europe, savoir lorsqu'il se voyoit à la tête de l'armée en Ecosse, lorsqu'il étoit dans les provinces occidentales, & en dernier lieu à Chester; que l'avis des gens de la Cité & le sien étoit, que le Duc, qui pour gagner du tems avoit feint à St. Albans de se trouver indisposé, se dégageât de son conducteur, qu'il retournât au plus vite à Chester, & qu'il y fît soulever ses amis. Il ajouta que la ville n'avoit jamais été si bien disposée, & que le Roi lui donneroit infailliblement le prétexte ou la facilité d'un soulèvement dès qu'il sauroit l'entreprise de son fils, soit en essayant de désarmer la ville, soit en envoyant contre le Duc une partie de ses forces. Mylord Ruffel s'opposa à cette démarche, la regardant comme précipitée. Il dit qu'il n'y avoit
rien.

rien de prêt ni dans la Capitale ni dans l'Ouest du Royaume, qu'on n'avoit point formé de magasins d'armes, de munitions, ni d'argent, qu'on avoit jusqu'ici négligé de dresser un Manifeste qui contint les vues qu'on se proposoit, que peut-être ne s'accorderoit-on point là dessus, qu'il avoit entendu dire à Mylord Shaftsbury que ses partisans auroient du gout pour une République, que dans ce cas il refuseroit de s'en mêler, qu'il regardoit le gouvernement Anglois comme le meilleur des gouvernemens, & qu'il n'en vouloit nullement à la personne du Roi. Mylord Shaftsbury insista, & me suivant dans l'antichambre il me pressa de tromper le Duc, & de lui faire croire que tous ses amis lui conseil-loient de prévenir par sa fuite qu'on ne l'envoyât à la Tour, d'où peut-être ne fortiroit-il jamais. Cette petite ruse, me dit-il avec feu, vous donne le pouvoir de sauver l'Angleterre, la cause protestante, & nous tous. Je répondis au Comte par un refus qu'il ne m'a jamais pardonné. Dès que le Duc de Monmouth

Mois de Janv. & Fév. 1754. 17

mouth eut été mis en liberté, nous nous assemblâmes de nouveau vers la fin de Septembre, & ce fut la dernière fois que je vis Mylord Shaftsbury. Il ne se possédoit plus. En vain Mylord Russel, qui attendoit des nouvelles plus positives des provinces occidentales, le pressa-t-il d'avoir patience; la patience, reprit-il avec un emportement où jamais je ne l'avois vu, la patience nous a perdus. Les préparatifs faits dans la Ville ne peuvent être différés d'une semaine qu'au risque d'être découverts, & quoiqu'abandonné de tous j'agirai seul, & m'assurerai l'honneur d'avoir sauvé l'Etat. Les exploits du Comte, me dit à l'oreille le Duc de Monmouth, aboutirent à s'en aller, & sur ce que Mylord Shaftsbury, s'étoit vanté d'être sûr de 10,000 hommes à la ville, il lui demanda où étoient leurs quartiers. C'est ce que je ne dirai à personne, répondit le Comte, mais vous les verrez dans peu de jours aux portes de Whitehall. Après avoir raillé quelque tems sur son armée invisible, nous conclumes

en

18 JOURNAL BRITANNIQUE.

en nous séparant qu'il étoit à moitié fou (f), mais qu'il ne l'étoit pas au point de se soulever tout seul.

IL fallut cependant se ranger à son avis, lorsque quelque tems après nous apprîmes par Ferguson qu'il y persistoit. Il avoit quitté son hôtel, & se tenoit caché dans quelque coin de Londres. On résolut la prise d'armes; le jour même fut fixé. On se proposoit de rassembler nos bandes dans les Hôtels de Monmouth, de Northumberland, & de Bedford, & dans quelques cabarets de Londres, d'attaquer les milices qui gardoient les portes de la ville, de soutenir l'assaut des troupes réglées à Fleet-bridge & à Snow-hill, où l'on auroit élevé des barricades & planté du canon, de s'emparer du pont de Londres, & s'il étoit possible de faire le tour de Lambeth, & d'attaquer les soldats par les derrières.

Nous

(f) *La crainte, la colère, & le mauvais succès l'avoient si dérangé qu'il y paroïssoit à son esprit.* BURNET, *Mem.* T. II. p. 447.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 19

Nous comptons que ces gardes tenus en bride par nos Corps disposés dans les trois Hôtels n'oseroient sortir de leurs quartiers, & que le Roi suivant l'avis de son Conseil ne manqueroit pas de se retirer d'abord à Portsmouth, & de nous abandonner la Capitale.

QUELQUES jours après cette première assemblée, qui se tint chez Sheppard, le Duc de Monmouth alla une nuit visiter les Corps de garde de la Meuse & de la Savoye, & parut très satisfait de les trouver si peu en ordre. Une seconde entrevue, que nous eumes chez le même Sheppard, & où se trouva encore Mylord Russel (g), se passa à re-

(g) Burnet nie positivement que Mylord Russel ait assisté à cette seconde entrevue, & il assure que Sheppard desavoua après la condamnation de ce Seigneur ce qu'il avoit témoigné pendant qu'on le jugeoit p. 480. Mylord Grey dit au contraire que ce témoin auroit pu charger Mylord Russel beaucoup plus qu'il ne le fit. *Cui creditis, Quirites?*

recevoir le rapport du Duc; mais comme nous apprimes que nos amis de Taunton ne pouvoient être prêts de quinze jours, nous résolûmes de différer jusqu'à ce qu'ils le fussent, sans renoncer cependant au dessein d'agir seuls, s'ils nous manquoient de parole.

L'ALDERMAN Cornish devoit, à ce qu'on m'assura, être de la partie (b). A une de nos assemblées on lut le projet d'un Manifeste. On y exposoit d'abord les fins générales du gouvernement, & après avoir énoncé les divers griefs de la nation, on disoit que notre prise d'armes n'avoit pour objet que de faire cesser nos sujets de plainte, de délivrer le Roi de ses mauvais Conseillers, & d'af-

(b) Cet Alderman fut arrêté, jugé, condamné & mis à mort dans huit jours. Cette sentence & cette exécution furent en quelque sorte les premières taches du règne de Jaques II. Il semble que Mylord Grey n'ait ici inséré, sur un oui-dire, le nom de Cornish, que pour justifier cette procédure.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 21

d'assembler un Parlement. On finissoit en protestant, que loin d'avoir aucun dessein contre S. M. ni de songer à faire des changemens considérables dans le gouvernement, on ne prenoit les armes que pour défendre l'un & l'autre.

CEPENDANT Mylord Shaftsbury offensé de nos délais passa la mer avec Mr. Ferguson, & leur départ qui nous priva de leurs intelligences avec la ville de Londres rompit toutes nos mesures.

Nous reprîmes cependant notre projet au commencement de l'année suivante. Dans les conférences tenues au mois de Mars & d'Avril 1683, il fut résolu de faire trois soulèvemens en Angleterre & un en Ecosse. Les conjurés cependant n'avoient pas tous les mêmes vues. On m'avoit prévenu que Mylord Essex, le Colonel Algernoon Sidney, son indigne ami le Lord Howard, & à ce qu'on croyoit Mr. Hampden avoient dessein de se déclarer pour une République. Le Duc de Monmouth, dont ce dessein auroit ruiné les espérances, Mylord Russel, le
Che-

22 JOURNAL BRITANNIQUE.

Chevalier Armstrong, & moi, nous abhorrions ce projet. Je fus chargé de parler en leur nom, & de demander qu'on préparât une déclaration pareille à celle qui avoit été lue chez Sheppard. C'est ce que je fis dans une conférence, où ils devoient tous se trouver, mais où manquèrent le Comte d'Essex & Mylord Howard. Sidney ouvrit cette conférence par un discours, où il s'étendit principalement sur les causes & les préparatifs de notre entreprise, & sur la nécessité de fournir au plutôt 10,000 Livres au Duc d'Argyle, pour l'achat qu'il devoit faire en Hollande d'armes & de munitions nécessaires à ses compatriotes. Il représenta l'Ecosse comme tellement opprimée, que tout le monde aspirait à y briser ses fers, & qu'il ne falloit que de l'argent pour les mettre en mouvement. Je répondis à Sidney, que je voyois qu'ils avoient fort avancé les préparatifs de l'entreprise, que les raisons sur lesquelles ils en fondoient la nécessité me paroissent satisfaisantes, mais que jusqu'ici il m'étoit impossible de
juger

Mois de Janv. & Fév. 1754. 23

juger de leur but, & que je supposois que c'étoit par oubli qu'il avoit omis de parler de la déclaration, qui devoit précéder l'exécution, & dont sans doute ils avoient concerté les principaux articles. Non, me dit le Colonel, mais je suppose que nous sommes tous du même avis. Je l'espère, lui dis-je, & si nous nous accordons sur ce que nous voulons faire aussi bien que sur ce que nous songeons à prévenir, je hasarderai volontiers ma vie avec vous; mais il faut pour cela que nous pensions à notre Manifeste. Le Colonel dit à demi bas quelques mots qui m'échappèrent. J'entendis seulement, qu'il trouvoit que comme le Comte d'Essex & Mylord Howard n'étoient pas avec nous, il n'étoit pas encore tems de parler du Manifeste, que si nous voulions savoir ce qu'il en pensoit il croyoit qu'il nous convenoit de représenter, que le Roi ayant violé les loix & ses sermens, nous avions dessein de remettre le rétablissement de l'Etat à un Parlement, qui pourvût à la sûreté des peuples & à la nôtre. J'espère,

père, lui répondis-je, que vous n'êtes dégoûté ni du Roi ni du Gouvernement; quoiqu'il y ait eu des fautes dans l'administration des affaires, le Prince suivant nos loix n'en est point responsable, c'est à ceux qui ont abusé de son autorité qu'il faut s'en prendre. Le Roi est naturellement bon, & notre gouvernement excellent; je ne tirerai certainement point l'épée pour renverser l'un ou l'autre. Si vous avez les mêmes idées, il nous convient de le dire. Nous pourrons dans ce cas espérer de grands secours, & la guerre finira bientôt par un accommodement heureux entre le Roi & son peuple. Le Duc de Monmouth, Mylord Ruffel, & Mr. Hampden appuyèrent ce que je venois de dire. J'avois cru, reprit Sidney, que quand une fois des gens sages tiroient l'épée contre leur Roi, ils mettoient à l'écart toute pensée d'accommodement, mais enfin je n'en parlerai plus, puisque votre avis fera le mien. On s'entretint ensuite sur le choix du Général, on convint que ce ne pouvoit être que le Duc de Mon-

Mois de Janv. & Fév. 1750. 25

Monmouth, & qu'il falloit lui laisser carte blanche. Sidney vouloit qu'il se rendît en Ecosse, mais tous les autres jugèrent qu'on ne pouvoit se passer de lui en Angleterre.

Huit ou dix jours après il y eut une nouvelle conférence à laquelle je n'assistai point. On y régla les chefs de notre Manifeste, & on chargea du soin de le composer Mylord Essex & le Colonel Sidney. On convint aussi que nous nous cottiserions pour trouver la somme que demandoient les Ecossois. Peu de tems après je fus examiné devant le Conseil, sur les armes qu'on avoit trouvées chez moi, & qui avoient été achetées longtems auparavant pour fournir mes maisons d'Essex, de Suffex, & de Northumberland. . On ne laissa pas d'exiger que je donnasse une caution de ma conduite, & l'on fixa la somme à 20,000 livres sterling. Je résolus de me retirer à la campagne. La veille de mon départ je vis le Duc de Monmouth, & je me promenai avec lui jusqu'au point du jour dans la Place de *Soho*. Il

me dit qu'on étoit d'accord sur tout, qu'il ne doutoit pas que dès que le Roi connoitroit nos forces, il ne consentît à un accommodement sans qu'on fût obligé de verser beaucoup de sang, que Mylord Macclesfield avoit proposé de nous défaire de V. M. pour effrayer le Roi & l'engager à se soumettre, mais que lui Monmouth avoit témoigné son horreur d'une telle proposition, & qu'il n'auroit jamais aucune estime pour celui qui l'avoit faite.

LA conspiration fut découverte, je fus arrêté, & eus ensuite le bonheur de m'échaper. J'en ai fait un mauvais usage, & me vois justement puni.

TELLE est en substance la confession de Mylord Grey. Je me bornerai à deux réflexions après celles que j'ai faites. Le nom de *la Rye* qu'on donna à cette Conspiration, & le dessein d'assassiner le Roi qu'on imputa aux conjurés, ne paroissent point dans le long récit que je viens d'abréger, & l'on auroit pu se dispenser d'en faire mention dans le titre.

Quoi-

Mois de Janv. & Fév. 1754. 27

QUOIQUE les principaux Chefs ne songeassent qu'à affermir la Religion & la liberté, qui peut répondre qu'un fougueux Shaftsbury, un ambitieux Monmouth, un Sidney republicain n'auroient pas fait un pas de plus ? Le Parlement de Charles I, les associés qui appellèrent le Prince d'Orange s'en tinrent-ils à leurs premiers desseins ? Dans les guerres civiles tout dépend du hazard. Le tems eut pu amener des découvertes, le succès changer les esprits. Il y a dans le fond du cœur de la plupart des hommes un germe inconnu, que les circonstances dévelopent. *Lorsqu'Osman Empereur des Turcs fut déposé, dit un Auteur qu'il n'est jamais besoin de nommer, aucun de ceux qui commit cet attentat ne songeoit à le commettre : ils demandoient seulement en suppliant qu'on leur fît justice sur quelque grief : une voix qu'on n'a jamais connue sortit de la foule par hazard ; le nom de Mustapha fut prononcé ; & soudain Mustapha fut Empereur.*

ARTICLE II.

Apologie de TERTULLIEN au
sujet des dons miraculeux dont
il parle dans ses Ecrits.

OUI, Monsieur, l'esprit de parti engagea dans le siècle passé plusieurs grands hommes à se joindre à nos prétendus Esprits forts, pour décrier ces illustres défenseurs de la Religion Chrétienne, qui vivoient dans les premiers siècles de l'Eglise. Ils crurent que le véritable moyen de faire sentir aux Docteurs de Rome la fausseté de leurs idées au sujet de l'autorité des Pères, c'étoit de montrer que ces Pères, loin d'être infallibles, & de pouvoir servir de second principe de foi, étoient tombés dans plusieurs erreurs assez importantes, & avoient employé assez souvent pour la défense de la vérité des raisons peu convaincantes.

QU'EST-IL arrivé de là? On est venu insensiblement à se persuader qu'il étoit inutile de s'attacher à la
lec-

Mois de Janv. & Fév. 1754. 29

lecture des premiers défenseurs du Christianisme, & que ces Auteurs étoient indignes de créance même dans les faits, dont ils se donnoient pour témoins oculaires. Le mal est devenu presque universel. Il y a quelques jours que me trouvant dans une compagnie composée de gens de lettres, je m'avisai d'alléguer sur un certain fait l'autorité de Tertullien. A ce nom tout le monde se mit à rire, & l'un d'eux me dit fort sérieusement qu'il valoit autant ne rien dire, que de donner pour garant de ce que je venois d'avancer, un visionnaire assez fou, pour apposter en preuve de la matérialité de l'ame le témoignage d'une femme, qui l'avoit assuré que dans un moment d'extase une ame s'étoit montrée à elle revetue des qualités sensibles & d'une figure extérieure même humaine (a), & pour vouloir prouver que le regne de mille ans n'étoit pas éloigné par le rapport d'un vo-
ya-

(a) TERTULL. *de Anima.*

yageur, qui pendant quarante jours avoit vu une belle ville suspendue en l'air sur celle de Jerusalem (b). Je voulus repliquer; mais il n'y eut pas moyen. Je fus obligé de céder au torrent, mais non sans dire tout bas, *O tempora!*

JE m'étois imaginé *que pour nier un fait imprimé, il falloit qu'il nous parût impossible, ou que nous fussions certainement le contraire* (c). J'avois cru que tout ce qu'on pouvoit inférer de la conduite d'un homme, qui avoit montré qu'il n'étoit pas à couvert de s'en laisser imposer par de faux bruits, c'est qu'il falloit être un peu plus sur ses gardes avec lui, & n'admettre comme véritable, que ce qui paroissoit tel après un mûr examen. Mais ce n'est pas ainsi que nos Beaux Esprits raisonnent. Un tel a fait un faux raisonnement; il a déferé trop légèrement à certains bruits populaires. Donc il n'a plus de

(b) *Contra Marc. L. III. C. 24.*

(c) BAYLE *Réponse aux questions d'un Provincial* C. 54.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 31
de droit à être cru ; donc il est faux
qu'il ait dit la vérité dans une cho-
se qu'il dit avoir vue & examinée
de près.

JE ne saurois croire, Monsieur, que
tout le monde se contente de sem-
blables preuves, & c'est ce qui m'en-
gage à exposer tranquillement les
raisons qui m'ont persuadé que Ter-
tullien n'est rien moins qu'indigne de
créance dans les faits dont il se don-
ne lui-même pour garant, & en par-
ticulier dans ce qu'il dit du pouvoir
que les Chrétiens avoient sur les Dé-
mons. Si mes deux lettres sur les
Actes du Martyre de Polycarpe ont
prouvé, que je ne suis pas un ad-
mirateur outré de tout ce qui porte
le titre d'Antiquité Ecclésiastique,
j'espère que celle-ci fera voir que je
me plais à rendre justice aux grands
hommes, qui ont fleuri dans les pre-
miers siècles de l'Eglise.

„ QUE l'on amène, dit Tertul-
„ lien (*d*), devant vos Tribunaux
„ quel-

(*d*) *Apolog. C. 23.*

„quelcun qui soit véritablement
 „possédé par un Démon; si quel-
 „que Chrétien que ce soit lui com-
 „mande de parler, cet Esprit mal-
 „heureux confessera alors qu'il est
 „un Démon, avec autant de véri-
 „té qu'il dit fausement ailleurs
 „qu'il est un Dieu”. Et un peu
 plus bas. „Si la présence d'un Chré-
 „tien ne leur ôte pas la force de
 „mentir, nous consentons qu'au
 „même lieu vous répandiez le sang
 „du Chrétien, & que vous le pu-
 „nissiez comme un méchant”.

*Edatur hic aliquis sub tribunalibus
 vestris quem Dæmone agi constat,
 jussus à quolibet Christiano loqui spi-
 ritus ille, tam se Dæmonem confitebi-
 tur de vero, quam alibi Deum de fal-
 so. — Nisi se Dæmones confessi fue-
 rint Christiano mentiri non audentes,
 ibidem illius Christiani procacissimi
 sanguinen fundite.*

AVANT que d'aller plus loin, je
 crois qu'il ne sera pas inutile de re-
 marquer :

I. QUE ce n'est pas dans ce seul
 endroit, & comme en passant, que
 Tertullien parle de ce pouvoir des
 Chré-

Mois de Janv. & Fév. 1754. 33

Chrétiens. Il répète souvent la même chose. Il fait plus. Il se sert de ce fait comme d'une preuve, qui jointe à l'origine céleste des Ecrits saints, assure la Divinité du Christianisme. *Ostendimus*, dit-il (e), *totum Statum nostrum, & quibus modis probare possimus, ita esse sicut ostendimus; ex fide scilicet & antiquitate Diuinarum Litterarum, item ex confessione spiritualium potestatum.*

2. QUOIQUE Tertullien ne dise pas en propres termes, qu'il a lui-même exercé ce pouvoir, ou qu'il l'a vu exercer de ses yeux comme le disent Origène (f), il l'insinue cependant, non seulement par la manière dont il s'exprime ici, mais encore par ce qu'il dit à Scapula, à qui il parle de ce pouvoir comme d'une chose très connue (g), *Ut plurimis notum est.*

3. IL

(e) *Ibid.* C. 46.

(f) ORIGEN. *contra CELSUM* L. I.

p. 35.

(g) *Ad Scapul.* C. 2.

34 JOURNAL BRITANNIQUE.

3. IL étoit si éloigné de vouloir profiter de la crédulité des peuples, & faire passer à l'exemple des pa-yens pour Démoniaques des gens qui ne l'étoient point, qu'il exige qu'on amène devant les Tribunaux ceux qui de l'aveu même des ennemis du Christianisme étoient possédés du Démon, *quos Dæmone agi constat.*

MAIS sous prétexte qu'il pouvoit y avoir alors de faux Démoniaques, resultera-t-il de là qu'il n'y en avoit pas de véritables? Le défi qu'il fait à ses ennemis prouve directement le contraire. Sous prétexte qu'il pouvoit y avoir alors des personnes assez simples & assez peu curieuses, pour s'en laisser imposer sur ce sujet par des fripons, qui contrefaisoient eux-mêmes les possédés, ou qui employoient de telles gens pour tromper des personnes trop crédules, resultera-t-il de là que Tertullien a été lui-même du nombre soit des trompés soit des trompeurs? Ses adversaires le croient, mais sur quel fondement?

I. J'AVOUERAI qu'il auroit pu être trom-

Mois de Janv. & Fév. 1754. 85

trompé s'il s'étoit agi de quelque question abstraite, & dont la solution demandoit un Esprit versé dans les idées métaphysiques. Tertullien faisoit peu de cas de la Philosophie & des Philosophes, il ne faut pas s'en étonner. Son imagination trop vive se trouvoit gênée par l'attention que demande cette Science. Il auroit pu encore être trompé, s'il s'étoit agi de quelque vérité fondée sur une vision, ou sur une révélation intérieure. Un homme capable d'ajouter foi aux prétendues révélations de Montan & de ses Disciples auroit pu s'imaginer très facilement, qu'une chose à laquelle il s'intéressoit beaucoup, & à laquelle il pensoit très souvent le jour, lui avoit été révélée en songe. J'avouerai enfin que son autorité auroit peu de poids, s'il eut été question d'un fait, qui lui avoit été rapporté par des témoins prétendus oculaires. Les preuves qu'on allégué de sa crédulité à cet égard, & que nous avons rapportées ci-dessus rendent la chose assez probable, quoiqu'il paroisse en même tems, tant par la lecture

de son Apologétique, que par ses discours aux Nations, que lorsqu'il composa ces écrits, c'est-à-dire plusieurs années avant que d'avoir donné dans les visions de Montan, il étoit si éloigné de se fier à des rapports incertains, qu'il y déclare positivement, qu'il faut être insensé pour recevoir sans preuve les rapports qu'on nous fait. *Nemo famæ credit, dit-il, nisi stultus, quia sapiens non credit incerto (b)*. Mais il n'est question ici ni de raisonnement subtil, ni de révélation, ni de rapports étrangers. Il ne s'agit que d'un fait, qui se passoit sous ses yeux, & qu'il avoit eu souvent occasion d'examiner par lui-même. Qu'il soit possible d'en imposer à un peuple ignorant, & fortement prévenu en faveur de tout ce qui vient de la part de ses conducteurs spirituels, c'est ce dont nous avons tous les jours des exemples; mais étoit-ce là le cas de Tertullien? Ignoroit-il
les

(b) *Apol. C. 7. Ad Nat. C. 7.*

Mois de Janv. & Fév. 1754. 37

les fourberies , que le Paganisme employoit pour en imposer à la crédulité des adorateurs des fausses Divinités ; ou peut-on l'accuser d'avoir manqué de curiosité , pour se mettre au fait des événemens les plus intéressans ? Ceux qui l'accuseront de ces choses, montreront qu'ils n'ont jamais lu ses écrits. D'ailleurs pouvoit-il ignorer qu'ayant à faire , non à des personnes prévenues & disposées à recevoir tout ce qui tendoit à avancer le Christianisme , mais à des ennemis toujours prêts à saisir les occasions de convaincre les Chrétiens de fourberie & d'imposture , ce seroit ruiner sa cause plutôt que de la servir que d'avancer des faits , de la certitude desquels il n'auroit pas pris tout le soin possible de se bien informer : Qu'y avoit-il de si difficile dans cet examen ? Il s'agissoit de savoir , si telle personne qu'il connoissoit particulièrement , & qu'il avoit vuë , & cela à diverses reprises , agitée des transports les plus violens , avoit recouvré tout-à-coup , à la parole d'un Chrétien , à la sienne même , sa tranquillité na-

turelle. Pouvoit-il être trompé sur un tel fait? Je ne saurois le croire, à moins qu'on ne me prouve qu'un peu de sens commun, que j'espère qu'on ne lui refusera pas, joint au libre usage des Yeux & des Oreilles ne suffisoit pas pour porter un jugement certain sur de telles choses. Non, Monsieur, qu'on dise tant qu'on voudra, que Tertullien outroit tout, que son Imagination trop forte l'a précipité plus d'une fois dans l'erreur: j'en conviendrai si l'on veut, mais un homme raisonnable n'en infèrera jamais qu'il a été nécessairement trompé dans les faits qu'il a rapportés, & où il n'étoit question que de quelque pénétration, & de rapporter simplement ce qu'il avoit vu & entendu.

2. MAIS si Tertullien n'a pas été trompé lui même, il n'est pas moins certain qu'il n'a pas voulu tromper. Comment l'accuser d'un tel dessein quand on se rappelle d'abord que les premiers Chrétiens se distinguoient par la pratique des vertus, & par l'éloignement du vice. Ils avoient une telle horreur pour le mensonge qu'ils
de-

Mois de Janv. & Fév. 1754. 39

déclaroient, non seulement que c'est une chose indigne d'un disciple de J. C. de mentir pour l'avancement du Christianisme (i), non seulement que c'est une chose qui leur est défendue (k), mais encore qu'ils aimeroient mieux mourir que de fausser leur vie par une fausseté (l). Je fai que Messieurs le Clerc, Middleton, & leurs partisans semblent faire peu de cas de ces témoignages, & que pour les invalider ils nous disent, qu'il s'en falloit beaucoup que tous les Chrétiens fussent tels que nous venons de les représenter. Mais quoiqu'il ne fût pas impossible, qu'il ne se trouvât parmi eux quelques personnes d'un caractère différent, le nombre en étoit cependant peu considérable, & ceux qui étoient tels n'étoient point avoués par la gé-

(i) PLIN: *in Epist. ad TRAJAN. de Christianis.*

(k) ORIG. *cont. Cels. L. I. p. 35.*
CLEM. ALEX. *Strom. L. 7.* TERT. *Apol. C. 21.*

(l) JUST. MART. *Apol. I. p. 57. m. 12.*

généralité. C'est précisément la même réponse, que Tertullien fit à ceux qui de son tems lui faisoient la même objection (*m*).

DE cette première preuve, qui bienque générale ne laisse pas de nous fournir une forte présomption en faveur de la droiture de Tertullien, je passe à une seconde, qui est plus particulière, & qui regarde personnellement cet Auteur. Sa morale, au lieu d'être relachée, étoit des plus sévères. Il se donne à lui-même le glorieux caractère d'être incapable de dire un mensonge (*n*), *mentiri nescio*, & ses plus grands adversaires n'ont jamais été capables de produire la moindre preuve directe de son manque de sincérité, de son penchant à employer la ruse & l'imposture, pour l'avancement de la Religion Chrétienne. De tous les exemples que Mr. Barbeyrac rapporte dans la vue de montrer que la morale de Tertullien

(*m*) *Ad Nat.* I. C. 5.

(*n*) *Apol.* C. 33.

tullien non plus que celle des autres Pères de l'Eglise, n'étoit pas exemte de défauts, il n'y a pas un seul qui ne tende à faire voir qu'elle étoit des plus rigides (o). Mais si cela est, peut-on s'imaginer que Tertullien ait eu dessein d'en imposer dans cette occasion aux Payens? que dis-je! y a-t-il le moindre degré de vraisemblance, qu'un homme, qui, au lieu de tenir le milieu entre une morale trop commode & une morale trop sévère, a donné des preuves de son penchant en faveur de cette dernière, eût voulu se démentir publiquement par une pratique toute opposée, par une conduite détestable? Après avoir outré en plusieurs rencontres ce principe très véritable, que tous ceux qui contribuent de quelque manière que ce soit au mal sont coupables, & en conséquence de cela avoir condamné plusieurs actions très innocentes en elles-mêmes, eût-il voulu de propos délibéré contribuer à la mort
d'un

(o) *Morale des Pères C. 6.*

42 JOURNAL BRITANNIQUE.

d'un grand nombre de gens de bien ,
& cela par une fourberie, qui étant
une fois découverte ne pouvoit man-
quer d'entraîner sa propre perte ?
Ceux qui peuvent le croire ont tort
de ne le traiter que de visionnaire ,
& il doit plutôt être regardé com-
me le plus téméraire, le plus inhu-
main & le plus scélérat des mortels.

Si ceci, Monsieur, ne vous pa-
roit pas suffisant, pesez avec moi
le défi que fait notre Apologiste au
Gouverneur Romain. „ Que l'on
„ amène, dit-il, devant vos Tribu-
„ naux quelqu'un qui soit vérita-
„ blement possédé par le Démon,
„ & si en votre présence un Chré-
„ tien ne lui ôte pas la force de
„ mentir, répandez au même lieu
„ le sang de ce Chrétien”. L'im-
posture affronte-t-elle ainsi le danger ?
Cherche-t-elle le grand jour ? Com-
pareroit-on après cela les miracles des
premiers Chrétiens avec ceux, qu'un
ordre d'un Roi a fait cesser ? Ceux
qui avoient la direction de ces der-
niers se font-ils jamais adressés aux
Reformés de Paris, gens qui avoient
autant de lieu de douter de la vérité
de

Mois de Janv. & Fév. 1754. 43

de ces miracles , que les Payens en avoient de contester ceux des Chrétiens ? Les ont-ils priés d'envoyer au tombeau de l'Abbé à miracles , des personnes , qu'ils sçussent être véritablement attaquées des maladies les plus incurables , sous la condition de passer pour imposteurs , si le malade ne recouvroit sur le champ sa santé ? que dis-je ! ont-ils jamais fait cette proposition aux Jésuites eux-mêmes ? Quand on agit avec tant de confiance , on montre qu'on ne craint point d'être convaincu d'imposture , & qu'en un mot on est sûr de son fait.

QU'OPPOSERA-T-ON à ces preuves que je viens de donner de la candeur de Tertullien ? Dira-t-on qu'il fut pris au mot , & qu'ayant été convaincu de fourberie , lui & tout son parti en furent punis comme ils le méritoient ? Mais si cela étoit , pourquoi le parti Chrétien , au lieu d'être entièrement dissipé après une telle découverte , fleurit-il plus que jamais dans la suite , & dans les mêmes lieux ? Pourquoi ne trouve-t-on aucune mention d'un événement si

avan-

44 JOURNAL BRITANNIQUE.

avantageux au Paganisme dans aucun des livres de leurs Auteurs, & en particulier dans ceux de l'Empereur Julien? Comment se trouve-t-il que non seulement Tertullien ait survécu à ce défi, mais encore qu'il ait osé parler avec la même confiance de ce don miraculeux qu'avoient les Chrétiens de son tems dans son Discours à Scapula, qui de l'aveu de tous les Savans est postérieur de plusieurs années à son Apologétique?

3. PEUT-être, dira-t-on, que si Tertullien parle avec tant de hardiesse de ces prétendus miracles, c'est qu'il savoit que les livres des Chrétiens n'étoient point lus de leurs ennemis. Mais alors pourquoi se donner tant de peine pour composer des Apologies si travaillées, pourquoi les adresser aux Payens même dans la vue de les convaincre, si l'on n'eut pas eu lieu de croire qu'elles feroient lues au moins par quelques uns d'entreux? Lisez le Chapitre 46. de l'Apologétique, & vous verrez que Tertullien ne doutoit point que les Payens ne lussent cet Ouyrage, *Qui nos revincere audebit,*

Mois de Janv. & Fév. 1750. 45

debit, y dit-il, non arte verborum, sed eadem forma, qua probationem constituimus, de veritate debet remitti. Il avoit d'autant plus de raison de s'y attendre, que, comme cette Apologie du Christianisme étoit le premier ouvrage écrit sur ce sujet en Latin, c'est-à-dire dans une langue fort connue en Afrique, il étoit plus que probable, que le peuple s'empresseroit à vouloir connoître par lui-même une Religion dont on disoit tant de bien & tant de mal. Est-il croïable qu'un Celse, qu'un Porphyre, qu'un Hierocles, qu'un Julien l'Apostat & plusieurs autres savans hommes du Paganisme, qui ont composé des ouvrages contre les Chrétiens, eussent entrepris de la refuter, sans avoir examiné préalablement les livres de leurs antagonistes? Cela est non seulement peu probable, mais même absolument faux. Il est si vrai qu'ils les lisoient, qu'ils nous l'apprenent eux-mêmes dans leurs écrits (p). Ce n'étoient pas

(p) ORIGEN. *cont. CELS.* L. I.
EUSEB. *Hist. Eccles.* L. 16. C. 19.

46 JOURNAL BRITANNIQUE.

pas seulement les Philosophes, qui lisoient leurs livres; on peut avancer la même chose des Empereurs. St. Jerome & Orose nous assurent l'un & l'autre que ce fut en consequence des excellentes Apologies qu'un Quadratus, qu'un Aristides, qu'un Justin Martyr présentèrent aux Empereurs Hadrien, Antonin le pieux, & Marc Aurèle, que ces Princes firent ou cesser entierement, ou du moins diminuer la rigueur des persecutions qu'on faisoit souffrir aux Chrétiens, en vertu des Edits donnés par leurs predécesseurs. Qu'on ne croie pas pouvoir renverser ce raisonnement, en ajoutant, que quand même on avouëroit que les Payens ont lu ces Apologies, & en particulier celle de Tertullien, où il est parlé si souvent du pouvoir, qu'avoient alors les Chrétiens de chasser les Démons, cela ne prouve nullement qu'ils ayent admis la vérité de ces faits, mais seulement qu'ils n'ont pas pris connoissance de ces écrits, qu'ils les ont méprisés, & regardés comme des productions d'esprits malades; car ceux qui parlent

lent de la sorte font bien voir ou qu'ils ont une grande partialité, ou qu'ils n'ont aucune connoissance de ces ouvrages, ou enfin qu'ils ne connoissent guère le cœur humain. Qu'y-a-t-il, je vous prie, de si méprisable dans cette Apologie de Tertullien? Qu'on la lise avec attention, & l'on verra, que ce grand homme y fait voir une connoissance étendue de l'histoire ancienne, & de la fable, non seulement selon ce qu'elle étoit alors, mais dans ce qu'elle avoit d'historique & de réel. On y verra que non content d'avoir justifié sa Religion des abus qu'on lui imputoit, il devient l'Agresseur à son tour, & montre que l'Idolatrie seule est coupable des excès, dont on accusoit les Chrétiens. Les plus grands hommes parmi les Payens, tel qu'étoit en particulier un Porphyre, faisoient beaucoup de cas des livres des Chrétiens, & il y avoit à peine alors un Auteur dans le Paganisme qui pût leur être comparé, & pour la science & pour le stile. Mr. le Clerc, ce grand adversaire des Pères, & qui n'a laissé
passer

48 JOURNAL BRITANNIQUE.

passer aucune occasion de nous faire connoître le mépris qu'il avoit pour eux (q), s'exprime cependant en ces termes dans un autre endroit (r).

„ Il est très important, pour s'in-
„ struire de l'histoire Ecclesiastique,
„ de lire les Auteurs, qui ont fait
„ pendant les premiers siècles l'a-
„ pologie de la Religion Chrétien-
„ ne, & qui ont en même tems
„ renversé la Payenne. Ce sont les
„ premiers coups, qui ont été por-
„ tés au Paganisme, & qui en dé-
„ goutèrent si fort les Payens mê-
„ me, que presque tout l'Empire
„ Romain se trouva Chrétien dès
„ qu'il le put être impunément”.
Après cela les Chrétiens étoient-ils
un parti si peu considérable dans
l'Etat, lorsque Tertullien écrivit son
Apologétique, pour que les Payens
ne fissent aucune attention à ce qu'ils
représentoient pour soutenir leur cau-
se? Quand on l'accuseroit de quel-
que

(q) Voyez en particulier la *Bibl. Choisie* T. XIII. p. 223.

(r) *Ibid.* Tom. XXVII. p. 426.

que hyperbole dans ce qu'il dit sur ce sujet, on ne pourroit disconvenir que les Chrétiens ne fussent alors très nombreux dans tout l'Empire Romain, & en particulier en Afrique. Quoi ! les Philosophes du Paganisme, ces gens si estimés parmi les Romains & parmi les Grecs, & qui comme nous l'assure Mr. le Clerc, dégoutés de la Religion de leurs Ancêtres, se divertissoient à decouvrir les fourberies de leurs propres Prêtres, & à se moquer de la Religion reçue (s), auroient vu tranquillement les prodigieux progrès que faisoit le Christianisme, & ils n'auroient pas, ne fût-ce que par un esprit de contradiction, & pour se venger du mépris que les Chrétiens, que Tertullien en particulier témoignoit & pour eux & pour leurs maîtres (t), travaillé à convaincre d'imposture le Clergé Chrétien, s'ils avoient cru le pouvoir faire

(s) *Ibid. T. XIII. p. 199.*

(t) *TERT. de præscr. hæret.*

faire avec succès ! Quoi ! le Clergé Payen auroit encore garde le secret dans cette occasion ! Qu'on demande à Mr. le Clerc & à ses amis dans ce païs, ce qui auroit pu porter les Pères de l'Eglise à vouloir faire passer pour incontestables les exemples, qu'ils alleguoient du pouvoir dont jouissoient actuellement les Chrétiens de chasser les Démonns du corps des possédés, ils ne manqueront pas de vous repondre „ que l'on fait „ que le profit & l'honneur ont toujours étrangement tenté l'esprit „ humain, & qu'il s'est de tout tems „ trouvé des gens, qui ont tout „ employé, pour gagner de l'argent „ de l'autorité ; qu'il paroît, par les „ monumens de l'antiquité Chrétienne, que les gens d'Eglise n'ont „ pas été plus exemts de ce défaut „ que les autres hommes, & qu'ainsi „ si il y a tout lieu de croire, que „ ces personnes qu'on appelle Pères „ de l'Eglise s'appercevant que, s'ils „ pouvoient venir à bout de persuader au commun des Payens „ & des Chrétiens, qu'ils avoient „ veritablement le pouvoir de chasser

fer

Mois de Janv. & Fév. 1754. 51

„ ser les Démon, cette imposture
„ leur attireroit infailliblement une
„ grande vénération & beaucoup
„ de profit, ils n'oublièrent rien
„ pour l'accréditer ” (u). Mais il
paroit clairement, que Tertullien
non plus que les autres Chrétiens
n'avoient point de telles vues, puis-
qu'ils assurent positivement que les
Disciples de J. C. exerçoient ce
pouvoir gratis. *Dæmones*, dit-il,
de vobis sine pretio, sine mercede de-
pellimus (v). N'y avoit-il d'ailleurs
que les Ecclésiastiques qui entendis-
sent si bien leurs intérêts? Les Pré-
tres du Paganisme étoient-ils exemts
de cette passion? Rien moins que
cela. On assure que ce sont ces
mêmes vues d'intérêt, qui engage-
rent ceux-ci à faire accroire au peu-
ple, que les Démon rendoient tous
les jours des Oracles: mais si cela
est vrai, peut-on s'imaginer que ces
mêmes Prêtres, qui voyoient que
le

(u) LE CLERC. *ubi supr.*

(v) TERT. *Apol. C. 37.*

le parti Chrétien augmentoit tous les jours, que l'on abandonnoit l'ancien culte, que le nombre des sacrifices diminuoit, & que pour parvenir à leur fin les disciples de Jésus se vantoient de pouvoir faire avouer aux Dieux des nations qu'ils n'étoient que des Démon ; peut-on s'imaginer, dis-je, que ces Prêtres n'eussent pas tâché de rendre à leur tour la pareille aux Chrétiens, & de mettre dans une parfaite évidence la fausseté de leurs prétensions ? Ils avoient pour eux non seulement les Philosophes ; non seulement ceux, qui vendoient les animaux, qui servoient aux sacrifices, ou qui tiroient en général quelque avantage de la superstition des peuples, mais encore le Gouvernement Civil, qui, soit par persuasion, soit par politique, se montra de tout tems disposé à leur prêter le bras, & à empêcher qu'on ne donnât atteinte à la Religion dominante dans l'Etat. Malgré tous ces secours, auxquels on en pourroit ajouter d'autres, & en particulier celui que leur fournissoient l'Apostasie volontaire ou forcée

cée des Chrétiens, les Payens n'entreprirent jamais de convaincre leurs adversaires d'imposture & de séduction, & s'ils ne l'ont pas fait, c'est indubitablement parce qu'ils ne l'ont pas pu. On ne méprise pour l'ordinaire ses ennemis, que lorsqu'on est bien assuré, qu'il n'est pas en leur pouvoir de nous nuire. Cela a encore plus lieu, lorsqu'il s'agit d'un mal considérable, ce qui est précisément le cas en question.

4. A ces raisons, que je viens, Monsieur, de vous produire en faveur de la crédibilité du témoignage de Tertullien, je vais en ajouter une dernière, que je regarde comme la plus forte de toutes. Avant que de mettre cette preuve dans tout son jour, il sera nécessaire d'éclaircir deux questions; voici la première. En quel tems l'Evangile fut-il reçu en Afrique? Le fut-il du tems des Apôtres? Le fut-il du tems des hommes apostoliques, c'est-à-dire du tems des disciples immédiats des Apôtres? Quelques Auteurs tant

C 3 Grecs.

Grecs que Latins l'ont cru (x). Mais ils n'allèguent aucune preuve de cette assertion. Ce qui est certain c'est que Tertullien est le premier, qui paroisse dans cette Eglise, & Agrippin le premier Evêque de Carthage, dont le nom soit passé jusqu'à nous. Comme ils vivoient l'un & l'autre à la fin du second Siècle, il en résulte assez naturellement, que l'Evangile ne passa que fort tard dans cette partie du monde. En effet auroit-on pu ignorer sans cela si longtemps, qu'il y avoit là une Eglise? Quoi qu'il en soit, on ne sauroit du moins douter, que les Africains n'aient eu assez de sincérité & de bonne foi pour reconnoître eux-mêmes, que leur Eglise n'avoit point été fondée par les Apôtres (y), & que l'Evangile ne leur avoit été prêché qu'après toutes les autres Nations. Les Donatistes s'en faisoient même une
espè-

(x) NICEPH. *Hist.* L. 2. C. 4. p. 402.
BARON. *Ann.* 58. p. 537.

(y) TERT. *de præscr. advers. hæret.*

espèce d'honneur, sous prétexte que J. Christ a dit que *les derniers seront les premiers*, d'où ils concluoient que l'Eglise s'étoit conservée chez eux seuls (z). Nous ne voyons pas que St. Augustin, qui disputa contr'eux, & qui nous apprend cette particularité (a), ait été en état de déterrer quelque ancien monument de l'Eglise de Carthage, qui prouvât le contraire. On a fait voir selon moi d'une manière fort claire, que l'Eglise Chrétienne, qui dès son origine fut exposée à de grandes persécutions, tant de la part des Juifs que de la part des Gentils, tomba tout à coup dans une si grande langueur sous les regnes de Néron & de Domitien, qu'elle sembloit devoir s'éteindre en peu de tems, & que loin de faire alors de nouvelles acquisitions elle perdit beaucoup de

ter-

(z) OPTAT. *Oper. ex ed. EL. DUPIN in hist. Don. p. m. 5. in not.*

(a) AUGUST. *de Unit. Eccles.*

terrein (b). C'est à cet état, qu'il faut, selon toutes les apparences, attribuer le silence, que les plus fameux Auteurs Payens, qui vivoient vers ce tems là, ont gardé sur le sujet du Christianisme & des Chrétiens. C'est à cet état encore qu'il faut nécessairement attribuer le manque de monumens Ecclésiastiques, depuis le tems des Apôtres jusqu'au milieu du second siècle. Il est vrai, qu'il paroît par la lettre de Pline le Jeune, que les Chrétiens s'étoient mieux conservés dans la Bithynie, & en général dans l'Asie Mineure, où St. Jean prêcha l'Evangile jusqu'à sa mort, qui n'arriva à ce que l'on croit qu'à la fin du siècle; mais on n'a aucune raison qui prouve que pendant tout cet espace de tems que j'ai indiqué, l'Evangile ait été annoncé à des peuples, qui n'en avoient aucune connoissance avant le regne de ces deux Empereur si cruels.

H

(b) VITRINGA *Observ. Sacr.* L. 4. C. 7.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 57

Il n'en fut pas de même du tems de Trajan, & principalement de celui d'Adrien, des Antonins, & de leurs successeurs. Ce fut alors que les Prédicateurs Chrétiens recommencerent avec vigueur cet ouvrage si grand, & si longtems négligé, & s'en acquittèrent avec un prodigieux succès. Lactance & Eusebe nous sont l'un & l'autre garans de ce que je viens d'avancer; voici les propres termes du premier. (c) *Rescissis igitur actis Tyranni (Domitiani) non modo in statum pristinum Ecclesia restituta est, sed etiam multo clarius ac floridius enituit; secutisque temporibus, quibus multi ac boni Principes Romani Imperii clavum, regimenque tenuerunt, nullos inimicorum impetus passa, manus suas in Orientem, Occidentemque porrexit, ut jam nullus esset terrarum angulus tam remotus, quo non Religio Dei penetrasset, nulla denique natio tam feris moribus*

(c) De mort. persec. C. 3. Vide etiam
EUSEB. H. E. L. 4. C. 2. & 7.

bus vivens, ut non suscepto Dei cultu ad justitiæ opera mitesceret. Ce fut sans doute pendant le regne de cet Empereur pacifique, que la Religion Chrétienne, qui venoit d'être portée dans les Gaules, le fut aussi en Afrique, & dans les parties les plus éloignées tant de l'Orient que de l'Occident. Mais si cela est, il est naturel de demander, & c'est-là la deuxième question que j'ai à éclaircir, il est naturel, dis-je, de demander par quels moyens les Africains furent convertis? Est-ce par la seule prédication de l'Evangile? Que ceux qui ne connoissent pas la prodigieuse différence, qu'il y avoit entre la Religion Chrétienne & la Payenne le croient, je n'en ferai pas surpris; mais je ne saurois me persuader qu'une telle pensée ait jamais pu entrer dans l'esprit d'un homme, qui a réfléchi murement sur les obstacles, que les Prédicateurs Chrétiens avoient à surmonter parmi des gens, qui avoient changé la gloire du Dieu immortel en images de l'homme mortel, des oiseaux, des bêtes à quatre piés, & des reptiles.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 59

les (d), & qui avoient un intérêt particulier à ne pas quitter le culte de Dieux, qui en leur permettant de continuer à vivre dans le désordre, & à se plonger dans toutes sortes de dissolutions, ne demandoient de leurs adorateurs que des sacrifices, de l'encens, & d'autres cérémonies extérieures. Le Docteur Middleton (e) & ses amis ne font aucune difficulté d'avouer, que la première prédication de l'Evangile demandoit nécessairement, que les personnes employées à une entreprise si difficile fussent revêtues du pouvoir de confirmer leur Doctrine par des œuvres miraculeuses. Nous pouvons ajouter, qu'il y a des raisons particulières, qui ne nous permettent pas de douter, que ce n'ait été là véritablement le cas de l'Eglise d'Afrique au tems de sa conversion. Quand nous parlons aux Incrédules des progrès, que fit le Christianisme au
tems.

(d) Rom. I. 23.

(e) *Preface* p. 28.

tems des Apôtres, ils répondent, qu'il n'y avoit en cela rien d'extraordinaire, que la circonstance étoit favorable, que le siècle des Apôtres étoit fertile en grands hommes, qui las des abus qu'ils trouvoient dans leur Culte étoient disposés à recevoir la première Religion tant soit peu raisonnable, qui leur seroit proposée. Sans entrer dans la discussion de ce que cette réponse peut avoir de vrai ou de faux, je me contenterai de dire, que si dans l'Asie Mineure, la Grèce & l'Italie, les peuples & les Savans avoient été favorablement disposés à la reception du Christianisme, la chose n'a pas assurément eu lieu par rapport à l'Afrique; país où les Sciences & les beaux Arts n'ont jamais fleuri, du moins avant la naissance de la Religion Chrétienne (f). Si la Providence jugea à propos d'employer le secours des miracles pour emmener les peuples les plus policés de l'Idolatrie

(f) ROLLIN *Hist. Anc. T. I. p. 227.*

Mois de Janv. & Fév. 1754. 62

latrie à la connoissance & au culte du seul vrai Dieu, à combien plus forte raison ces mêmes miracles ont-ils dû être employés à l'égard d'un peuple aussi prévenu en faveur de la Religion de ses Ancêtres & aussi corrompu dans ses mœurs que l'étoient les Africains? Croit-on que pour les faire revenir de leurs erreurs il auroit suffi de leur parler des miracles, que Jésus-Christ & ses Apôtres avoient opérés dans la Judée, pour la confirmation de la Religion qu'ils enseignoient? „ S'il est vrai, au-
„ roient-ils répondu sans doute, que
„ votre Christ & ses Apôtres aient
„ fait les miracles dont vous nous
„ parlez, nous avons autant de rai-
„ son que ce peuple à attendre, que
„ vous en opéreriez à-présent de sem-
„ blables pour notre conversion, &
„ cela d'autant plus, que vous nous
„ assurez vous mêmes, que les A-
„ pôtres ont communiqué quelques
„ uns de ces dons à leurs Disciples.”
Mais qu'avons-nous besoin de proba-
bilités, puisque la chose parle d'elle
même? Oui, Monsieur, on ne peut
pas douter que les Prédicateurs de

L'Evangile en Afrique n'ayant été revêtu eux-mêmes des dons miraculeux du St. Esprit, si l'on fait attention aux progrès extraordinaires, que fit en peu d'années l'Evangile dans ce Païs. Les Donatistes nous ayant assurés que l'Afrique n'avoit été convertie qu'après les autres Nations, il n'est pas possible de concevoir, que l'Evangile ait pu avoir pénétré dans ce païs avant le milieu du second Siècle; cependant du tems d'Agrippin, qui, s'il n'a pas été contemporain de Tertullien, n'a pas vécu long tems avant lui, il y avoit déjà un si grand nombre de Chrétiens en Afrique, qu'il fut en état d'y assembler un Concile où se trouvèrent selon St. Cyprien beaucoup d'Evêques (g), & selon St. Augustin soixante & dix (h). Tertullien déclare, que de son tems, au moins la dixieme partie des habitans de Carthage, ville fort peuplée, avoit em-

(g) *Ep. 73. ad JUBAJAN.*

(h) *De unico baptismo.*

Mois de Janv. & Fév. 1754. 63.
embrassé le Christianisme. A quoi attribuer un tel succès parmi des peuples qui n'avoient d'autre passion que celle de l'argent, qu'à une abondance de dons, que Dieu avoit répandus dans l'Eglise primitive, & en particulier au pouvoir de chasser les Démons? Si les Africains n'avoient pas été convaincus par leurs propres yeux & après l'examen le plus attentif, que les Chrétiens jouissoient du pouvoir de délivrer les hommes de la tyrannie des Esprits malins, d'une manière qui surpassoit de beaucoup celle de leurs propres exorcistes, auroient-ils renoncé en foule, comme ils le firent, à la Religion de leurs Pères, pour en embrasser une toute nouvelle, qui engageoit ses sectateurs à un entier changement de Vie?

CES deux questions éclaircies, j'en tire, Monsieur, cette conclusion, qui renferme en même tems la preuve du fait que je m'étois proposé d'établir. S'il est vrai que les progrès de la Religion Chrétienne sont dûs à l'opération des dons du St. Esprit; s'il est vrai que la Religion Chrétienne

tienne n'a commencé à être annoncée en Afrique qu'après les tems Apostoliques comme le dit Tertullien, & tout au plutôt vers le milieu du second Siècle, comme le prétendoient les Donatistes ; qui est ce qui réfléchissant sur le tems, que les Apôtres eux-mêmes employèrent avant que de fonder des Eglises nombreuses, ne s'appercevra, que, comme Tertullien composa son Apologétique vers la fin du même Siècle, & tout au plus trente ou quarante ans après l'arrivée des premiers Prédicateurs de l'Evangile dans cette partie du monde, non seulement ces dons miraculeux ne devoient pas être cessés encore, mais qu'ils étoient actuellement alors en usage ? Cet argument recevra une nouvelle force par les quatre remarques suivantes.

LA Première, c'est qu'il est si vrai que les Payens avoient même du tems de Tertullien des exemples fréquens de ce pouvoir des Chrétiens, que ce grand homme ne fait pas difficulté d'en appeller à Scapula lui-même de la vérité de ce qu'il dit ;

Damo.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 65

*Dæmones autem non tantum respui-
mus, verum & revincimus, & quo-
tidie traducimus, & de hominibus ex-
pellimus, sicut plurimis notum est (i).*

LA seconde, c'est que, si l'on fait attention aux grands progrès que le Christianisme continua de faire en Afrique pendant le court espace de tems, qui s'écoula entre Tertul-
lien & St. Cyprien, on sera obligé de convenir, que ce ne peut être qu'à la continuation de ce même pouvoir, qu'est dû ce même suc-
cès.

LA troisième, c'est que les plus savans hommes du paganisme font convenus que ce pouvoir avoit subsisté jusqu'alors parmi les Chrétiens. Pour peu qu'on ait de lecture, on ne sauroit certainement accuser Cel-
se ou Porphyre d'avoir été favora-
bles au Christianisme. Ce sont ce-
pendant ces mêmes hommes, qui nous apprennent, que de leur tems, c'est-à-dire, dans le second & dans
le

(i) *Ad SCAPUL. C. 2.*

le troisieme Siècle de l'Eglise les Chrétiens avoient encore le pouvoir de chasser les Demons (k). Il est vrai que conformément au Principe reçu alors parmi les Philosophes aussi bien que parmi le peuple, ils attribuoient ce pouvoir à la Magie (l), mais cela n'empêche pas qu'ils n'admissent toujours dans le fond la même vérité.

La quatrième & dernière, c'est que Tertullien n'est pas le seul Père de l'Eglise, qui a parlé de ce pouvoir des Chrétiens du second & du troisieme siècle. Nous avons sur ce sujet le consentement unanime de tous les défenseurs de la Religion Chrétienne, & en particulier d'Irenée, de Minutius Felix, & d'Origène. Je sais que pour éluder la force de cette preuve, on a acoutumé de répondre, que cette unanimité des Pères à rapporter les mêmes faits n'a que peu de

(k) ORIG. *cont. CELS.* L. I. p. 7.
 HIERON. *adv. VIGIL.* ARNOB. *adv. Gent.*

(l) LUCIAN *in Philopseud.* p. 338.
 PLIN. L. XXX. C. 2. EUSEB. *Pr. Ev.*
 L. 5. C. 8. & 9.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 67

de poids, par la raison qu'on ne sauroit ignorer, que les Pères se copioient ordinairement les uns les autres; mais je dirai à mon tour, que cette réponse n'est rien moins qu'applicable aux Auteurs, que je viens de citer, qui étoient contemporains. Ils étoient de païs différens; l'un résidoit en France, l'autre en Italie, & le troisième en Egypte; ils ne paroissent pas avoir eu la moindre connoissance les uns des autres, & on ne sauroit par conséquent les soupçonner d'avoir concerté ensemble une pareille fourberie. Quand on supposeroit, que Tertullien, homme d'une imagination très forte auroit été capable de s'en être laissé imposer à certains égards, quelle raison a-t-on de former le même jugement des autres, & en particulier d'un Origène, qui prend Dieu à témoin de la vérité de ce qu'il atteste sur cet article? Qu'on pèse & qu'on réunisse toutes les différentes circonstances, qui accompagnent le témoignage de Tertullien, & que j'ai tâché de détailler avec toute la clarté & la précision possible; & si après cela on per-

68 JOURNAL BRITANNIQUE.

persiste à soutenir , qu'il n'est pas croïable , ou seulement qu'il est douteux , que le don de chasser les Demons , ait continué jusques dans le troisieme siècle , je suis persuadé qu'il n'y a pas d'histoire dans le monde , qu'on ne puisse contester avec le même fondement. Je suis avec une parfaite considération ,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,

J. F. BARNOUIN.

A R T I C L E III.

Lettre de Mr. J. PALAIRET
à l'Auteur de ce Journal.

MONSIEUR,

JE vous aurois les dernières obligations , si vous vouliez annoncer dans votre Journal , les deux
ou-

Mois de Janv. & Fev. 1754. 69

ouvrages , que j'ai composés pour l'usage de Monseigneur le Prince d'Orange , Stadthouder des Sept Provinces Unies , & que je me propose de publier par souscription.

L'UN est un *Atlas* de 55. Cartes , de la grandeur de celles de Mr. de l'Isle. Il y en aura plusieurs pour chaque partie du monde , dont la connoissance est nécessaire , ou intéressante ; de sorte qu'au lieu de présenter à la fois , & sous un seul point de vue tout ce qu'il y a d'essentiel , la première Carte d'un continent , ou d'un païs , ne sera chargée qu'autant qu'il le faudra , pour que les objets se rangent dans la mémoire par degrés , & de la manière dont on doit les connoître , pour étudier avec succès. La seconde , en repétant les mêmes choses , en contiendra de nouvelles , & ainsi des autres , jusqu'à ce qu'elles soient suffisamment remplies , sans l'être trop.

LES Cartes seront enluminées d'une façon particulière , qui en facilitera l'usage.

L'AUTRE Ouvrage est une *Nouvelle Introduction à la Géographie*
Mo-

70 JOURNAL BRITANNIQUE.

Moderne, en 2 Vol. 8vo. laquelle comprend un Abrégé de la Sphère, de l'usage des Globes, de l'Histoire, de la Religion, du Commerce & des Coutumes de tous les peuples, qu'on trouvera aussi simple que méthodique. Ici, comme dans l'Atlas, quoique j'aie tâché de n'omettre rien de nécessaire, je ne prétends pas entrer dans un grand détail, mais j'ai soin d'indiquer à la fin de la description de chaque païs, les sources où l'on pourra puiser des instructions plus étendues. Ces ouvrages sont propres à diminuer le travail des personnes qui enseignent, & à faciliter à celles qui apprennent, l'étude d'une science, dont la plupart se dégoutent, parce qu'elles y trouvent trop de difficulté. Ceux qui souhaitent avoir une idée plus étendue du plan, peuvent avoir recours au projet. Il se trouve chez Mrs. Paul Vaillant & J. Nourse Libraires dans le Strand, chez l'Auteur dans Piccadilly à Londres, & chez Mr. J. Neaulme Libraire à la Haye, où l'on reçoit les souscriptions.

La souscription pour l'Atlas est de
trois

Mois de Janv. & Fév. 1754. 71

trois guinées & demie, dont on paiera deux guinées d'abord, & le reste en recevant la moitié de l'Atlas. Le prix de l'Introduction est de demi guinée, dont on payera cinq shelings & six sous en souscrivant, & le reste en recevant le premier volume.

JE n'ajouterai autre chose, si non qu'on peut être assuré qu'il ne sera imprimé qu'un petit nombre d'exemplaires de l'Atlas, & qu'au delà de ce nombre, il n'en sera vendu à personne, quelque prix qu'on en offre.

J'ai l'honneur d'être avec une parfaite considération,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
Obéissant Serviteur,
J. PALAIRET.

Londres le 2. Février 1754.

ARTICLE IV.

TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES des années 1751. &
1752.

72 JOURNAL BRITANNIQUE.
1752. Troisième & dernier
Extrait.

POUR achever de rendre compte de ce volume des Mémoires de la Société Royale, il me reste à parcourir les classes de l'Anatomie & de la Médecine, de la Botanique & des Antiquités.

ANATOMIE ET MÉDECINE.

LES Mémoires, qu'on peut rapporter à cette classe, sont au nombre de vingt huit. En voici les numéros & les titres. V. *Lettre de Mr. Baily sur l'usage du quinquina dans la petite vérole.* IX. LXXVII. & XXXIX. *Effets de l'eau de chaux sur Mr. Horace Walpole, & Lettre de Mr. Alston sur la préparation de cette eau.* (a) XII. *Expériences de Mr. Herissant sur le poison des Américains.* XIII. *Os d'un fœtus tirés par la dilatation d'un abcès & par des incisions faites dans l'Abdomen, après y avoir resté quinze mois au delà du terme*

(a) On a parlé de ces Observations dans ce Journal Tom. X. p. 185.

Mois de Janv. & Fev. 1754. 73
 terme. XVI. Passion Iliaque causée
 par la paralysie des gros boyaux. XIX.
 Lettre de Mr. Parsons sur un faux
 Hermaphrodite, qu'il range dans la
 classe des Macroclitoridées. XXVIII.
 Effets de la jusquiame, sur des Sol-
 dats, qui en avoient mangé. XXXVII.
 Corps humain trouvé entier après plu-
 sieurs années dans une voute de l'Egli-
 se de Staverton. (b) XL. Nouveau
 trocar inventé par Mr. Le Cat pour
 faire sortir graduellement les eaux de
 l'hydrocephale. XLI. Observations de
 Mr. Geoffroy sur les vertus du ver-
 re d'antimoine préparé avec la cire.
 XLV. Instrument inventé par Mr.
 Le Cat pour extirper les excroissan-
 ces fongueuses de la vessie. XLVII.
 Recherches sur la cause du mouvement
 musculaire par le Dr. Morton. LI. &
 LIV. Lettres de Mr. Le Cat sur une
 bernie par rupture accompagnée d'un
 sac, sur quelques bernies par dilata-
 tion avec deux sacs, & sur la dissec-
 tion d'une bernie, dont on trouve la
 description dans un volume précédent.
 (c)

(b) Ibid. Tom. V. p. 337.
 Tome XIII. D

(c) LIII. Lettre de Mr. Dodson sur quelques additions à faire aux registres mortuaires. LX. Enfant, auquel est attaché un autre par le cartilage ensiforme. LXIII. & LXXXVII. Lettres de Mr. Mackenzie sur la peste à Constantinople. LXVI. Opération de l'empîème faite par Mr. Warner. LXVIII. Relation d'une hydrophobie. LXXV. LXXXV. & XCVII. Observations sur une nouvelle manière d'inoculer, & sur le succès de l'inoculation à Genève & à Salisbury. LXXIX. Morceau d'os tiré de la vessie, par Mr. Warner. XC. Description de la manière inventée par Mr. Daviel, pour tirer les cataractes. XCIV. Remarques de Mr. Faget sur les effets d'un nouveau stiptique. Il n'y a aucun de ces articles qui ne méritât quelque détail. Obligé de me resserrer, je me borne aux quatre suivans.

XII. Sur le poison des Américains. Ce poison est un extrait fait par le moyen du feu, des fucs de diverses plan-

Mois de Janv. & Fév. 1754. 75

plantes, & particulièrement de certaines lianes. Chaque Nation Indienne a une différente recette, qu'elle tient de ses ancêtres, & qu'elle suit scrupuleusement. De ces diverses compositions, celle des *Lamas* sur le Gallego, & celle des *Ticunas* sur la rivière des Amazones sont le plus estimées. La première a moins de force que la dernière, & la perd dit-on plutôt. Elle convient cependant mieux pour de certains animaux, & reçoit par son mélange avec le venin des *Ticunas*, une nouvelle énergie.

LORSQUE Mr. de la Condamine, cet ami de l'humanité, de la nature & des arts, qui tout occupé des étoiles du ciel n'a négligé aucun des objets d'une terre aussi différente qu'éloignée de la nôtre, annonça les merveilles de ce poison, plusieurs curieux, (d) & entr'autres Mr. Herissant,

(d) Mr. Broklesby est un de ceux qui a fait des expériences sur une partie de ce poison que Mr. de la Condamine avoit envoyée en Angleterre. Ses obser-

rissant, Membre comme lui de l'Académie des Sciences de Paris & de la Société Royale de Londres, souhaitèrent de pouvoir en être les témoins. Mr. de la Condamine se prêta de la meilleure grace du monde aux desirs de son collègue, en lui donnant une certaine quantité des deux compositions Indiennes, & ce dernier s'est montré digne d'un tel présent, par les curieuses observations, qu'il a faites, & dont je vais rendre compte.

L'EXTRAIT connu sous le nom de jus de reglisse ressemble assez par sa couleur, par sa consistance, & même par son odeur au poison Américain.

vations ont été insérées dans les Transactions philosophiques de N^o. . . Elles s'accordent en général avec celles qu'on va voir, mais elles sont moins variées, & les effets n'ont pas été si prompts. Je crois que la cause de cette différence vient de ce que l'observateur Anglois s'étant contenté de dissoudre le poison dans de l'eau n'a eu qu'une infusion beaucoup plus foible que celle de Mr. Herissant.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 77

cain. Lorsque les Indiens veulent en faire usage, ils le font dissoudre dans de l'eau, & laissent ensuite cette infusion s'épaissir lentement sur le feu. Une vieille (e) criminelle est enfermée dans le lieu où se fait l'évaporation. Sa mort est le signal que le poison est suffisamment bouilli, & qu'il est bien conditionné.

Mr. Herissant ne se rappelloit pas cette circonstance, que Mr. de la Condamine lui avoit rapportée, lorsqu'il mit sur le feu son infusion dans un cabinet où travailloit un jeune garçon. De l'appartement où il se tenoit lui-même, il vit au bout de trois quarts d'heure, ce jeune garçon assis les bras croisés. Il lui reprocha son inaction, & fut extrêmement surpris, lorsque ce garçon d'une voix tremblante lui dit qu'il se trouvoit mal. Mr. Herissant courut d'abord à son secours, il le tira hors du cabinet,

(e) Les Indiens croiroient-ils qu'un bon poison doit être fait sous les yeux d'une Canidie, ou simplement que la mort d'une vieille est le plus grand effet d'un poison?

binet, le conduisit à la cour au grand air, lui fit prendre une pinte de vin, dans laquelle il avoit fait fondre un quarteron de sucre, & eut le plaisir de le voir insensiblement revenir à lui-même, & s'en aller au logis, sans même soupçonner la cause du danger qu'il avoit couru.

C'ÉTOIT que sur soi-même que l'humanité pouvoit permettre à notre observateur de répéter cette expérience. Mr. Herissant passa dans le cabinet, & n'y fut pas plus d'une heure sans éprouver l'effet de la vapeur. Il sentit ses jambes plier, & ses bras s'affoiblir. A peine eut-il le tems de sortir assez vite du cabinet, & de descendre à la cour, où l'air & le vin dissipèrent cet engourdissement. (f).

ÉCHAPÉ à ce premier danger, notre observateur encourut quelque tems ensuite un autre & plus involontaire & plus grand. Il avoit mis
son

(f) M. Heberden a éprouvé un effet à peu près pareil, en faisant des expériences avec ce même poison.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 79

son extrait liquide dans une bouteille bien bouchée, & après l'avoir gardé quelque tems dans une armoire, il l'en tira pour s'en servir le 6. Juillet 1748. Il faisoit chaud, & Mr. Herissant s'étoit mis en chemise. Sa poitrine étoit découverte aussi bien que ses bras. Il tenoit la phiole de la main gauche. Le bouchon sauta subitement au plancher; dans le même instant il sortit une vapeur jaunâtre d'une odeur fort pénétrante, & suivie de l'extrait même qui se répandit sur le cou de la bouteille. Dans le premier instant de sa surprise, Mr. Herissant s'imagina que la bouteille avoit crevé entre ses mains, & voyant le poison couler sur ses mains, sur ses bras, sur le devant de son corps, il se crut un homme mort. Il l'eût été, si la bouteille s'étoit en effet cassée, & qu'il eût eu la moindre égratignure. Heureusement il n'en étoit rien, & il en fut quitte pour se laver & pour se sécher avec soin. Cette épreuve lui prouva cependant, qu'une liqueur si susceptible d'effervescence & d'explosion devoit être conservée dans un

pot de terre vernissée, couvert d'un simple papier. Il s'est d'ailleurs convaincu, que le poison ne perd rien par l'exhalaison.

Les expériences de notre Académicien paroissent avoir été imaginées avec beaucoup de génie, & décrites avec une grande exactitude. La plupart ont été faites sous les yeux de Mr. Réaumur (g) & l'art de ce grand Maître à varier les points de vue de la Nature, pour la forcer à se découvrir, se montre évidemment dans le travail de son disciple.

Mr. Herissant commença par faire de légères incisions à divers lapins. Un peu de coton imbu d'une goutte de poison, & appliqué sur la plaie les fit périr sans douleur, le plus souvent dans un clin d'œil, toujours en moins d'une minute. Une *inoculation* pareille faite avec des extraits d'opium, d'arsenic, de jusquiame, de

(g) Mr. Herissant a, si je ne me trompe, soin du cabinet de cet excellent Naturaliste.

Mois de Janv. & Fév. 1754. &

de tabac, de laurier-cerise, n'affecta ces animaux en aucune manière. L'infusion d'hellebore blanc parut les déranger un peu, & d'une manière assez semblable à celle du poison Indien, mais ne put leur donner la mort. Les mêmes expériences ont été faites sur des chiens & sur des chats, & le venin étranger s'est distingué de la même manière des nôtres.

ON ouvrit le ventre d'un gros chat, & on fit passer dans le dedans de son corps une demi-dragme du poison, en prenant soin que la liqueur ne touchât point aux bords de la playe. Elle fut ensuite recousue, & l'animal, qui d'abord parut ne sentir aucune incommodité, expira au bout d'une heure dans les plus vives convulsions.

UNE flèche, une lancette, une épée, trempées dans l'infusion, blessent également à mort. Mais il faut que le venin ait eu le tems de sécher sur l'instrument, sans cela la pointe s'essuye en entrant dans la chair, la liqueur s'arrête sur les bords de la playe, & l'animal survit, ou

ne meurt qu'avec peine. On doit aussi éviter de percer quelque vaisseau considérable, dont le sang sort avec effort, emporte avec lui une partie du venin, & n'en laisse pas assez pour que l'opération soit aussi sûre, ou du moins aussi prompte qu'elle l'est sans cela.

UN faucon fut blessé à la patte, & après avoir fait entrer dans la playe une goutte du venin on le laissa aller. Il essaya en vain de s'envoler. Tout ce qu'il put faire fut de percher sur un bâton à un demi-pié de terre. Il secoua la tête à diverses reprises, comme s'il eût voulu se débarrasser de quelque chose qui lui tenoit à la gorge. Ses yeux étoient inquiets, ses plumes hérissées. Après avoir ouvert plusieurs fois le bec, il laissa tout d'un coup tomber sa tête entre ses jambes, & les ailes étendues expira trois minutes après l'opération. Tous les oiseaux, sur lesquels on a fait cette expérience, sont morts de la même manière.

EN vain pour sauver la vie à quelques uns de ces animaux leur a-t-on fait avaler du sucre d'abord après

près l'infection. Le remède est venu trop tard. De six oiseaux, qui avoient pris le sucre avant que d'être empoisonnés, trois seulement ont survécu. Le sel de mer n'a réussi ni comme antidote ni comme préservatif. Les ligatures les plus serrées n'arrêtent point le poison, & le seul moyen connu jusqu'ici pour sauver l'animal, c'est de couper le membre, ou d'appliquer sur le champ un fer chaud sur la playe.

Le sang même d'un animal empoisonné est un venin. Quelques gouttes de celui de la veine cave d'un chien tué de cette manière furent appliquées sur les playes de chiens, de chats, & de divers autres animaux. Ils n'en moururent pas d'abord, mais perdirent leur vivacité & devinrent chagrins. Au bout de huit jours on leur fit la même opération; ils s'affoiblirent encore, & une troisième infusion de ce sang corrompu faite le lendemain les fit mourir dans quatre ou cinq jours.

ON a lieu, ce me semble, d'être surpris qu'un animal dont les humeurs

meurs ne peuvent pénétrer dans les petits vaisseaux d'un autre animal, sans détruire l'économie animale, puisse sans risque lui servir d'aliment. Les sauvages vivent de leur chasse ; Mr. de la Condamine a plus d'une fois rencontré sous sa dent la pointe du trait empoisonné, & Mr. Hérisson a mangé & a fait manger à d'autres les lapins qu'il avoit tués. Je sais que la vipère est à peu près dans le même cas ; mais la multiplicité des phénomènes pareils ne diminue en rien ce qu'ils ont de merveilleux. Quelquefois seulement elle aide à les expliquer ; mais on ne doit l'essayer que lorsqu'on est instruit d'une infinité de petits détails, & ce n'est point ici le cas.

LA chair des animaux tués de cette manière ne doit guère être bonne. Tout le sang en est exprimé. Il a passé vers le foye & vers les poumons. Les muscles sont gluans, noirâtres, & approchant de l'état de la viande, qui commence à se corrompre. Le cœur est entièrement vuide, & en le coupant en travers, on n'y découvre
aucu-

Mois de Janv. & Fév. 1754. 85

aucune trace des cavités, à moins qu'avec force on n'en écarte les parois. Quelquefois le sang paroît d'une couleur différente de celle qu'il devroit avoir, mais cela n'arrive pas toujours.

J'AUROIS voulu que Mr. Herissant nous eût appris, si le sang de ces animaux empoisonnés peut être mangé avec aussi peu de risque que leur chair; si le venin même pourroit être avalé par un animal sans lui donner la mort (*b*); quelles altérations il produiroit sur du sang auquel on le mêleroit; s'il n'y auroit aucun correctif, qui uni à ce poison en énerveroit l'activité. Que notre ob-

ser-

(*b*) Cette expérience a été faite par Mr. Broklesby. Après avoir fait prendre deux gros de sucre à un petit oiseau, il fit passer dans son bec deux gouttes de sa solution. A peine eurent-elles touché sa langue que les convulsions suivirent, & l'oiseau étoit mort avant que d'être mis à terre. Ce poison est donc bien différent de celui de la vipère.

servateur nous pardonne notre curiosité; c'est son exactitude même qui la fait naître; & il arrive d'ordinaire, que plus on fait d'expériences plus on sent le besoin d'en faire davantage.

D'UN rat à un cheval, d'une taupe à un ours, d'un moineau à un aigle, quelle disproportion! le poison les fait cependant également mourir, quoique dans des tems & avec des symptômes un peu différens. Le cheval meurt en huit minutes; l'ours en cinq; l'aigle sur le champ. Ces deux derniers animaux avoient été piqués d'une fleche d'acier trempée dans la liqueur; le cheval avoit été inoculé pour la seconde fois. La force de son temperament, & une saignée *ad deliquium* l'avoit sauvé la première. Les convulsions & la paralysie furent ses principaux symptômes, & lorsqu'on l'ouvrit, son sang jaillissoit avec force des artères & des veines qu'on piquoit.

MAIS, & c'est ici une nouvelle singularité, qui peut-être mènera aux découvertes, ce venin si puissant sur les quadrupèdes & sur les oiseaux,

Mois de Janv. & Fév. 1754. 87

oiseaux, ne tue ni les poissons, ni les reptiles, ni les insectes. Est-ce dans la construction des parties, ou dans la nature des humeurs, que se trouve la cause de cette diversité? Je ne le devine point, mais j'aurois encore exigé de notre sçavant Académicien, qu'il eût nommé ceux de ces animaux, qui sans mourir du poison paroissent cependant en être incommodés. A-t-il observé cette diversité dans les animaux de la même espèce; ou dans des espèces différentes, & dans quelles? La chenille seroit-elle plus insensible que son papillon, celui-ci que le ver de terre, & ce dernier que la vipère ou l'anguille?

Au reste l'opération du poison paroît en général peu douloureuse aux animaux, auxquels elle est le plus funeste. Plus ils sont vifs & sanguins, moins ils résistent, & plus ils sont gros & replets, plus il faut de poison & de tems pour leur donner la mort.

XL. Nouveau trocar inventé par Mr. Le Cat. Un enfant de trois mois & demi, dont la tête avoit
com-

88 JOURNAL BRITANNIQUE.

commencé à grossir cinq semaines auparavant, & dont l'hydrocephale étoit alors prodigieuse, donne lieu à ce curieux Mémoire. L'enfant, au lieu d'être assoupi, étoit devenu inquiet & chagrin. Il n'avoit d'ailleurs aucune incommodité, & Mr. Le Cat pressé par les parens de faire quelque tentative pour la guérison de cet enfant, entreprit avec répugnance, & malgré son pronostic, de lui faire la ponction. Comme il conjecture que les morts subites, qui suivent souvent cette opération, sont causées par une décharge trop prompte de l'eau logée dans le crane, il imagina un nouveau trocar, par lequel l'évacuation pût se faire graduellement. La canule de ce trocar est plus courte qu'elle ne l'est d'ordinaire dans les instrumens de ce genre. Elle est composée de deux pièces bordées l'une & l'autre de platines circulaires, un peu cavées en dedans, & qui lorsque les deux parties de la canule sont vissées l'une à l'autre, se joignent exactement par leurs bords. Mr. Le Cat fit passer entre ces deux platines un emplâtre

Mois de Janv. & Fév. 1754. 89

plâtre au milieu duquel étoit un trou assez grand, pour embrasser la canule. Muni de cet instrument, il enfonça le trocar & la canule jusqu'au rebord, & appliqua tout autour son emplâtre sur la tête de l'enfant. Il retira alors l'instrument pointu, & l'eau coula par la canule. Il fit sortir ainsi quatre onces de sérosité, autant deux jours après, & le sur-lendemain cinq. L'enfant ne laissa pas de mourir, comme Mr. le Cat l'avoit prévu. On ouvrit la tête, & l'on trouva que l'hydropisie avoit pour cause la dilatation des deux ventricules lateraux. Ces poches en s'étendant avoient tellement applati le cerveau, que cet organe ne paroissoit en son tout qu'un sac mince rempli de l'humeur extravasée. Le mal étoit donc sans remède. Peut-être l'opération auroit-elle eu plus de succès, si l'eau avoit été, non au dedans du cerveau, mais entre le crane & lui. Quoiqu'il en soit, Mr. le Cat se flatte d'avoir imaginé un instrument utile en un grand nombre de cas. D'ailleurs l'exemple de cet enfant, qui, mal-

gré

gré cette violente effusion d'eau dans l'intérieur du siége des sensations & des mouvemens, étoit si éloigné de l'insensibilité & de la létargie, l'autorise à rejeter l'opinion de ceux, qui, confondant la cause avec l'effet, attribuent l'apoplexie à la pression du sang, pour peu qu'ils en trouvent quelques gouttes dans quelque'un des ventricules. Cette erreur de théorie entraîne trop souvent dans une dangereuse pratique; on saigne sans miséricorde le malade, qu'on décide attaqué d'une apoplexie sanguine, & l'on précipite la mort qu'on s'efforce de prévenir.

XLVII. *Recherches sur les mouvemens volontaires.* Mr. le Docteur Morton convaincu, que le vrai moyen de s'élever à la connoissance des causes c'est de rassembler les effets, de séparer ceux qui sont similaires & constans, d'en déduire par induction des conclusions générales, & de s'y tenir jusqu'à ce qu'une nouvelle collection de faits fournisse des résultats plus généraux encore, a essayé cette méthode sur les mouvemens qui dépendent de la volonté.

Sui-

Mois de Janv. & Fév. 1754. 91

Suivons sa marche , elle n'est pas moins remarquable que le terme où elle le conduit.

Il énonce d'abord son *problème*, sous la forme mathématique. Il rapporte ensuite les *observations*, qu'on a faites sur la structure des muscles en général. Là se trouvent les fibrilles charnues & tendineuses, la contraction exclusive des premières, les ramifications des vaisseaux sanguins & nerveux au milieu d'elles, la nécessité de ces canaux pour le mouvement musculaire, & la division de ce mouvement en automatique ou involontaire, & en volontaire ou réfléchi. Le premier de ces mouvemens est le plus simple; voilà pourquoi notre Auteur fait précéder deux *Lemmes* pour l'éclaircir. L'un regarde la contraction du cœur, l'autre celle de tout autre muscle. Mr. Morton prouve, qu'il ne faut que l'abord du sang ou de toute autre liqueur chaude, pour produire ce mouvement. Mais puisque tout muscle contient du sang chaud, pourquoi n'est-il pas toujours contracté? Pour en comprendre la rai-

raison, il faut d'abord poser ce *très simple Postulatum*, c'est que les nerfs sont les instrumens immédiats de toutes les sensations. Après quoi on établit par une double suite d'*observations*, 1. que toutes les sensations sont relatives, ou en d'autres termes, que la plus forte absorbe la plus foible, & 2. que l'ame a le pouvoir d'aguiser les sensations. De là Mr. Morton tire la solution suivante de son problème. *Un muscle, dit-il, étant donné, . . . le sang, qui, suivant la détermination de la volonté, excite dans les fibres le sentiment d'une chaleur plus ou moins grande, est la cause immédiate & mécanique de sa contraction & de sa relaxation volontaire; son action est l'effet d'une sensation extrêmement fine, & la distinction Galénique de nerfs, qui servent aux mouvemens, & de nerfs consacrés aux sensations n'a aucun fondement.* Je laisse aux Savans à juger, jusqu'à quel point le sens invisible & subtil, que notre Auteur place dans chaque muscle, la mesure de la contraction de ce muscle proportionnée au degré de chaleur

Mois de Janv. & Fév. 1754. 93

leur du fluide qui l'anime, le pouvoir enfin de l'ame, qui, sans rien changer ni à la disposition de l'organe ni à la température du fluide, fait en un instant paroître ce fluide plus ou moins chaud, sont des principes propres à expliquer la cause des mouvemens volontaires.

LXIII & LXXXVII. *Lettres sur la peste.* C'est de Constantinople que viennent ces lettres. Elles sont de Mr. le Docteur Mackenzie. Ce Médecin établi depuis plus de 20 ans dans les échelles du Levant a fait diverses observations sur la peste. Il les a successivement communiquées à ses amis les Docteurs Clephane & Mead. Ces Messieurs les ont jugées dignes d'être présentées à la Société Royale, & celles-ci d'être insérées dans ses Mémoires. Je les abrège à ma manière & n'en donne que les principaux résultats.

RAREMENT, dit l'ingénieux observateur, la peste est-elle au Levant une maladie épidémique. Elle est presque toujours sporadique. A Constantinople & dans tout l'Orient on fuit les pestiférés de même qu'en
Euro-

94 JOURNAL BRITANNIQUE.

Europe ; & ils ne sont assistés que par des Arméniens & par des Prêtres. Les premiers par intérêt leur apportent des vivres , les seconds par devoir leur administrent l'extrême onction.

LES pestes Européennes sont beaucoup plus violentes que celles de l'Asie. Lorsque le mal est épidémique , dans les commencemens il emporte tous ceux qu'il attaque , dans son progrès il devient moins meurtrier , à la fin personne ne meurt.

LE mal se manifeste par des accès irréguliers de chaud & de froid. Ils sont suivis de tremblemens , de maux de tête & de vomissemens. Ceci a lieu pendant les trois ou quatre premiers jours. Une saisissement de cœur succède , tant avant qu'après l'éruption. L'œil égaré , la tête & la poitrine suantes , les extrémités glacées , la langue jaune , aride , fendue ; plus ces symptômes sont violens , plus le danger est grand. Quelques malades sont furieux , d'autres abattus & stupides ; ces deux signes sont menaçans. La mort vient sou-

souvent au bout de cinq ou six jours, d'autresfois elle est retardée jusqu'au 20. Les saignemens de nés passent pour salutaires. Une enflure au cou est un symptome assez commun, il est mortel au bout de quatre heures si l'on saigne alors le malade. En général il ne convient de tirer du sang qu'au commencement de la maladie; au milieu & surtout après la sortie des charbons, la saignée, les purgations, & les autres évacuations violentes sont dangereuses. Les diaphorétiques modérés sont le plus salutaires. Les malades ont de l'eau à boire, le régime qu'on leur fait observer est rafraichissant, & l'on met des figes sur leurs charbons.

VOILA ce que Mr. Mackenzie écrivoit avant la grande peste, qui arriva en 1751, & qui, suivant le rapport exagéré des gens du païs emporta en cinq mois 150,000 hommes (i). La contagion fut ap-
por-

(i) Les Tures n'ont point de registres mortuaires; voici comment l'on
y

portée à Constantinople au milieu de Mai, par quatre vaisseaux venus du Caire, où cette maladie regnoit. Les marchandises & l'équipage de ces vaisseaux la répandirent partout. La peste étoit déjà fort violente au mois de Juin. Elle s'étendit de plus en plus jusqu'à la mi-Août, qu'un déluge d'eau accompagné d'éclairs & de tonnerres l'abattit.

Elle

y supplée. Il se consume par jour à Constantinople 20,000 *killocks* de farine. Chaque *killock* pèse 20 *oques*, & chaque *oque* 400 *dragmes*. On estime que 150 *dragmes*, (environ une livre & un quart) servent à la nourriture journalière d'une personne. Cette quantité de farine se trouva diminuée de 3000 *killocks* par jour, d'où l'on conclut qu'il étoit mort 150,000 personnes de la peste. Mais dans ce calcul on n'a tenu aucun compte du grand nombre d'habitans, que la peste fit fuir, & de ceux qui dans le même période furent enlevés par diverses autres maladies, dans une ville, qui suivant l'estime précédente doit contenir un million d'ames.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 97

Elle reprit vigueur au commencement de Septembre, & ne fut subjuguée qu'au milieu d'Octobre par les neiges & par le froid.

MR. Mackenzie réfute deux erreurs populaires sur la peste ; l'une que lorsqu'elles paroît de bonne heure dans l'année elle se retire de même ; l'autre que les chaleurs la dissipent à Smirne & l'entretiennent à Constantinople. La peste de Smirne de 1735 se manifesta en Février, dura jusqu'à la fin de Novembre, & fut la plus violente dans les mois brulans de Juillet & d'Août.

PROSPER Alpinus dit, que les vents Etesiens énervent entièrement la peste au Caire. Jamais elle n'est plus forte à Smirne & à Constantinople que dans la saison de ces vents. Mais ils regnent dans les mois les plus chauds, & s'ils ne souffloient pas la mortalité seroit plus grande encore.

MR. Mackenzie s'est de plus en plus confirmé dans les idées, qu'il avoit depuis longtems communiquées au Dr. Mead. C'est du Caire que la peste est le plus communé-

Tome XIII.

E

ment

ment apportée. Lorsqu'une fois elle a pris pié dans un vaisseau ou dans une maison, il est très difficile de l'en déraciner. Les animalcules, les semences, les exhalaisons, les miasmes, ou de quelque nom qu'on veuille se servir, les reliques de ce mal se condensent & s'amortissent dans l'hiver, se raréfient dans l'été, & agissent sur les corps disposés à les recevoir, & principalement sur les femmes & sur les enfans. Ce mal se communique uniquement par le contact; jamais il n'infecte l'air, & l'on en suit toujours facilement les progrès. On a vu les mêmes chambres retenir pendant des années leur disposition pestifère, malgré toutes les précautions, qu'on avoit prises pour les purifier.

DE cette théorie notre Médecin déduit dans sa dernière lettre l'inutilité de la quarantaine, qu'on fait observer en Angleterre & en Hollande aux matelots, qui arrivent du Levant, & qui dans une traversée d'un mois ou de deux auroient dû sentir les effets du venin. Au contraire la purification, qu'exigent les

Mois de Janv. & Fév. 1754. 99
les marchandises & les vaisseaux,
qui viennent de lieux infectés, ne
sauroit être trop sévère.

QUELLE conséquence tirer de tout
ceci? Dirai-je ce que j'en pense?
Les observations, qu'on vient de
voir, jointes à diverses autres qu'on
a faites ailleurs, ne peuvent, ce
semble, s'expliquer que par l'hypo-
thèse des animalcules. Les vermi-
fuges & les fumigations, qui dé-
truisent les teignes & les punaises,
font peut-être contre la peste les
plus puissans spécifiques.

BOTANIQUE.

CETTE classe moins féconde que
la précédente offre les sept articles
suivans. XXIV. & LXIV. *Catalo-
gue des nouvelles plantes du Jardin
de Chelsea pour les années 1750 &
1751.* XXV. *Observations de Mr.
Watson sur le sexe des fleurs.* XXXV
*Liste des arbres & des plantes ra-
res, qui depuis plus d'un demi siècle
se conservent dans le jardin de l'E-
vêque de Londres à Fulham, par le
même.* XLVI *Description du canelier*

par le même, à l'occasion d'un baton de cet arbre envoyé des Indes par feu Mr. Robins. LXX. Description communiquée par Mr. Watson de l'Aphyllon & de la Dentaire heptaphylle de Clusius, plantes qui croissent rarement en Angleterre, & que Ray a omises. LXXXIII. Lettre de Mr. Dixon sur quelques boules végétales, qui croissent au fond d'un lac d'eau douce près de l'embouchure de l'Humber, que Mr. Watson juge de l'ordre des Mousses aquatiques ou des Conerves, & qui a quelque rapport avec le corps globuleux trouvé en Sicile par Mr. Ray, & décrit dans son Histoire des Plantes (k). Tous ces Mémoires sont curieux, mais à la réserve du troisième peu susceptibles d'extrait.

XXV. Observations sur le sexe des fleurs. Mr. Mylius de Berlin ayant envoyé à Mr. Watson la relation de l'impregnation d'un palmier femelle du jardin du Roi, par le

(k) Hist. Plant. Vol. I. p. 83.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 101

le moyen des branches d'un palmier mâle transportées de Leipfig, notre célèbre Botaniste en a pris occasion de développer, d'une manière aussi claire qu'instructive, la nouvelle doctrine des deux sexes dans les plantes. Je l'appelle *nouvelle*, car quoique les Anciens suivis de plusieurs modernes ayent décrit la fécondation artificielle du palmier, qu'ils distinguoient avec raison en mâle & femelle, cette espèce d'arbre est la seule, où ils ne se soient pas trompés en appliquant ces dénominations. Dans les autres cas la grandeur respective de l'arbre, sa force, quelquefois même une singulière conformation des capsules de la graine, leur ont fait faire des méprises.

UN examen plus approfondi & plus philosophique des plantes a dévoilé le mystère de leur fécondation à Millington, à Grew, à Ray, à Camerarius, à Morland, & après eux à Vaillant, à Geoffroy, & à Linnæus. Ils ont prouvé par une infinité d'expériences, que les *Etamines* & les *Sommets*, autrement dits les *Filamens* & les *Anthères*, sont les

organes masculins, & que le *Pistille* divisé par Linnæus en *Germe*, *Style*, & *Stigmate* caractérise la femelle. Sans la poussière des fleurs mâles, les femelles tombent sans fruits, ou ne donnent jamais de germes.

L'ANALOGIE entre le regne animal & le regne végétal est donc marquée. On reconnoit dans l'un & dans l'autre le plan unique, la même main de la Nature. Mais ce plan est varié; cette main a sagement approprié l'application de ses loix à la diversité de ses productions. Il y a enfin dans les divers regnes & des regles constantes & quelques déviations. Parcourons brièvement celles qui regardent les plantes.

I. LES arbres & les plantes, qui produisent sur des troncs séparés les fleurs de chaque sexe, ne sont pas en grand nombre. On range dans cette classe le palmier, le peuplier, l'if, le genévre, le saule, le houblon, le guy, les épinars, le chanvre, les deux Mercuriales, & quelques autres. Parmi celles-ci, la *Vallisnière* se distingue par la plus singulière-

gulière disposition. Les fleurs mâles se séparent de leurs tiges toujours sous l'eau, & flottant sur la surface viennent s'ouvrir à côté des fleurs femelles, qui, soutenues sur des tiges contournées en spirale, s'élèvent suivant l'ordre de la nature, pour recevoir la poussière qui les rend fécondes.

2. Le chêne, le cèdre, le cyprès, & quelques autres arbres, & parmi les plantes le mays ou blé de Turquie, l'ortie, les melons &c. portent sur le même tronc des fleurs simples de l'un & de l'autre sexe. Quoique l'impregnation de ces plantes soit moins fortuite que celle des précédentes, puisqu'un seul individu se suffit à soi-même, l'interposition nécessaire de l'air & diverses autres circonstances dérangent quelquefois leur fécondation. C'est l'effet que produisent sur les noyers les pluies & les tempêtes de Janvier & de Février, sur les chataigners celles de Mai, & sur le blé de Turquie celles de Juillet. Les jardiniers, pour assurer la récolte des concombres & des melons, en marient

souvent les fleurs, comme Theophraste enseignoit, il y a 2000 ans, à le faire pour le palmier.

3. MAIS le plus grand nombre des plantes a des fleurs véritablement doubles, & dans un même calice le réservoir des graines, & la poussière féminale. Leur pouvoir de se perpétuer est indépendant de la volonté & du secours des hommes.

J'AI annoncé quelques singularités, & j'aime d'autant plus à tenir parole, qu'elles servent à nous convaincre, que c'est en vain que nous resserons les merveilles de l'Univers dans les bornes de nos conceptions, & à tort que nous traitons d'irréguliers les effets dont nous ignorons les causes.

UN petit nombre d'arbres & de plantes à fleurs hermaphrodites ne laisse pas d'en porter en même tems tantôt de masculines & tantôt de féminines. C'est ce qu'on observe dans le meurier, le bananier, le frêne, & dans l'hellebore blanc, l'arroche, la parietaire, & quelques autres. La plus singulière plante de cette espèce est l'*Empetrum*, qui quel-
que-

quelquefois n'a que des fleurs mâles, quelquefois en porte de mâles & de femelles mais séparées, & quelquefois enfin dans les mêmes fleurs réunit les deux sexes.

LE palmier de Labat (1), qui seul de son espèce, mais selon cet Auteur, peut-être fécondé par des cocotiers voisins, ne laissoit pas de porter des dattes, dont les noyaux ne pouvoient lever, doit avoir été une femelle. Cet exemple d'un arbre, qui, de même que les poules produit sans coq des oeufs sans germe, n'est pas le seul du même genre. Diverses observations communiquées à Mr. Miller ont confirmé le même fait. Ray avoit vu à Montpellier le palmier des deux sexes décrit par Jean Bauhin. Jungius souhaitoit qu'on vérifiât ce qu'il avoit vu sur de certains arbres, qui dans leur jeunesse chargés de fleurs sans fruits, portoient avec le tems des fruits

(1) *Voyage aux Isles de l'Amérique*,
Tom. III. p. 74. 75.

106 JOURNAL BRITANNIQUE.
fruits sans fleurs. Ses souhaits sont
accomplis. Mr. Miller a souvent vu
des meuriers uniquement mâles dans
la jeunesse, donner ensuite des fleurs
femelles, & n'en porter point d'au-
tres en vieillissant. Un lentisque a
offert la même singularité au Che-
valier Rathgeb Ministre de S. M.
Impériale à Venise.

ANTIQUITÉS.

IL n'y a que trois articles dans
cette classe. XVIII & XXI. *Lettres
sur les ruines d'Herculaneum.* XXXIII
*Observations sur les colonies & les
stations Romaines dans les provinces
de Chester & de Lancaster par Mr.
Percival.* Je me suis si fort étendu
sur les articles précédens, que je
n'oserois me permettre le moindre
détail sur ceux-ci. D'ailleurs le sujet
des deux premiers n'a plus les gra-
ces de la nouveauté, & celui du der-
nier exige le secours des cartes &
des plans, qui servent à l'éclaircir.

ARTICLE V.

A *Supplement* to Mr. CHAMBERS'S *Cyclopædia*, or universal Dictionary of arts and sciences.

C'est-à-dire

Supplément à l'Encyclopédie de Mr. CHAMBERS. A Londres, aux dépens d'une Société de libraires, 1753. 2 vol. in folio, XII Planches en taille douce. Prix de quatre guinées.

L'ACCUEIL favorable, que le Dictionnaire des arts & des sciences de Chambers a reçu du public, dans un siècle aussi curieux qu'éclairé, prouve suffisamment, que malgré ses défauts cet ouvrage est universellement utile. Aussi ne saurions nous que féliciter tous ceux, qui ont ou quelque desir de s'instruire ou quelque teinture des sciences, sur la pu-

blication d'un Supplément, qui ne leur promet pas moins de plaisir que d'utilité. On s'est proposé de corriger les erreurs de l'Encyclopedie, & de suppléer aux omissions, & c'est sous les yeux d'un grand maître que ce noble dessein vient d'être exécuté.

CEPENDANT comme on pourroit se promettre ou trop ou trop peu & de l'Auteur & de l'ouvrage, quelques réflexions sur l'usage des livres de ce genre serviront peut-être à ramener à un juste milieu ceux qui auroient pris les partis opposés.

ON ne peut disconvenir que les Dictionnaires n'aient été originairement destinés à la simple explication des mots. Corneille & Mrs. de Trevoux ont intitulé leurs ouvrages, *Dictionnaires des arts & des sciences*. On n'y trouve cependant que la définition des termes. Harris & Chambers crurent que pour mériter ce titre il falloit faire quelque chose de plus. Ils ajouterent aux mots les propriétés & les relations des choses. Des Dictionnaires de ce genre ont été justement nommés des Dictionnaires.

naires réels , par opposition à ceux qu'on peut appeller, *nominaux*.

UN Dictionnaire réel devroit , s'il étoit possible , contenir un abrégé complet de toute la science humaine. Cette science se divise en deux branches , savoir l'*historique* & la *scientifique*. Celui qui fait que la vérité d'une certaine proposition est admise de tous ceux qui sont en état d'en juger , n'est pas moins convaincu de cette vérité , qu'il ne l'est de tout autre fait qu'il croit sur une autorité suffisante ; il a une connoissance historique de cette proposition. Mais celui qui peut la démontrer mathématiquement , ou en donner des preuves convenables au sujet & au dessus du doute , a de cette vérité une connoissance scientifique.

CETTE distinction qu'on vient de voir s'étend aux vérités qui sont le fruit de l'expérience. Personne n'ignore que le plomb se fond plus vite que le fer ; le fondeur seul le fait scientifiquement , parce qu'une expérience constante l'en assure. Mais quoique cette expérience soit la seule pierre de touche d'une pareille

NO JOURNAL BRITANNIQUE.

vérité, ceux qui ne peuvent y recourir ne sont pas moins assurés que la chose est ainsi que l'ouvrier, qui la voit. Ils ont des garans irrécusables, ils ont une certitude historique du fait.

DE cette idée de la science humaine il résulte évidemment, qu'un Dictionnaire réel ne peut dans la plupart des cas qu'être borné qu'à la partie historique. C'en est d'abord qu'une connoissance de ce genre que de tels livres peuvent nous donner des vérités fondées sur l'expérience, & pour ce qui est de celles, dont on a des démonstrations mathématiques ou des preuves *à priori*, on ne pourroit, sans grossir excessivement & le volume & le prix du Dictionnaire, suivre la longue chaîne, qui lie ces vérités aux élémens de la Géométrie, ou aux premiers principes des choses. Cet inconvénient ne seroit balancé par aucun avantage équivalent. Tous ceux qui s'appliquent à cet ordre d'études, & elles exigent une véritable application, ne peuvent se dispenser de recourir aux Auteurs, qui

Mois de Janv. & Fév. 1754. III

qui en ont expressement traité. D'ailleurs la véritable méthode du savoir est incompatible avec cet ordre alphabétique, si requis dans les Dictionnaires, & si propre en effet à nous faire facilement trouver & l'explication des termes que nous cherchons, & les principales propriétés des choses qu'ils désignent.

LES bornes qu'on vient de voir ne sont nullement resserrées. Car, outre qu'elles s'étendent par chaque expérience journalière, par chaque découverte nouvelle, un Dictionnaire réel devroit, pour être parfait dans quelque période que ce soit, contenir toutes les définitions, toutes les propositions, toutes les descriptions, c'est-à-dire l'explication de tous les termes, qui ont jamais été usités, un régitre des diverses vérités spéculatives & pratiques connues dans ce période, & les éclaircissemens nécessaires sur l'un & sur l'autre de ces objets. Mais il est aisé de sentir qu'un tel ouvrage ne pourroit, même en omettant les démonstrations, les raisonnemens, les preuves d'expérience, être exécuté sans un travail

vail immense, & qu'il mériteroit le titre de *Pandectes du savoir*. Quel est l'homme modeste, qui osât entreprendre une telle tâche, quel est l'homme raisonnable, qui pût se flatter de la voir remplie? Contentons nous de trouver dans un Dictionnaire réel, outre l'explication des mots, les propriétés les plus utiles & les plus curieuses des choses, & surtout celles qui peuvent donner des idées élémentaires aux commençans, & les rappeler à ceux qui savent.

Aux premiers, un ouvrage de ce genre explique les termes de l'art, qui peuvent se présenter, ou dans la lecture ou dans la conversation. Il leur donne la première teinture des sciences, peut-être leur en fait-il naître le goût. Ils se trouvent ainsi naturellement disposés à consulter les meilleurs Auteurs, & à faire les expériences dont ils ont besoin. Dire que ces Dictionnaires donnent une connoissance superficielle plutôt que solide, c'est faire une objection frivole. Sans doute on n'aura que des idées superficielles, si l'on ne s'instruit que dans des Dictionnaires, mais il est plus que
pro-

Mois de Janv. & Fév. 1754. 113

probable, que ceux, qui y puisent toutes leurs connoissances, n'en auroient sans eux eu aucune.

LES commençans ne sont pas les seuls, à qui de tels ouvrages sont utiles. Il n'est que trop ordinaire que le défaut d'habitude, l'application à des objets différens, & plusieurs autres causes fassent oublier à ceux qui ont su, des choses qui leur étoient autrefois familières. Leur gout pour ces premières études n'est cependant pas entièrement évanoui ; & quel avantage ne trouvent-ils pas à consulter, quand ils le veulent, un livre qui leur raffraichisse la mémoire? Enfin, si quelques personnes ont oublié ce qu'elles ont su, elles sont toutes au rang des novices dans une science ou dans l'autre, & quelque vertes qu'elles soient à divers égards, elles peuvent de tems en tems consulter utilement un tel livre, surtout sur des sujets, qu'elles n'ont point ou le tems ou l'envie d'approfondir.

APRES avoir en général fixé les caractères & les usages des Dictionnaires réels, il seroit tems de passer
à

à celui qui est sous nos yeux. Mais, ce que nous n'aurions pas prévu, l'expérience nous a montré, qu'il y a actuellement des gens, à qui il faut apprendre, que ce qui se trouve dans l'ouvrage ne doit pas être inutilement répété dans un Supplément; mais que celui-ci doit uniquement expliquer les termes, les propositions, & les vérités, dont l'exposition étoit ou omise ou imparfaite. Il est vrai qu'un lecteur, qui se contente de lire un Supplément sans jamais jeter les yeux sur l'Auteur, dont les omissions ou les défauts ont donné lieu au nouveau travail, se trouvera souvent frustré de son attente. Il croira qu'on a négligé quelques articles, ou qu'on en a obscurément traité quelques autres. S'il parcouroit l'ouvrage il verroit, que les premiers avoient déjà été suffisamment expliqués, & que les derniers doivent être liés avec ceux dont ils font la suite. Par sa négligence il condamne comme une imperfection ce qui fait le mérite de la continuation. Un juge intègre, un homme judicieux, loin de hasarder une pareille

Mois de Janv. & Fév. 1754. 115

reille censure , ne fera pas même surpris de trouver , soit dans le corps de l'ouvrage soit dans le Supplément, quelques omissions & quelques fautes. Il n'attend dans aucun livre , ni dans aucune suite de livres , un Digeste complet , un registre universel de ce que savent les hommes ; hélas ! tous leurs livres ensemble n'en contiennent probablement pas la moitié.

CEPENDANT plus un tel ouvrage se perfectionne , plus il devient utile. Aussi n'est-ce que pour augmenter l'usage de l'Encyclopédie qu'on a composé ce Supplément. Il n'y a pas moyen d'en donner une analyse , & nous nous contenterons d'exposer aux lecteurs ce qu'on a fait pour eux , en leur indiquant les principales améliorations sous leurs différens chefs.

EN général la liaison des deux ouvrages est marquée par le mot (*Cycl.*), dans tous les articles , qui avoient déjà une place dans l'Encyclopédie.

Il n'y a que peu d'additions aux articles de la LOGIQUE & de la METAPHYSIQUE ; mais celles qu'on a faites

tes sont ce semble dignes d'attention. On blâme, mais avec modestie, l'injuste préférence, que Mr. de Maupertuis a donnée à sa preuve de l'existence de Dieu tirée de la *moindre quantité d'action* par dessus toutes les autres. Nous ajouterons ici que Mr. Martens (a) a depuis peu, dans un Essai exprès, montré l'inconséquence du raisonnement de Mr. de Maupertuis.

Sous l'article d'ANALOGIE, on trouve une censure équitable de ce que l'Auteur du *Discours sur la liberté de penser* a avancé, pour tourner en ridicule l'Archevêque King, au sujet des attributs moraux & intellectuels de la Divinité.

IL y a plusieurs bonnes observations sur la différence entre les IDE'ES & les NOTIONS. Ce qu'on y dit suffit, pour montrer, que la question sur l'origine des idées est encore, malgré toute la peine que Locke & d'autres se sont donnée, tout aussi obscure qu'elle l'étoit.

LE

(a) *Remarques sur la Loi d'épargne.*
Amst. 1752. In 4.

Mois de Janv. & Fev. 1754. II7

LE mot de PRINCIPE dans l'Appendice donne lieu à quelques réflexions peu communes sur l'origine de nos connoissances. Elles nous paroissent justes & dignes de considération.

L'ARITHMETIQUE & l'ALGEBRE fournissent, outre l'explication de quelques termes, & principes élémentaires, omis dans l'Encyclopédie, la règle de Halley sur la résolution des Equations numériques, & l'ingénieuse méthode d'approximation de Mr. Daniel Bernoulli. Cette méthode est fondée sur la doctrine des suites recurrentes de Mr. De Moivre, comme Mr. Euler l'a très bien fait voir dans son *Analyse de l'infini*.

ON explique dans le Supplément diverses autres découvertes modernes, sous l'article PROGRESSION, & dans l'Appendice, sous les mots *Méthode DIFFERENTIELLE, FORMULE d'une Suite, Suite infinie de FRACTIONS, Fractions CONTINUES, SUITES, RETOUR de Suites, PARALLELOGRAME Newtonien &c.*

QUOIQUE le mot de FONCTION soit
ex-

extrêmement en usage chez les Mathématiciens étrangers, nous n'avons pas eu le bonheur de le voir auparavant dans un Dictionnaire. Les propriétés de la Logarithmique découvertes par Huigens sont, à notre avis, principalement insérées, pour faire voir la clarté & la précision avec laquelle ce grand Mathématicien a expliqué le paradoxe d'un espace infiniment étendu égal à un espace fini.

A l'égard de la GEOMETRIE, nous trouvons divers articles propres à éclaircir les parties les plus abstraites de cette Science. Ainsi dans l'Appendice la doctrine de la CURVATURE *des lignes*, & des *cercles de CURVATURE* ou d'*osculatation* est très clairement expliquée, sans la moindre affectation de ce mystérieux langage, dont maint Auteur moderne se sert trop fréquemment. L'explication des Logarithmes est tirée du livre de Mr. Maclaurin sur les Fluxions.

En MECANIQUE, les articles d'ARTILLERIE & de POUDRE A CANON renferment un fort bon extrait des nouveaux principes d'Artillerie de feu

feu Mr. Robins, une relation des objections qui lui furent faites à la Société Royale, & l'extrait d'un projet pour rendre la Marine Angloise plus redoutable, en réglant mieux le calibre & le poids des Canons. On a aussi inféré diverses remarques curieuses de ce Physicien sur la résistance des fluides en général, & en particulier sur celle de l'air. L'exposition qu'on fait dans l'Appendice de la question sur la *mesure des forces dans les corps en mouvement*, montre qu'il ne s'agit que d'une dispute de mots, qui cependant a produit un bon effet, en engageant les deux partis à imaginer diverses expériences ingénieuses & utiles.

L'ARTICLE qui regarde les MACHINES, a donné lieu à diverses réflexions générales, qui peuvent être d'usage. On se plaint avec beaucoup de raison de l'imperfection des livres & des théories à cet égard. Mais le sujet est vaste, & l'on ne doit point être surpris de ne trouver dans ce Supplément aucune aucune description de machines. Le nombre de celles, qui auroient également mé-
rite

rité d'être inférées dans cet ouvrage, en excédoit trop les bornes. Les curieux se contenteront des renvois que l'on fait aux meilleurs auteurs originaux.

L'ASTRONOMIE nous présente dans l'Appendice l'admirable Théorie du Dr. Bradley sur le mouvement de la LUMIERE, & un extrait de la découverte de cet excellent Astronome sur le changement annuel dans la déclinaison de quelques unes des étoiles fixes, causé par le balancement de l'axe de la terre.

EN parcourant l'*Acoustique* & la *Musique*, nous trouvons la solution que le Dr. Taylor a donnée du problème qui consiste à déterminer les vibrations d'une CORDE dont on connoit la longueur, le poids & la tension. Plusieurs articles relatifs à la Musique des Anciens sont expliqués plus clairement ici qu'en aucun autre endroit. La doctrine des Intervalles, des nombres musicaux, des Tempéramens est exposée avec une grande netteté. Notre Auteur préfère à tous les Systèmes celui de Huyghens, parce qu'il conserve à peu près la Tierce majeure dans sa justesse.

tesse. Ceci doit principalement s'entendre de la spéculation, & regarde les compositeurs. D'ailleurs le système d'harmonie uniforme de Smith, & celui de Harrison, qui l'un & l'autre ont la tierce mineure à peu près juste, peuvent faire un meilleur effet sur les orgues, & sur les autres instrumens à claviers & à notes.

LES Ecrits de Boerhaave, de Homberg, de Hoffman, de Stahl, de Beccher, &c. ont fourni un grand nombre d'articles curieux, dans les diverses branches de la CHIMIE. Pour la Métallurgie en particulier, on a tiré de l'excellent livre de Mr. Cramer divers extraits, qu'on a eu soin de placer sous leurs divers titres.

PLUSIEURS articles de MÉDECINE ont été tirés du *Conspectus* de Junker, plusieurs autres des *Essais d'Edimbourg*, des ouvrages du Dr. Mead, & d'autres fameux Médecins, mais surtout de l'excellent Traité du Dr. Pringle sur les *maladies des Camps*.

EN AGRICULTURE nous trouvons de bons extraits des écrits de Tull, de Mortimer & de quelques autres.

Le *Jardinage* en particulier a donné lieu de consulter souvent le Dictionnaire de Mr. Miller, & d'en insérer divers morceaux. L'expérience étendue de ce Botaniste égale à cet égard son Dictionnaire à un ouvrage original, & pour l'exactitude & pour la fidélité.

CHAQUE branche de l'HISTOIRE NATURELLE est ici développée dans un grand détail. Ceci manquoit à l'Encyclopédie de Chambers, quelque nécessaire que fût cette partie pour répondre au titre, & à divers morceaux de cet ouvrage. Il faut avouer, que divers excellens Naturalistes étoient entièrement inconnus au premier Auteur. Le Supplément est exempt de ce défaut. Tournefort, Linnæus, Dillenius, Ray, Willoughby, &c. y sont souvent cités. On donne dans l'Appendice une idée succincte, mais à notre avis suffisante, du nouveau système de de Mr de Buffon sur la génération Animale. Mr. de Maupertuis a paru dans ses lettres adopter cette hypothèse, mais nous ne pouvons nous empêcher de remarquer, que, quel-
que

que curieuses que soient les expériences de Mr. de Buffon , & de son ami Mr. Needham , quelque décisives qu'elles soient contre les Systèmes communément reçus , elles n'établissent pas assez celui qu'on voudroit leur substituer. Les anciens Systèmes peuvent être faux , sans que les nouveaux soient véritables.

A la fin de l'ouvrage se trouve l'article de l'ELECTRICITE'. Il avoit été omis & dans le Supplément & dans l'Appendice , ou peut-être avoit-il été renvoyé à dessein pour être enrichi des dernières découvertes. Aussi est-il très complet. Sous ce titre sont comprises les principales observations de Mrs. Desaguliers, Watson, Ellicott & Franklyn. On expose en peu de mots les hypothèses de Mrs. Watson & Ellicott , & l'on renvoie à leurs écrits le détail de leurs raisonnemens.

IL nous seroit aisé de rapporter plusieurs autres additions aussi instructives qu'intéressantes ; mais nous croyons que les exemples que nous venons de donner peuvent suffire pour un échantillon.

C'EST avec regret que nous avouons, que, dans ce qui regarde les *arts* MÉCANIQUES & les *manufactures*, qui de toutes nos connoissances nous paroissent les plus utiles, l'Encyclopédie & le Supplément laissent encore de grands vuides. N'en faisons point un crime à leurs Auteurs. Comme leurs ouvrages sont composés, non de Mémoires originaux, mais d'extraits des meilleurs livres, nous ne saurions nous attendre à y trouver des détails exacts & remplis des arts & des métiers. La plupart des artistes & des manufacturiers, qui sont le mieux au fait, manquent de capacité, de loisir, ou d'inclination, pour communiquer leurs opérations au Public. L'intérêt personnel lie leurs mains, & ferme leurs bouches. Les Savans, qui travaillent à l'Encyclopédie Françoise, ont promis d'insérer dans leur ouvrage un grand nombre d'articles sur ces sujets intéressans, & s'ils remplissent leurs engagemens, ils rendront un véritable service à tous ceux qui s'intéressent au progrès des connoissances. Dans ce cas, com-

comme les pratiques des arts différent dans chaque païs, de même que dans chaque siècle, & que peu à peu elles se perfectionnent dans tous, ce qui se trouvera dans cette Encyclopédie devra être examiné par nos artistes les plus entendus. Ainsi la différence des opérations pourra-t-elle être connue, & la raison de la préférence assignée. Ceci comme l'on voit ne pourra qu'exiger & beaucoup de tems & beaucoup de soin. Aussi ne saurions nous que sourire, en lisant ces avertissemens publics, qui de tems en tems nous annoncent des corps complets d'arts mécaniques & de manufactures. Des prétensions de ce genre ne peuvent passer que pour des pièges tendus, par des vues particulières, à l'ignorance & à la crédulité.

QUOIQU'ON ait lieu de se plaindre, & que, comme le remarquent dans leur avis au lecteur les propriétaires même de cet ouvrage, il y ait apparence qu'on se plaindra longtems, que les descriptions des arts & des métiers sont jusqu'ici très imparfaites, nous n'avons garde d'avancer,

qu'on n'ait fait que peu de choses sur ce sujet, soit dans l'Encyclopédie soit dans le Supplément. Tant s'en faut. Le premier de ces ouvrages contient divers articles de cet ordre tirés du Dictionnaire de Savary, des *Exercices de Mécanique* de Monon, & de divers autres livres. Le dernier nous offre plusieurs articles du même genre. Quelques lecteurs pourront croire, que les détails sur le *sel*, sur le *verre*, sur la *porcelaine*, sur les *pierreries artificielles*, sur la manière de *teindre les agates*, sur la *teinture*, & sur divers autres sujets également curieux, doivent plutôt être rangés dans la classe chimique. Nous nous opposerons d'autant moins à leur décision, que l'avertissement dont nous avons déjà parlé semble l'autoriser. Au reste il y a peu d'arts mécaniques ou de manufactures, qui ne tiennent plus ou moins à la Chimie.

Nous ne saurions mieux terminer cet extrait, que par ces paroles de l'avertissement. „ Celui qui se trouve „ vera, soit par sa situation soit par son

Mois de Janv. & Fév. 1754. 127

„ son penchant , hors d'état de lire
„ plusieurs livres , trouvera ici les
„ meilleurs analyses de la manière ,
„ qui lui convient le mieux.”

R. (b).

(b) Cet extrait, dont je ne suis pas le maître de nommer l'ingénieux Auteur, m'a été communiqué en Manuscript; & je n'y ai d'autre part que celle de l'avoir traduit.

ARTICLE VI.

DEFORMITY, an Essay, by WIL-
LIAM HAY Esqr. The second
Edition.

C'est - à - dire

La DIFFORMITÉ, *Essai de Mr.*
HAY. *Seconde Edition.* A Lon-
dres chez Dodsley & Cooper
1754. In 8. pag. 81. Prix de
1. sh. 6. d.

F 4

SI

SI je m'étois piqué de traduire littéralement, j'aurois peut-être mieux exprimé le but de cet ingénieux badinage, en l'intitulant *Essai sur la laideur de Mr. Hay*. L'auteur ne m'en défavoueroit pas. Sa propre personne est le sujet de son *Essai*.
 „ Pour en procurer le débit, ce
 „ sont les termes de l'avertissement,
 „ le libraire souhaitoit qu'il fut dédié à quelque beauté à la mode.
 „ Mais on a cru qu'il étoit plus de son intérêt de publier cet *Essai*
 „ avec le mot de la pomme d'or assignée à Venus, & que mille
 „ Déeses peuvent s'attribuer. Mais
 „ dédicace est donc,

„ DETUR PULCHRIORI.

„ A LA PLUS BELLE.

L'AFFECTATION de parler de soi-même, qui a fait accuser de vanité celui, qui par ses *Essais* a tâché de se rendre immortel, & qui peut-être y a réussi, ne sauroit attirer le même reproche au *Philosophe*

phé (a) Anglois. Personne ne lui
enviera les traits par lesquels il se
caractérise. „ Quelque visible que
„ soit, dit-il, la difformité à tous
„ les yeux, les effets ne sont connus
„ que de peu de gens, de personne
„ si bien que de ceux qui les éprou-
„ vent, & ceux-ci sont en général
„ peu disposés à faire part à autrui
„ de ce qu'ils sentent. Comme je
„ me trouve suffisamment pourvu
„ de matériaux, je me propose de
„ traiter au long ce sujet peu com-
„ mun, & l'envisageant sous le
„ point de vue d'un Philosophe,
„ de me rendre utile à ceux, que
„ la

(a) C'est de sa main que vient le li-
vre intitulé la *Religion du Philosophe*,
dont j'ai parlé ailleurs. *Journ. Brit. T.*
XI. p. 232. Il me reste à dire que ce
n'est pas seulement dans ses livres que
notre Auteur se montre Philosophe; &
tous ceux qui le connoissent joignent
pour lui à ce titre ceux d'homme ver-
tueux, d'ami solide, de citoyen zélé,
& de Sénateur intègre.

130 JOURNAL BRITANNIQUE.

„ la Nature a, (je ne veux pas di-
 „ re si malheureusement, mais) si
 „ singulièrement distingués, & d'a-
 „ muser du moins ceux qui n'ont
 „ pas le même sort. Je voudrois
 „ écrire avec grace sur la laideur,
 „ & par une pièce bien tournée fai-
 „ re pardonner une figure qui ne l'est
 „ pas ». Si tel a été le but de Mr.
 Hay, on peut dire qu'il a réussi.
 Tout le monde a voulu le lire.
 Deux éditions de sa pièce ont été
 subitement enlevées. On a ri d'un
 corps mal dessiné, mais naïvement
 décrit. On a applaudi à une plume
 fine & élégante, à un esprit juste,
 naturel, enjoué. On s'est enfin in-
 téressé à un cœur peint tel qu'il est,
 & qui ne perd rien à être connu.
 C'est peut-être le prix qu'il espéroit,
 & qu'il ne pouvoit manquer. Qui
 n'aimeroit une ame noble, quoique
 peut-être mal logée; qui ne recher-
 cheroit un Montaigné sous l'humble
 dehors d'un Scarron?

TEL est en effet le portrait de
 mon Auteur, ou si vous voulez le
 mieux connoître, prenez la peine de
 rassembler les traits qui composent
 la

Mais de Janv. & Fév. 1754. 131

la description suivante. „ J'ai à pei-
„ ne cinq piés de haut; l'épine de
„ mon dos reçut dans le sein de ma
„ mère une désagréable tournure ,
„ & j'ai l'honneur de ressembler par
„ ma personne à Esope, au Prince
„ d'Orange, au Maréchal de Lu-
„ xembourg, au grand Trésorier
„ Salisbury, à Scarron & à Pope. Je
„ défavoue Therfite & Richard III;
„ personnages l'un né dans l'imagi-
„ nation des Poètes, l'autre défigu-
„ ré par les Historiens (b). Si j'ai
„ lieu de me féliciter de n'être pas
„ né à Sparte, & d'avoir échapé à
„ la barbarie de son Législateur ;
„ j'ai presque autant de lieu de me
„ plain-

(b) George Buck, dans l'histoire qu'il a faite de Richard III, donne au corps & à l'ame de ce Prince une beaucoup meilleure tournure, que celle qui lui a été communément attribuée. Ce Buck étoit un Annaliste plus fidèle que Morus, & Shakespear qui a si fort noirci Richard III. n'est qu'un Poète & souvent qu'un Poète partial.

„ plaindre de l'excès de tendresse
 „ de mes parens. Ils mirent en
 „ oeuvre toutes les ressources de
 „ l'art, pour corriger les erreurs de
 „ la nature ; mais en vain , car
 „ comme le dit je crois Mr. Dryden ,

*Jamais Dieu ne fit ses ouvrages
 Pour que l'homme les corrigéât (c).*

„ Quand ils virent qu'ils ne pou-
 „ voient faire disparoitre les défauts
 „ de ma figure , ils s'efforcèrent de
 „ les cacher. Ils m'enseignèrent à
 „ en rougir , au lieu de m'inspirer
 „ le courage d'en foutenir le ridicu-
 „ le. Qu'il m'en a couté dans ma
 „ jeunesse ! Qu'il a fallu d'années
 „ pour vaincre cette foiblesse ! J'en
 „ ai actuellement peu de restes.
 „ Mais la timidité , que fit naitre
 „ en

(c) Maxime plus digne d'un Poëte
 que d'un Philosophe ! A mille égards la
 nature est brute , & celui qui en est l'au-
 teur a laissé aux hommes le soin de la
 polir.

„ en moi ce mauvais procédé, s'est
„ trouvé insurmontable. Quoique
„ j'aie passé la meilleure partie de
„ ma vie dans le grand monde, j'ai
„ toujours senti de la répugnance à
„ y exposer une figure peu gracieu-
„ se. On peut manquer sa fortune
„ par cette crainte de se montrer.
„ Les railleries sur notre extérieur
„ sont extrêmement sensibles. Pope
„ n'étoit pas invulnérable de ce côté.
„ Je n'ai jamais eu sujet de me
„ plaindre d'un homme bien né...
„ car je ne regarde pas comme un
„ affront le badinage d'un ami, qui
„ me félicite à table de mon émer-
„ sion d'un alloyeau ou d'une jatte
„ de punch. Mais la scène change,
„ quand je me trouve avec la po-
„ pulace... Le moindre manant
„ m'appelle Lord (*d*). Il ne soup-
„ çon-

(*d*) J'ai demandé, pourquoi ce mot, affecté en Angleterre aux *Seigneurs*, est donné par la canaille aux bossus. On m'a dit que *λορδος*, *lordos*, mot grec, avoit cette signification. On a même

134 JOURNAL BRITANNIQUE.

„ çonne pas que j'aie lieu de me
 „ facher d'un titre qu'il se croit en
 „ droit de me donner. Le porteur
 „ Irlandois s'en sert en m'offrant sa
 „ chaise , le mendiant l'imite en
 „ me tendant la main. Ceci n'a
 „ pas peu contribué à me donner
 „ de grandes idées des avantages
 „ de l'éducation, ... & à me por-
 „ ter à fréquenter le plus que je l'ai
 „ pu les gens au dessus de moi. Je
 „ me suis toujours trouvé autant à
 „ mon aise avec eux que je le suis
 „ peu au milieu d'une foire de vil-
 „ lage, ou d'une assemblée tumultueu-

conjecturé , que les Seigneurs ou les
 Barons pourroient bien tenir le titre de
Lord , de leur ancienne disposition à
 humilier ou à *courber* leurs inférieurs.
 Cela peut être , & je ne veux pas pri-
 ver notre respectable populace d'une
 étymologie grecque. J'avois cependant
 conjecturé, que les deux CECILS Lords
 par excellence sous Elisabeth , & l'un
 & l'autre bossus, avoient donné lieu au
 peuple , de confondre les deux noms.

„ tueuse. Je m’y vois exposé aux
„ affronts, & destitué du pouvoir
„ de les ressentir... Dès mon en-
„ fance j’ai eu de l’aversion pour la
„ danse. J’éluois les leçons des mai-
„ tres, & ne pouvois souffrir qu’ils
„ plaçassent si mal leurs peines. Peut-
„ être ai-je été trop loin. Je me
„ suis souvent reproché de n’avoir
„ pas un peu plus sacrifié aux gra-
„ ces. Ma negligence m’a donné
„ un air gauche dans mon extérieur
„ & dans ma manière de me pré-
„ senter.... La difformité exte-
„ rieure est rare, je me regarde,
„ comme une personne qui a tiré
„ un billet blanc dans une lotterie
„ où il y a mille prix. De 558
„ Membres de la Chambre basse je
„ suis le seul homme contrefait.
„ Grace aux habitans du lieu qui
„ m’a choisi pour son représentant,
„ ils ne m’ont jamais objecté ma
„ figure, & j’espère qu’ils n’auront
„ jamais lieu d’être mécontents de
„ ma conduite.... Je ne suis point
„ de la confrérie des laids (e), &
„ je

(e) Voyez le Spectateur Anglois.

„ je conseille à ces Mrs. de ne plus
 „ s'assembler.... Ils fixent sur eux
 „ les regards du public, & ne dé-
 „ tournent pas les leurs de ceux du
 „ monde, c'est-à-dire de modèles
 „ plus gracieux que les leurs, du
 „ commerce & de la vue du beau
 „ Sexe. J'ai toujours beaucoup de
 „ plaisir à parler à des hommes dont
 „ la taille est avantageuse, & qui
 „ par mille petits égards cachent
 „ les efforts qu'ils font pour se met-
 „ tre à mon niveau, tandis que de
 „ mon côté j'use souvent d'artifice
 „ pour diminuer le contraste”.

APRÈS cette espèce d'ébauche, notre ingénieux Auteur entre dans un plus grand détail, & pour cet effet partage son thème en deux parties. L'une regarde les effets que peut avoir la difformité sur les circonstances extérieures, l'autre son influence sur l'ame.

Qu'UNE figure contrefaite soit peu propre pour ce qui demande de la force ou de l'activité, Mr. Hay en convient ; & ici je ne puis encore me dispenser de parler après lui.

„ Scarron avoit inventé une machi-
 „ ne

„ ne pour tirer son chapeau, & je
„ souhaiterois d'en avoir une pour
„ boucler mes fouliers, ou pour
„ lever quelque chose de terre sans
„ m'agenouiller. Je ne saurois ren-
„ dre mon corps plus courbé que
„ la nature ne l'a fait. Quand une
„ Dame laisse tomber ses gans ou
„ son éventail, je manque quelque-
„ foi d'empressement à les relever,
„ pour ne pas faire l'araignée... Suis-
„ je en carosse avec une belle, je
„ me trouve absorbé sous la foye
„ & sous la baleine. A table je ne
„ saurois la servir, ni même la
„ voir. Ma voix se fait entendre
„ sous ses ailes. Sans cela elle ne
„ se douteroit pas de la place que
„ j'occupe, & encore moins que je
„ puisse être en purgatoire sur les
„ confins du paradis.... Il m'ar-
„ rive souvent de ne pas me lever
„ de ma chaise, lorsque je le de-
„ vrois. Elle est basse, & mon cen-
„ tre de gravité est si mal placé
„ que souvent en l'essayant je re-
„ tombe malgré moi. Je ne sau-
„ rois atteindre à ce qui est à la
„ portée des autres, & ce qu'ils
„ font

„ font sans peine est pour moi un
 „ travail. Dans une foule, mon
 „ dos sert d'affiette à l'homme
 „ grand, qui est derrière moi; je
 „ ne saurois rien voir, & je risque
 „ d'être écrasé. ... Aussi n'oserois-
 „ je plus suivre la chambre des
 „ Communes, quand le Roi lui
 „ fait l'honneur de l'appeller à lui,
 „ persuadé que S. M. ne demande
 „ point l'impossible. ... Ces petits
 „ defagrémens que l'habitude di-
 „ minue dérangent un peu ma fé-
 „ licité, mais ne sauroient la trou-
 „ bler. J'ai lieu d'être content de
 „ la part qui m'est échue; l'Essai
 „ que je compose en est peut-être
 „ une preuve”.

Des agrémens de la vie, notre
 Auteur passe à la santé. Sans nier
 qu'un extérieur difforme ne désigne
 un intérieur souvent également dé-
 rangé, il prouve par plusieurs exem-
 ples, que les bossus n'ont pas tou-
 jours vécu le moins, & par son ex-
 périence autant que par la raison,
 que la moderation prescrite à un
 corps mal constitué lui est plus favo-
 rable que la nature n'eut pu l'être.

Ici

Ici notre Auteur nous donne ses règles de diète, qui ne lui seront pas plus enviées que sa figure. Les crachemens de sang, qu'il avoit dans sa jeunesse, l'ont engagé depuis 30 ans à se passer de vin, & si par le long usage de l'eau crue, il croit s'être donné la pierre, il s'est guéri ou du moins fort soulagé par les remèdes de Me. Stephens, & en particulier par le savon joint à l'eau de chaux. Il décrit à la fin les effets que ces remèdes ont eu sur lui, & veut pour l'avantage du public, qu'après sa mort on ouvre son corps pour y voir l'impression qu'ils ont faite sur la pierre.

Du côté de la fortune la difformité peut y mettre quelque obstacle, surtout dans les étages les plus bas. „ Diverses professions sont interdites à l'homme contrefait. Il „ ne peut-être ni soldat, ni matelot, ni porteur. Celui qui est né „ dans un rang plus élevé auroit „ mauvaise grace au barreau ou en chaire. Il faut qu'il regagne par „ l'esprit ce que sa forme lui fait „ perdre. Il ne sera pas maître à „ dan-

„ danfer, pour prendre soin des piés;
 „ mais il peut l'être d'école pour di-
 „ riger la tête. Il ne sauroit paroi-
 „ tre en qualité d'acteur dans une
 „ belle pièce; mais il peut l'avoir
 „ composée. Il lui feroit mal d'être
 „ héraut dans une cérémonie
 „ publique, mais il ne figure pas
 „ mal comme marchand sur la
 „ bourse. Les fatigues d'une cam-
 „ pagne ne sont point faites pour
 „ lui, mais le plan peut être son
 „ ouvrage. La Nature l'a fait pour
 „ dormir sur le Parnasse, plutôt
 „ que pour se montrer dans les plai-
 „ nes de l'Elide. Il doit renoncer
 „ aux couronnes des jeux Olympi-
 „ ques, mais il pourroit en deve-
 „ nir le Pindare”.

L'ILLUSTRE Bacon, dans son Es-
 sai sur le même sujet donne à la lai-
 deur un avantage bien précieux. El-
 le prévient la jalousie, par le mé-
 pris qu'elle inspire, & empêche qu'on
 ne se défie d'un concurrent qu'on
 croit ne pouvoir réussir. Mais l'un
 & l'autre avantage sont achetés as-
 sez cher. Si une figure aimable est
 une lettre de recommandation, cel-
 le

Mois de Janv. & Fév. 1754. 141

le qui ne l'est pas doit être un obstacle aux premiers pas qu'on fait vers la fortune. Il faut que le candidat aux graces surmonte les préjugés qu'il inspire. Il est vrai que s'il peut vaincre les premiers dégouts, & mériter par sa conduite les égards que sa personne lui eut fait refuser, on le dédomage des injustices du coup d'œil ; & le trouvant supérieur à ce qu'on s'attendoit de le trouver, on vient peu à peu à le croire meilleur qu'il n'est.

DANS le détail où entre notre Auteur des passions & des affections naturelles à un homme laid, il s'attache d'abord à reformer quelques préjugés que le Chancelier que je viens de citer paroît avoir eus contre eux. *Il y a, dit ce grand homme, je ne sais quel rapport entre l'ame & le corps. Quand la Nature s'est trompée d'un côté, elle se néglige de l'autre, & la difformité est moins la cause que le signe d'une ame mal faite. Les gens difformes, ajoute-t-il peu après, se vangent de la nature ; elle les a maltraités, ils en agissent de même à son égard, & sont*

sont la plupart du tems, comme le dit l'Ecriture, SANS AFFECTION NATURELLE. Mr. Hay demande d'abord où l'Ecriture a ainsi décidé; il demêle ensuite l'équivoque de la proposition. Que si par affection naturelle vous entendez la bienveillance universelle, il ne peut croire que tout homme difforme soit un monstre, comme il faudroit l'être pour l'avoir bannie. Mais si par ces mots on ne veut désigner que certains attachemens partiels pour des individus particuliers, la maxime de Bacon sera fondée sur la nature des choses. Un homme méprisé par ses semblables, souvent maltraité par ses parens, & toujours moins favorisé qu'il ne l'eut été, suit naturellement la voix de la raison, & celle de l'Ecriture. Il ne place point ses attachemens dans les objets terrestres, & ne contracte point des attachemens trop forts pour ce qui n'en vaut pas la peine, & qui doit bientôt finir. Mr. Hay fait part au public de ses goûts, de ses sentimens, des choses qui le remuent peu, & de celles qui font couler ses larmes.

Je

Mois de Janv. 6^e Fév. 1754. 143

Je ne saurois traduire tout; mais le sage qui se soumet aux arrêts de la Providence, le cœur noble, qui respecte son semblable dans la misère, & qui gémit en voyant la méchanceté associée au pouvoir, suppléeront aisément à ce que j'ometts.

Peut-être cependant n'approuveront-ils pas certains traits, par lesquels il caractérise un Roi honoré du titre de *Grand*, & selon lui flatté par l'Auteur de son *Siècle*. A la vérité Mr. Hay s'y prend adroitement, en plaçant ce Roi vis à vis du grand Henri sans doute plus digne du même titre. Mais un portrait fidèle ne consiste-t-il qu'en ombres? N'y a-t-il pas des degrés de grandeur, & Mr. de Voltaire, dans sa comparaison de Louis XIV. avec Guillaume III. a-t-il, même par des Anglois, été accusé d'être partial?

SERIEZ-VOUS, aimable Auteur, plus Anglois que vos compatriotes? Je voudrois toujours vous admirer. Quels doivent être mes sentimens quand je vous vois dans votre Eglise de village! „ Là parmi de pauvres „ laboureurs aussi recueillis que vous „ dans

„ dans leurs exercices de piété vous
 „ répandez des larmes. Ils font,
 „ ils écoutent, dites vous, des cho-
 „ ses qu'ils n'entendent point, tan-
 „ dis que ceux qui les comprennent
 „ mieux les négligent. Ils travail-
 „ lent, ils vivent durement, & té-
 „ moignent plus de gratitude au
 „ Ciel, que celui qui jouit luxu-
 „ rieusement des fruits de leurs
 „ travaux. Ils repètent le quatriè-
 „ me commandement, ils l'obser-
 „ vent, dans le tems que leurs sem-
 „ blables le violent”.

Les gens difformes, dit encore Ba-
 con, *sont extrêmement hardis, d'a-*
bord pour se deffendre, ensuite par
habitude. Ceci n'a lieu, répond Mr.
 Hay, que chez le peuple, en qui
 la loi du talion est en quelque sorte
 autorisée. Pour lui, loin de se trou-
 ver cette prétendue hardiesse, il se
 plaint d'une trop grande timidité.
 Née du sentiment de sa laideur, cet-
 te crainte pourroit à qui en ignore
 le principe passer pour une fausse
 modestie. „ Mais moi qui ose à
 „ peine ouvrir la bouche devant les
 „ gens dont je suis peu connu, je
 ne

Mois de Janv. & Fév. 1750. 145

„ ne crains pas de parler en public.
„ De quelle cause cette différence
„ procède-t-elle? je l'ignore : peut-
„ être de l'espoir d'effacer par mes
„ discours les impressions peu favo-
„ rables qu'on avoit prises de ma
„ personne , peut-être du principe
„ du devoir , peut-être de l'assuran-
„ ce d'être plus à couvert de toute
„ reflexion personnelle dans une as-
„ semblée publique. ”

Enfin c'est aux gardes odieux d'un Serail que le severe Chancelier compare les confreres de notre Auteur. *On s'en sert comme d'espions ; on les trouve enclins à rapporter ; & ceux qui envient tout le monde ne sauroient donner de jalousie à un seul, & s'attachent à lui sans réserve.* Ici encore notre Auteur differe du trop subtil Critique. Il ne trouve pas que la laideur donne des titres , pour être espion , ou de grands motifs pour être envieux. Passe encore pour la jalousie ; heureusement pour notre Auteur , une épouse aussi distinguée par sa vertu que par sa naissance ne lui permet de connoître ce sentiment que par conjecture , & nullement

Tome XIII. G par

par expérience. Il se rappelle cependant ses premières années & ses premières passions, & conçoit qu'un homme peu aimable a tout lieu de se croire également peu aimé.

DE tout ceci Mr. Hay tire des directions très utiles à ceux qui sont dans le même cas que lui; & comme elles sont déduites de son expérience, & fortifiées par ses succès, nous ne doutons pas qu'elles ne consolent les personnes, qui sont dans le même cas que lui, en leur apprenant à tirer parti de leur état. La vertu a moins de tentation, l'esprit plus de motifs pour s'élever; & celui qui se trouve mal logé sur la route fait plus d'efforts pour arriver au terme du voyage.

IL y a encore dans cette partie de l'Essai quelques morceaux fort vifs qui peignent au naturel Mr. Hay. En voici un de ce genre, qui je crois plaira à plus d'un ordre de lecteurs.

„ Il arrive quelquefois que les per-
 „ sonnes que je connois un peu me
 „ font un jour mille politesses & me
 „ négligent le lendemain. Elles ju-
 „ gent qu'un homme de ma taille
 „ n'a

„ n'a droit à d'autre cérémoniel que
„ celui que leur caprice veut bien
„ m'accorder. Je ne dirai pas que
„ leur conduite me plaise, mais
„ j'ose dire qu'elle ne me mortifie
„ nullement. Ne pouvant trouver
„ de bonne raison de leur manière
„ d'agir je tâche d'en imaginer de
„ plausibles. Je me demande à moi-
„ même ce qui dans cet instant par-
„ ticulier rend si important à soi-
„ même celui, qui me regarde du
„ haut en bas. Son père est-il mort?
„ A-t-il composé une pièce? Vient
„ il de dîner chez le Lord Maire?
„ A-t-il prononcé un discours? L'a-
„ t-on présenté à la Cour? Lui a-t-on
„ parlé au lever? A-t-il un nou-
„ veau titre ou un nouvel équipage?
„ A-t-il gagné au jeu ou obtenu un
„ emploi? Epouse-t-il une héritière?
„ Le mérite de son cuisinier ou
„ de son tailleur lui a-t-il attiré des
„ complimens? Le dit-on un hom-
„ me de gout? Vient-il d'être ad-
„ mis dans le Collège de *White* (f),
„ ou

(f) Un homme de beaucoup d'esprit

„ ou *reçu* à la Société Royale? . . .
 „ Telles sont les questions que je
 „ me fais. Je ne suis pas fort pé-
 „ nétrant; mais je devine quelque-
 „ fois. ”

Mr. Hay n'a pas voulu manquer la petite plaisanterie, que lui offroit l'idée du livre de Mr. Hogarth.
 „ Depuis que j'ai fini cet Essai, dit-
 „ il dans son postscript, je ne sai si
 „ je ne ferois pas bien d'en changer
 „ le titre. On m'a parlé d'un ou-
 „ vrage fort spirituel, intitulé l'*A-*
 „ *nalyse de la Beauté*. On y prouve,
 „ m'a-

me reproche d'avoir donné une idée peu respectable de ce fameux Collège, dans un endroit de mon Journal, dont actuellement je ne me rappelle pas la page. Je passe condamnation, n'ayant ni l'honneur d'être membre de cette Noble Cotterie, ni l'ambition d'y aspirer. Je répare ma faute par le choix des mots d'*admettre* & de *recevoir* dont je me sers. La judicieuse distinction qu'on trouve sur ces deux mots dans l'Encyclopédie Françoisse ne m'a point échappé; & l'usage marqué que je fais de ces termes doit en servir de preuve.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 149

„ m'a-t-on dit, que le beau consiste
„ en lignes courbes. J'en fais com-
„ pliment à mes frères, & j'espère
„ qu'à l'avenir les Dames nous ap-
„ pelleront *des beaux garçons*. ”

EN voilà assez sur une production,
qu'il faut lire pour en bien juger.
Elle sera peut-être traduite ; mais
on ne pourra qu'avec peine conser-
ver ces graces légères, cette fleur-
tendre, qui ne résistent guère au
changement de climat, & souvent
moins encore aux mains profanes
qui y touchent.

A R T I C L E V I I.

Extrait d'une Lettre écrite de
Geneve à Mr. DURAND au su-
jet de l'Article IV. des Mois
de Juillet & d'Août de 1753.
où il s'agit du *Toi*, & du *Vous*.

„ **C**E n'est pas à moi, Monsieur,
„ à vous rien dire sur la ma-
„ nière dont vous trai-
„ tez la question délicate du *Toi* &
„ du

„ du *Vous*. . . . Il s'agit seule-
 „ ment d'une information qu'on vous
 „ a donnée , qui n'est pas exacte-
 „ ment conforme à la vérité, &
 „ qui d'ailleurs pourroit répandre
 „ quelque espèce de blâme sur nous.
 „ Je me flatte, que, dès que vous
 „ saurez précisément ce qui en est,
 „ vous conviendrez sans peine, que
 „ nous ne méritons nullement ce
 „ petit blâme.

„ Vous dites, Monsieur, au bas
 „ de la page 299. qu'un jeune Mi-
 „ nistre arrivé tout nouvellement de
 „ Geneve en 1752, vous fit enten-
 „ dre que nos Messieurs ne s'accor-
 „ doient pas sur le *Toi* & sur le
 „ *Vous*, entre lesquels il falloit op-
 „ ter: de sorte, ajoutez vous, qu'u-
 „ ne petite dispute de Grammaire
 „ ou d'usage a retardé jusqu'à pré-
 „ sent la satisfaction que l'on se pro-
 „ mettoit d'une Revision entière de
 „ la Bible.

„ J'IGNORE absolument, qui peut
 „ être le jeune Ministre, qui vous a
 „ tenu ce langage: ce qu'il y a seu-
 „ lement de bien sûr, c'est qu'il n'é-
 „ toit rien moins qu'au fait. Tout
 le

„ le monde fait ici, (quoique l'ou-
„ vrage de Mr. le Professeur Vernet
„ n'en fasse aucune mention,) que
„ la détermination finale sur l'usa-
„ ge du *Toi* & du *Vous*, & en fa-
„ veur du dernier, dans la traduc-
„ tion de la Bible, que l'on revoit
„ actuellement, fut prise dans la
„ compagnie des Pasteurs & des Pro-
„ fesseurs de cette ville au mois de
„ Juin 1750; en sorte que j'ai peine
„ à comprendre comment on a pu
„ dire en 1752, que ces Messieurs
„ n'étoient pas d'accord sur ce su-
„ jet.

„ JE conçois moins encore, com-
„ ment on a pu représenter cette pe-
„ tite dispute comme ayant retardé
„ la révision entière de la Bible.
„ Rien de moins exact que cette in-
„ sinuation: il est constant en fait,
„ que l'examen de la question dont
„ il s'agit n'a pas retardé d'un seul
„ jour, ni l'ouvrage, ni la révi-
„ sion.

„ Vous savez, Monsieur, que no-
„ tre Traduction du N. Testament
„ parut en 1726, & que l'usage du
„ *Vous* y étoit entremêlé avec ce-

„ lui du *Toi*. On continua dès-lors
 „ à travailler sur le même pié à la
 „ traduction de l'Ancien, & l'ouvra-
 „ ge fut exécuté en conséquence. Il
 „ avoit même été revu une fois à-
 „ peu-près en entier, sans que l'on
 „ eut témoigné le moindre dessein
 „ de faire aucun changement à cette
 „ méthode. Avant que de faire rou-
 „ ler la presse, on résolut pour une
 „ plus grande exactitude une nou-
 „ velle révision du Manuscript, &
 „ l'on en chargea un Comité très
 „ nombreux. Il commença ses séan-
 „ ces, sans qu'il fut encore question
 „ de rien: mais au commencement
 „ de l'année 1750, il y fut proposé
 „ de bannir entièrement le *Vous*.
 „ Les avis étant partagés, l'affaire
 „ fut jugée assez importante, pour
 „ être portée à la compagnie entiè-
 „ re des Pasteurs & Professeurs. Là,
 „ après une délibération prise avec
 „ toute la maturité & en même
 „ tems tout le sang froid, qui con-
 „ viennent à une question de cette
 „ nature, la pluralité fut encore
 „ pour continuer à suivre la même
 „ méthode, qu'on s'étoit prescrite
 „ dans

„ dans la Traduction du N. Testa-
„ ment. Dès-lors plus de nouvelles
„ difficultés, plus de disputes, que
„ celles auxquelles des ouvrages pu-
„ bliés dans le dehors, pour présen-
„ tir, dit-on, le gout du public ont
„ donné lieu dans les Journaux, &
„ d'où il a résulté que le public, qui
„ a bien voulu parler n'étoit rien
„ moins que partisan du *Toi*. Ici
„ tout a été parfaitement calme. Si
„ nos Messieurs n'ont pas été tous
„ d'accord dans le fond de l'ame,
„ ce qui est comme impossible dans
„ une affaire de cette nature, au
„ moins tous en corps se sont sou-
„ mis aux décisions de l'assemblée,
„ qui avoit été appelée à prononcer.
„ Le Committé, qui n'avoit jamais
„ interrompu son travail que pen-
„ dant l'Eté, à cause des Féries,
„ l'a repris tous les Hyvers. Ces
„ Messieurs redoublent même actuel-
„ lement, & je puis dire avec une
„ pleine certitude, qu'ils avancent
„ leur tâche, au point même, qu'ils
„ ont tout lieu d'espérer que dans
„ peu ils en verront approcher la
„ fin.

„ VOILA, Monsieur, au juste ce
 „ qui s'est passé & ce qui se passe à
 „ présent parmi nous au sujet de
 „ notre Traduction de la Bible. Com-
 „ me on vous a représenté le fait un
 „ peu différemment, & qu'il sem-
 „ bloit suivre de ce qu'on vous a
 „ dit, qu'une dispute, que vous re-
 „ gardez avec raison comme peu
 „ considérable en elle-même, em-
 „ pêchoit nos Messieurs d'être d'ac-
 „ cord, & retardoit un ouvrage
 „ promis depuis long-tems, j'ai
 „ cru que ces petits éclaircissimens
 „ ne feroient pas hors de place au-
 „ près de vous, soit pour mettre en-
 „ tièrement à couvert l'honneur des
 „ Membres d'un Corps Ecclésiasti-
 „ que, entre lesquels des objets bien
 „ plus grands même que celui-ci ne
 „ doivent jamais causer aucune al-
 „ tération; soit pour detromper le
 „ public qui veut bien s'intéresser à
 „ notre ouvrage, & qui sur des rap-
 „ ports tels que celui qui vous a été
 „ fait, pourroit s'imaginer qu'il est
 „ suspendu, dans un tems, où au
 „ contraire il est suivi avec plus d'ar-
 „ deur que jamais. ”

C'EST

Mois de Janv. & Fév. 1754. 155

C'EST l'essentiel d'une lettre des plus honnêtes, qu'on reçut de Geneve il y a déjà quelque tems, datée du 10. Decembre 1753. Mr. Durand y répondit avec toute la reconnoissance, que méritoient de si bons éclaircissemens, & par rapport à la chose & par rapport à la manière, & il s'engagea de réparer, comme on le souhaitoit, ce petit mal-entendu à la première occasion, que le Journal Britannique lui en fourniroit, ce qu'il exécute à présent par un extrait fidelle des propres termes du Pasteur, qui, sans avoir commission de qui que ce soit, a eu la bonté de lui en écrire. A l'égard de sa justification particulière, Mr. Durand pourroit joindre ici certains faits, qu'il a indiqués à la tête de son Dialogue, & répétés dans sa Réponse à la lettre de Geneve, mais qui ne sont pas assez importants pour y revenir.

D. D.

A Londres le 5. Févr. 1754.

ARTICLE VIII.

De animi immortalitate, Poëma.

C'est-à-dire

*Poëme sur l'immortalité de l'ame. A
Londres, chez Tonfon & Dra-
per. 1754. In 4. p. 40. pr. 1.
sh. 6. d.*

ECRIRE un poëme latin, & choisir l'ame pour sujet, c'est prendre à la fois le vol le plus sublime & le plus hardi. Les versificateurs dans une langue morte sont communs; les Dialecticiens, qui par des raisonnemens abstraits obscurcissent une vérité de sentiment, sont plus communs encore. Mais où est le Génie vraiment poétique, qui, ayant puisé dans les écrits des Anciens l'esprit de leur langue, ne soit ni foible copiste, ni novateur barbare? Où est le vrai sage, qui prenant la nature pour guide, & marchant

Mois de Janv. & Fév. 1754. 157

chant à tâtons , n'ait pas pris des mots pour des choses , & les feux folets de la nuit pour les rayons du Soleil ?

MON but n'est point de déprimer par cette réflexion l'ouvrage qui est sous mes yeux. Je voudrois , en indiquant la grandeur de la tâche , exciter ceux qui sont nés pour en juger , à la gratitude , & s'il le falloit , à l'indulgence. Le Poëme de Mr. Brown n'a pas besoin de mes éloges ; & quand même il ne seroit point à couvert de toute critique , il me fera toujours plus doux de mettre , par une exacte analyse , mes lecteurs en état de juger d'un ouvrage , que de prévenir leur jugement par le mien. C'est avec cette sage défiance de moi-même que je me permettrai de tems en tems quelques courtes réflexions.

DEUX livres font la division de cette ingénieuse production. Le premier rassemble les argumens sur l'immortalité de l'ame qu'on peut appeller *internes* , le second est tout consacré aux argumens *externes*. La marche de l'Auteur , que nous allons

suivre , fera aisément comprendre la justesse de cette division , & l'art avec lequel elle a été observée.

LE sort de chaque animal sur la terre est fixé par la nature ; il en jouit , il ne souhaite rien au delà. L'homme seul , qui cherche à favoir , & dont les desirs inquiets brulent de deviner les causes , & de connoître les liaisons , fait des pas inutiles. La mort l'arrête au milieu de sa course. Pourquoi cela , si la Sagesse Divine n'a rien créé en vain ? D'où viennent ces germes célestes , qui jamais ne meurissent en fruits ? Que sert à l'homme qui doit mourir de pénétrer dans les raisons des choses , de joindre le présent à l'avenir , & de voler par la pensée au delà du Soleil & des Astres ? La loi du trépas est égale pour tous , un tombeau commun nous appelle. Ne vaut-il pas mieux jouer avec Philis sous des ombrages verts , & célébrer par des orgies les joies du Dieu du vin ? C'est lui qui chasse les soucis ; & par son secours s'efface à la fois le sentiment du passé & la crainte de l'avenir. Tel est le début de l'Auteur ; mais
ma

Mois de Janv. & Fév. 1754. 159
ma foible prose lui fait tort ; je vais
copier les premiers vers , & dans la
suite de cet extrait , en m'attachant
moi-même plus au sens qu'aux mots ,
je citerai les morceaux , dont l'ex-
pression me paroitra le plus remar-
quable.

*Cætera per Terras animalia sorte
fruuntur
Quam sua cuique dedit Natura ; nec
amplius optant.
Solut homo , qui scire sagax , cui sum-
ma cupido
Scrutari causas & mutua fœdera re-
rum ,
Vanum iter ingreditur ; nigris namque
imminet alis ,
Et cursu in medio Mors intercludit
euntem.
Quorsum isthoc ; si nil sapientia dia-
creârit
Incassum ? Quorsum hæc divinæ se-
mina mentis ,
In proprios si non poterint adolescere
fructus ?
Ecquid enim prodest rerum cognoscere
causas ;*

Jun-

*Jungere venturis præsentia ; mente
vagari*

Solem atque astra super , morituro ?

Scilicet omnes

*Una manet Letbi lex & commune se-
pulcrum.*

*Nonne ergo satius cum Phyllide ludere
in umbra ;*

*Teque , Lyæ pater , lætis celebrare
choreis ?*

*Novit enim Bacchus curas depellere ,
novit*

*Præteriti sensus abolere metumque
Futuri.*

LES plaisirs sont malheureusement passagers, la possession amène le dégoût. Les richesses, l'ambition ne remplissent pas mieux l'ame, & la seule volupté constante pour elle c'est la recherche du vrai. Retenue pendant la vie par des liens qui la bornent, elle ne peut assez développer ses ailes ; mais vieille habitante des Cieux, où elle aspire de retourner, elle retient assez de marques de son extraction Divine. De là cette mémoire, qui dans un si petit espace ren-

Mois de Janv. & Fév. 1754. 161
renferme tant d'idées; de là le génie qui invente les arts, donne les noms aux choses, assigne les sons aux lettres, rassemble dans les villes les hommes encore sauvages, & les dompte par la Société & par les loix.

NOTRE Auteur passe ensuite en revue l'éloquence & la poésie; la science des corps & celle des esprits. Il fait l'éloge des grands hommes, qui ont illustré la Grèce, Rome, l'Angleterre; étoiles brillantes, que le Tout-puissant a fait naître dans divers climats & dans divers tems pour animer par leurs exemples leur patrie & leur siècle, & pour rappeler les hommes endormis à leur origine & à leur destination.

Qu'IL y ait, poursuit-il, quelque chose qui nous appartienne véritablement après la mort, tout le monde le sent, la docte antiquité l'atteste, la voix publique le proclame, & il n'y a point de nation barbare, qui n'étende ses regards au delà du tombeau.

CHACUN des chefs qu'on vient de
voir

voir fournit divers sujets à notre Auteur. Ce sentiment intérieur, par exemple, qui sert d'indice & en quelque sorte de preuve de l'immortalité qui en est l'objet, fait planter des forêts de chêne pour l'usage de la postérité, & élever des pyramides victorieuses du tems. De-là le desir d'être loué après la mort; les protestations d'innocence que fait le criminel à l'instant du supplice, les pompes funèbres, les mausolées, les momies d'Egypte, la fermeté des habitans du Gange qui las de la vie se donnent la mort, l'intrepidité des beautés Indiennes qui suivent leurs époux sur le bucher, l'ardeur enfin des nations septentrionales à mériter par leur valeur & par leur mépris de la mort, une vie & des joies durables. Tout ceci offre une suite de tableaux intéressans. Détachons-en celui des femmes de l'Inde.

Nec minus Uxores famâ celebrantur

Eoæ:

Non illæ lacrymis, non fæmineo ululatu.

Fata

Mois de Janv. & Fév. 1754. 163

*Fata virum plorant ; verum , (mira-
bile dictu !)*

*Conscenduntque rogam , flammaque
vorantur eadem.*

*Nimirum credunt veterum sic posse
maritum*

*Ire ipsas comites , tædamque novare
sub umbris.*

NOTRE Auteur explique, suivant les mêmes principes, les anciennes fables de l'Elysée & du Ténare. Il fait voir que si l'artifice des Prêtres donna cours à ces fictions, c'est parce qu'elles renfermoient une vérité primitive, quoique défigurée par l'erreur. Le morceau où notre Poëte sépare le faux du vrai dans les traditions antiques, mérite d'autant plus d'être lu, qu'il dépeint avec force cette paresseuse & vaine philosophie, qui ne pouvant tout savoir se condamne à tout ignorer.

N'EN est-il pas de même, poursuit Mr. Brown, de l'existence de Dieu? Quelle Nation ignore son Auteur? quelle ne l'a pas défiguré? Aussi le Philosophe d'Athènes promet-

mettoit-il l'arrivée d'un messager céleste pour dissiper l'obscurité.

L'AME sans doute est intimement unie au corps; mais malgré les loix de l'union leur disparité se manifeste en une infinité de cas. Ainsi voit-on le corps le plus robuste renfermer l'esprit le plus foible; & ce dernier au contraire briller souvent d'un nouvel éclat aux approches de la mort. S'il devoit finir avec la machine qui l'enveloppe, ne participeroit-il pas à son affoiblissement, & à sa prochaine dissolution? Le sommeil, qui ferme la porte des sens, laisse l'ame maîtresse de ses forces. Ne semble-t-elle pas alors, libre de ses chaînes & des impressions extérieures, battre des ailes, & s'élever au haut des Cieux?

Corporeis porro si constet mens elementis,

Quî fit ut in somnis, cum clausa foramina sensûs,

Nec species externa manet quæ pabula menti

Sufficiat, magis illa vicens, tum denique veras

Expro-

Mois de Janv. & Fév. 1754. 165
*Expromat vires , tum se plaudenti-
 bus alis
 Tollat , avi similis , cavea quæ forte
 reclusa
 Fertur ad alta volans , cæloque exul-
 tat aperto.*

AINSI l'effet des songes est-il peint par notre Auteur. Que le Philosophe n'y trouve point à redire. Les aimables rêves furent toujours l'empire du Poëte.

EN revanche c'est dans les arsenaux philosophiques que notre Auteur va se pourvoir d'armes. Ici donc l'on voit la spir tualité de l'ame prouvée par l'impossibilité de supposer cette substance composée d'une infinité d'atomes matériels. Chacun d'eux seroit animé d'un sentiment & d'un desir particulier , & pourroient-ils se réunir après un conflit singulier & un accord plus merveilleux encore , en une seule faculté de concevoir le vrai & de connoître la vertu ?

LEUR situation, leur figure
 Quoi donc la particule quarrée a-t-elle de l'avantage sur la ronde? L'a-
 me

me souffre-t-elle par la soustraction de quelques parties ; ou la couleur de ces parties influe-t-elle sur la pensée ?

NE dites pas , le mouvement peut tout faire ; car outre qu'on ne conçoit guère les leviers ou les poulies qui produiroient la volonté, la raison ou la science , outre que ni la toupie de l'enfant n'acquiert la pensée , ni l'eau bouillante l'éloquence , c'est l'ame seule qui produit le mouvement.

*Mens scilicet una,
Mens, non corpus iners, fons est &
origo movendi :
Utque Deus Mundum , sic molem corporis omnem,
Arbitrio nutuque suo , mens dirigit
intus.*

OR de cette puissance motrice affectée à l'ame , notre Auteur déduit son immortalité ; car ce qui se meut soi-même ne peut jamais être détruit.

Tum porro ipsa sui motrix est , non aliunde

Ir-

Mois de Janv. & Fév. 1754. 167
Instincta ; at quodcunque sua virtute
mouet se ,
Vivet in æternum , quia se non dese-
ret unquam.

IL me semble que notre Auteur s'avance un peu trop ici. Ou ce qui se meut soi-même n'a pas absolument la propriété qu'il lui donne ; ou l'ame n'est point le mobile indépendant qu'il suppose ; ou elle ne peut pas même être détruite par celui qui l'a fait être.

IL n'est pas facile , ajoute-t-on , d'avoir aucune idée de ce qui n'a ni forme ni lieu. Que penserons-nous donc de la Divinité elle-même ? Si Dieu subsiste sans matière & sans espace , l'esprit humain ne manifeste-t-il pas le souffle divin , par ses excursions au delà d'une terre où il se trouve déplacé , & par ses desirs de s'élever à sa première patrie ? C'est là si je ne me trompe éluder la difficulté plutôt que la résoudre.

M A I S que fait-on sans les sens ? Dites plutôt à quoi servent les sens sans l'intelligences ? C'est par le secours de l'ame qu'on apprend à en
fai-

faire usage ; c'est par le raisonnement qu'on corrige les erreurs. L'ame a donc une force indépendante de l'enveloppe corporelle , & ce n'est que lorsqu'elle s'en verra dégagée que rien ne limitera ses progrès.

DEMANDER comment se fera alors l'action de l'ame , c'est faire une question inutile. Sait-on ce qu'est la vie de l'enfant dans le sein de sa mère ? L'aveugle ne connoit-il les couleurs ?

CET aveugle sent qu'il lui manque quelque chose. C'est précisément la même sensation que l'ame éprouve sur la terre. Faite pour le beau , elle languit ici impatiente de se réunir avec l'objet de ses desirs , & imite l'amant qui cherche les déserts & les lieux écartés pour anticiper par la pensée l'instant de la réunion.

QUE celui-là donc est heureux , qui , après avoir joui du spectacle pompeux de l'Univers ; fort rassasié du banquet ! Que ses jours soient courts ou nombreux , il a également tout vu. Rien de nouveau , rien de meilleur ne pourroit s'offrir. Celui qui part le premier se trouve le premier au port.

MAIS

Mois de Janv. & Fév. 1754. 169

MAIS il est défendu de sortir de la vie sans l'ordre de celui qui nous y a mis. Attendons donc avec patience. Souffrons s'il le faut. S'il ne restoit rien au delà du tombeau, Mr. Brown témoigne qu'il souhaiteroit de s'y trouver déjà. Maître de choisir, il refuseroit une nouvelle jeunesse ; & aspirant après quelque chose de meilleur, les plus grands avantages de cette vie ne pourroient l'engager à y faire une nouvelle révolution. Cette pensée, qui sert à la liaison du premier livre au second, est exprimée dans ces termes.

*Non, si contingant Vitam quæcunque
beârint ;*

*Ingenii vis, eloquium, prudentia,
mores,*

*Invidiâ sine partus bonos, longo or-
dine nati,*

*Clari omnes, patriâ pariter Virtute,
suâque ;*

*Non tantâ mercede israhac, dignaret
eandem*

*Ire viam toties, & eodem volvier
orbe :*

Tome XIII.

H

Splen-

*Splendidiora quidem mens expetit ; il-
lius altis*

*Nil votis par est mutabile , nil peri-
turum.*

NOTRE Auteur presse avec force , au commencement du II. livre, l'argument qu'on tire des misères humaines. Le détail où il entre sur ce sujet est un peu long , & peut-être à quelques égards outré. C'est, ce me semble, ce qu'on peut dire de la préférence donnée aux bêtes sur l'homme du côté du bonheur. Je ne voudrois pas soutenir, qu'en général la vie des gens de bien est plus malheureuse que celle des méchans ; ni rendre la Providence responsable des accidens communs au vice & à la vertu. Il suffit qu'il y ait des cas, & n'y en eût-il qu'un, l'argument seroit également fort, où l'attachement au devoir conduit à l'infortune, & où la punition n'est pas proportionnée au crime. Le siècle d'or seroit celui de la vertu ; pourquoi ne vivons nous pas dans ce siècle ?

C'EST ce que quelques Philosophes

Mois de Janv. & Fév. 1754. 171

phes voulurent expliquer par un double Principe. Ils firent l'un le Dieu du mal & du vice, & l'autre l'Auteur de ce qu'il y a ici bas & de beau & de bon. Système vain! partage chimérique! car ou la puissance des deux Divinités est égale & doit ramener le Cahos, ou celle de l'une l'emporte sur celle de l'autre, & doit bientôt l'anéantir.

LE Stoïcien a-t-il mieux rencontré? lui qui n'appelle bien rien de ce que l'homme estime, & qui ne compte pas même la douleur pour un mal. Ce sont là de simples mots comme le remarque fort bien notre Auteur. Aux Esprits purs feroit cet audacieux langage, & la force d'ame dont se vante le Sage à quoi tient-elle? à la moindre maladie. Mr. Brown place ici en preuve de sa thèse l'exemple du grand Doyen de l'Irlande, qui s'est survécu à soi-même.

*Tum porro Ille recens, quem postera
vidimus ætas,
Scribendi omne tulit qui punctum, si-
ve facetas*

*Mimi ageret partes, seu Rhetoris at-
que Poëtæ;*

*Eheu ! Quantus erat ! Nec longum
tempus, & Idem*

*Defuncta spirans jam mente, sui que
superstes :*

*Usque adeo externis nihil inviolabile
telis.*

CE tableau est bien touché, & je le croirois bien choisi, si Swift avoit été Stoïcien.

LE défaut des Philosophes de ce nom est de n'avoir pas poussé la vue assez loin. La mort, disoient-ils, termine tout, est si cela est, l'Etre tout sage ne peut avoir permis que l'homme de bien fût ici bas misérable, que le scélérat y fût heureux. Sage précipité, tu touches aux vrais principes ; que ne te mènent-ils à l'espoir de l'immortalité ? Une nuit obscure, répons-tu, me la cache. Dis plutôt qu'une vaine confiance t'aveugle. Tu veux triompher avant d'être vainqueur. Tu t'arrêtes au milieu de la course.

MR. Brown prouve ensuite comment de l'idée d'un Dieu juste & bon,

Mois de Janv. & Fév. 1754. 173

bon , combinée avec les desordres du monde présent , résulte la nécessité d'un monde à venir , d'une existence future. Il montre quelles sont dans ce système les obligations du seul Etre sublunaire dont l'ame soit capable de réflexion , & dont la vie & les soins s'étendent à un autre période. L'homme est en état de discerner le plan du divin ouvrier , & c'est sur ce grand modèle qu'il doit lui-même se former. Les vers suivans me paroissent heureux.

*Pulcrius utque nihil , nihil ut divinius
est quàm
Prospiciens aliis Bonitas , diffusaque
latè ;
Ille aliena , sibi putat baud aliena ;
nec axem
Vertitur usque suum circa , sibi provi-
dus uni ;
At Patriam , at genus omne homi-
num , genus omne animantùm ,
Ingenti , se diffundens , complectitur
Orbe.*

QUE si malgré les lumières de la
raison , au mépris des liens de la

Société, & sans égard aux préceptes de la Religion, la scène des choses nous présente de tous côtés la violation des droits de l'humanité, & les efforts insensés de la licence & de la rébellion, croyez que l'Etre qui voit ces excès retient maintenant sa foudre, & qu'il prépare avec lenteur le prix destiné à la vertu, la retribution due au crime.

CE n'est pas, que, dès cette vie, le Ciel ne donne quelquefois aux Nations coupables, des indices du jugement qu'il exercera un jour; mais les cas sont plus rares que ne le présume la superstition téméraire, qui plie la Providence à ses vues, & arrache les armes au Tout-puissant.

CE n'est pas encore, que, malgré l'éclat extérieur le vice n'ait souvent des suites funestes. L'amitié, la louange des gens de bien n'est point faite pour le vicieux. Les compagnons de ses excès l'abandonnent dans ses disgrâces, ou dans ses maladies. Son image l'atterre, il se regarde & frémit. Que de soins pour prolonger sa malheureuse existence!

Mois de Janv. & Fév. 1754. 175

tence ! pour soulager les maux que ses excès lui ont attirés ! pour écarter l'affreux moment qui, quoi qu'il en dise, lui présente l'idée confuse d'un redoutable avenir !

L'HOMME de bien, au contraire, jouit dans tous les tems du sentiment de sa vertu. La crainte ne trouble point son sommeil ; l'envie n'altère point son repos. Une douce vieillesse, fruit d'années coulées dans la paix & dans l'innocence, l'approche du période qu'il regarde comme celui de son entrée dans le port.

*Aureus ut Sol
Usque sub occasum diffuso lumine ri-
det.*

JE doute si cette comparaison de l'homme vertueux prêt à mourir, au Soleil qui se couche pourroit soutenir l'examen, ni si toutes les personnes vertueuses ont la tranquillité & les joies que leur donne ici Mr. Brown. Il n'est pas le seul écrivain, qui outre sur cette matière les deux extrêmes.

LE portrait, qu'il trace à cette

H 4

occa-

occasion d'un vénérable Prélat, qui à l'âge de près de cent ans sortit du théâtre avec l'applaudissement de sa conscience & de son siècle, mérite d'être copié.

*Talis erat grata semper quem mente
recordor*

*Ille, decus Mitæ, Libertatisque sa-
telles,*

*Dum tanti Tempus propugnatoris ege-
bat,*

*Houghius; (a) Hic, numeros propè
contenarius omnes*

*Cum Vitæ explerat; florenti plenus
honore,*

*Sensibus integris, sine morbo, ex-
persque doloris,*

*Vivendique satur, sic vita exhibat, ut
Actor*

*E scena egregius toto plaudente Thea-
tro;*

Aut

(a) Le Dr. Hough, qui témoigna tant de fermeté sous Jacques II. en qualité de Président du Collège de la Magdeleine à Oxford, & qui est mort Evêque de Gloucester,

Mois de Janv. & Fév. 1754. 177

Aut qui post stadium summa cum laude peractum

Victor Olympiacæ poscit sibi præmia palmæ.

DE cet avant-goût de retribution qu'éprouve si différemment l'homme de bien & le scelerat, l'Auteur déduit la certitude de l'immortalité.

D'où vient la crainte de celui-ci, quelle est la source de l'espérance de celui là, s'il n'y a pour l'un ni pour l'autre rien à attendre après la mort?

SEROIT-CE avilir la vertu que de la supposer animée par l'espoir du salaire? Mais mépriser ce que cherche la foule, s'avancer avec courage & au milieu de l'exercice des plus pénibles vertus au terme qui doit en être le prix, est-ce à votre avis montrer un ame basse, ne consulter que l'intérêt?

Tout est mêlé ici bas; rien n'est stable, & il semble que la Providence ait ainsi ménagé les choses pour détourner l'ame, d'un attachement frivole à des biens peu dignes d'elle. Notre Auteur place ici une recapitulation concise & bien tournée

ses divers raisonnemens, & finit par là un poëme digne de l'attention des gens de goût, & propre à confirmer les espérances des gens de bien.

ARTICLE IX.

Suite de l'analyse des Cartes marines de Mr. GREEN (a).

LE détail de l'Amérique Méridionale doit suivre celui, que j'ai donné de l'Amérique Septentrionale. Mr. Green a renfermé dans deux cartes cette dernière partie de son travail. L'une fait voir les côtes de cette grande Presque Isle, l'autre comprend l'étendue de la Mer du Sud entre l'Amérique & l'Asie. De ces deux objets, le premier permet le plus de discussion, & c'est celui qui doit principalement m'occuper.

LA

(a) Le premier se trouve dans ce Journal *Tom. XI. 2 part. Art. V.*

Mois de Janv. & Fév. 1754. 179

LA figure triangulaire de l'Amérique Méridionale donne lieu de diviser les côtes en trois parties; savoir 1. celle du Nord; 2. celle de l'Est, & 3. celle de l'Ouest. Cet exposé de Mr. Green me paroît net, & j'espère en le suivant pouvoir fixer les idées, & éviter la confusion.

1. LA côte du Nord comprend la Terre ferme, la Guiane, & une partie du Brésil. Les observations de latitude & de longitude faites à Porto-bello, à Cartagène, à Sainte Marthe, à Puerto Cabelle ou au Golphe triste, à Cayenne, & au Para, & celles qu'on a pour la latitude seulement des Paramaribo, & des Caps Orange & Nord, ont servi à notre Auteur de points fixes, pour y assujettir sa Carte. Il regrette que ces déterminations ne soient pas plus également réparties, & qu'il y ait entre Puerto Cabelle & la Cayenne un espace de 14^d. 22' dépourvu d'observations celestes. Notre Auteur a principalement suivi, pour cette partie de la côte, Mr. Danville, de qui il ne s'écarte tout au plus que de quelques minutes. L'em-

bouchure de la rivière des Amazones est dans ces deux Auteurs tirée de l'excellente Carte de Mr. de la Condamine. J'aurois voulu que, pour la longitude de Cayenne, Mr. Green eût moins fait cas de la détermination, qu'on avoit déduite dans la *Connoissance des tems*, des observations indirectes de Mr. Richer, que de celle, qui résulte de quatre occultations du premier satellite de Jupiter observées par Mr. de la Condamine, & que l'Académie des Sciences a depuis adoptée (b). La différence est de près d'un degré, dont cette côte doit être rapprochée.

Au reste tout le détail de cette partie de l'Amérique est infiniment plus précis dans cette Carte, qu'il ne l'étoit dans les meilleures Cartes Angloises. Des différences de trois à sept degrés en longitude, & de 20

mi-

(b) Voyez les *Mem. de l'Acad. des Scienc.* de 1745 p. 487. La *Connoissance des tems* a depuis 1751. suivi la longitude de Mr. de la Condamine.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 181

minutes en latitude , distinguent avantageusement le travail de Mr. Green , de celui de Senez , de Moll , & de Popplè , pour ne rien dire des Géographes antérieurs.

2. Pour le détail de la partie orientale , nous trouvons cinq déterminations en longitude , qui n'ont pas le même prix , & dont chacune demande quelque discussion.

D'ABORD la longitude d'Olinde déduite des Eclipses de Lune observées par Margraf en 1638 & en 1642 n'est pas la même dans les divers Auteurs , qui en ont fait le calcul. Mr. Delisle déduit des observations une longitude de 36^d. 20' à l'occident de Paris , Mr. de la Hire la fait de 37^d. , & la *Connoissance des tems* de 37^d. 30'. Sans décider sur la justesse de ces divers résultats , Mr. Green semble avoir pris le meilleur parti , en s'assujettissant avec Mr. Bellin à l'autorité de l'Académie des Sciences. L'esprit conciliateur de Mr. Danville , & l'affectation qu'il a marquée d'élargir le plus qu'il a pu le continent , l'ont engagé à choisir entre ces déterminations un terme ,

qui n'est pas même un milieu. Olinde est ainsi moins reculée d'un degré vers l'occident dans la carte du Géographe François que dans celle que j'analyse.

LA position de cette ville combinée avec les routiers fixe le gisement de la Côte du Brésil depuis la Terre ferme jusqu'au Cap Frio. Les latitudes tant de ce Cap que de ceux de Ledo & de St. Augustin prises par le Dr. Halley, & les observations des pilotes, dont Mr. Bellin s'est autorisé pour retirer un peu au Nord le Cap Una, & pour pousser au contraire quelques lieues au Sud Ouest l'Isle Grande, ont été suivies par Mr. Green. Les Abrolhos, ces rochers si redoutés des vaisseaux qui sur l'autorité des Cartes Hollandaises de Van Keulen & de Pierre Goos croyoient les trouver en mer à 50 ou 60 lieues de terre (c),

(c) Cependant l'Escadre de l'Amiral Anson, se jugeoit du moins à 60 lieues de la côte du Brésil, lorsqu'elle trouva
ces

Mois de Janv. & Fév. 1754. 183

se trouvent replacés , suivant les dernières observations rapportées par Mr. Bellin, & confirmées par nos navigateurs , à la distance de 20 ou 25 lieues , qu'elles avoient dans les anciennes Cartes Angloises. La Géographie , de même que les autres Sciences , rappelle souvent des vérités oubliées , & rejette de nouvelles erreurs.

Du Cap Erio à la rivière de la Plate notre Auteur a principalement suivi Mr. Danville , avec une différence seulement de 7 minutes pour l'Isle de S. Catherine. Il se fonde sur l'observation de l'Eclipse de Lune faite dans cette Isle par le Capne. d'un des vaisseaux de l'escadre d'Anson. Un écart aussi petit fait honneur au travail immense , par lequel M. Danville a ajusté toute Côte , par le moyen de routes & de cartes combinées avec autant de patience que de sagacité. Mr. Bellin
s'écarter-

ces écueils. C'est ce que remarque Mr. Green , mais sans en rien conclurre.

s'écarte ici d'un degré de son compatriote , & de quelque chose de plus de notre Anglois.

LA longitude de Buenos Ayres conclue par le Dr. Halley de l'occultation d'une Etoile par la Lune observée par le P. Feuillée (*d*), est celle que Mr. Bellin a adoptée, sans en faire honneur au savant Anglois. Il aime mieux citer vaguement des Journaux de marine de sa nation, que d'avouer à quel Astronome il est véritablement redevable. Mr. Danville a préféré la détermination de Frezier, tirée de ses observations à Valparaíso, & de l'évaluation des routes à travers le continent. Cette détermination retire la Côte d'un degré 40' vers l'Orient. Mais outre que cette manière de fixer la longitude de Buenos Ayres est sujette à autant d'incertitude que de discussion, il paroît que
Mr.

(*d*) Comparez les *Mem. de l'Ac: des Sc. de 1711*. p. 138 avec les *Transactions Philosophiques* N°. 370. Art. I.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 185

Mr. Danville a principalement été déterminé dans son choix par l'envie de ne point épargner l'espace. Si notre Géographe Anglois avoit eu connoissance de ce motif, que Mr. Danville avoue dans sa lettre aux Auteurs du *Journal des Savans*, il y a apparence qu'il ne l'auroit pas cru suffisant. Tout au plus auroit-il adopté les nouveaux resultats, que Mr. Chabert a déduit de l'observation du P. Feuillée, & qui donnent 61^d. & environ un quart pour la distance méridienne entre Buenos Ayres & Paris.

L'ESTIME de la route du Capne. Narborough, depuis la pointe du Lezard jusqu'au Cap Blanc, soutenue par l'observation de l'Eclipse de Lune faite à ce Cap, en fixe la situation au 49^d. 59' à l'Occident de l'Isle de Fer, ou au 69^d. 59' de Paris. Mr. Green démêle avec beaucoup de soin, & peut-être un peu trop de vivacité, l'art avec lequel Mr. Bellin a déduit fautivement d'une partie de l'estime de ce fameux navigateur une position qui s'écarte de la véritable de 3'. 29'.

Il montre, que si le calcul avoit été bien fait les observations de Narborough s'y feroient trouvées parfaitement conformes, & que leur accord tant avec la Carte de l'Amiral Anson qu'avec celle de Mr. Danville construite sur des principes tout différens ne laisse plus de doute sur ce sujet.

L'ECLIPSE observée en 1670 au Port Désiré par Mr. Wood Lieutenant du Capne. Narborough, s'écarte de plus de 5 degrés à l'Ouest de l'estime du dernier. Le défaut de cette observation a été depuis longtemps reconnu, & Mr. Green n'a garde d'en disconvenir. Il montre aussi que l'erreur du fameux Halley, qui a éloigné encore de 4 degrés vers l'Occident tant ce port que celui de St. Julien, a été causée par les fausses informations, qu'on lui avoit données de cette Eclipsé.

MAIS si l'Astronome Anglois a trop incliné vers l'Ouest toute cette Côte, les Géographes François, à la réserve de Mr. Danville, avec qui Mr. Green s'accorde en général, l'ont au contraire trop redressée.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 187
fée. Sur le Cap des Vierges par
exemple Mrs. Delisle & Frezier ne
se sont pas trompés de moins de 7^d.
45', & Mrs. Bellin & Bruckner de
7^d. Il est singulier de voir ces Géo-
graphes résister aux inductions, qui
résultent tant de la route de Narbo-
rough, que de celle du Pilote de
l'Amiral Candish en 1586, & en
dernier lieu du gisement mieux dé-
terminé de la Côte occidentale de
l'Amérique, par les Jésuites & les
officiers Espagnols envoyés en 1746
pour reconnoître la Côte orientale,
depuis la Rivière de la Plate jusqu'au
Détroit de Magellan.

*Le rapport qu'on a supposé connu
entre la vallée de Bucalena au Chili
& la rivière de Gallego près du Cap
des Vierges, est l'argument frivole
sur lequel cette longitude a été ap-
puyée. C'est ce que Mr. Danville
disoit à la fin de sa seconde lettre,
& que Mr. Green prouve en oppo-
sant Mr. Bellin non seulement aux
meilleurs navigateurs, mais encore
à lui même.*

CET Hydrographe semble, depuis
la publication de ses cartes de la
Mer

Mer du Sud, un peu revenu de sa prévention. Il convient, qu'il y aura quelques corrections à faire à cette côte sur les remarques de 1746 dont j'ai déjà parlé, & consent qu'on chasse de 40 ou 50 lieues dans l'Ouest ou d'environ 4 degrés le Détroit de Le Maire. C'est quelque chose qu'un tel aveu, & il faut espérer qu'un examen plus réfléchi l'engagera à rendre à la Mer trois degrés de plus dans la même direction, malgré les objections pressantes dont il se croit armé contre la Carte d'Anson. Mr. Green convient de la méprise, qu'a faite l'Auteur, à qui l'on doit la relation du voyage de cet Amiral, en accusant Frezier d'avoir mis 4°. entre le Cap des Vierges & le Détroit de Le Maire, au lieu que la nature & le navigateur n'en ont mis que 2°. 45'

Le Cap Horn donne lieu à de nouvelles discussions. Mr. Green diminue d'un degré 50' la déclinaison occidentale de 4°. 20' mise entre le méridien du détroit de Le Maire & celui de cette pointe par Mrs. Frezier & Bellin. Elle se trouve
ainsi

Mois de Janv. & Fév. 1754. 189
ainsi à peu près de niveau avec le
Cap des Vierges. C'est sur l'auto-
rité de l'Amiral Anson qu'est fait ce
changement, & il paroît par la let-
tre de Mr. Danville, que la même
autorité l'a conduit à la même con-
clusion. M. Bellin place le Cap
Horn à l'extrémité de la Terre de
feu; Mr. Green de même que Mr.
Danville en fait la pointe Sud de
l'Isle de l'Hermite. Cette Isle si
petite dans la Carte du premier de
ces Hydrographes, & distante de 24
lieues de la Terre de feu, n'en est
suivant notre Anglois qu'à deux
lieues, & doit être une fort grande
Isle. Les méprises au sujet des Isles
de Barnevelt, de Ramires &c. four-
nissent encore à Mr. Green le sujet
de diverses observations. La cause
de ces erreurs vient selon lui de l'op-
position, qu'on trouve entre Schou-
ten & Le Maire, qui les premiers
découvrirent le détroit en 1616, &
l'Hermite, qui, l'ayant reconnu dix
ans après, rapporta des détails très
précis mais tout différens de ces af-
freuses bornes du monde méridio-
nal. Sanson paroît avoir suivi Schou-
ten.

ten. Les Auteurs Hollandois ont voulu réunir les déterminations opposées de ces navigateurs, & ont augmenté le desordre. Ils ont été suivis de Frezier, de Delisle & de Bellin. Mr. Danville au contraire a préféré la Carte & le Journal de l'Hermite, & c'est aussi le parti qu'a pris Mr. Green. Il croit cependant, que le Geographe François a confondu les deux Isles, que l'Hermite découvrit à 14 ou 15 lieues à l'Ouest du Cap Horn, avec celles de St. Ildefonse placées par Delaet à l'Est du même Cap. Ces Isles anonymes de l'Hermite sont, selon notre Auteur, les mêmes, que Don George Juan nomme dans sa Carte Isles de Diego.

AVANT que de quitter la côte Orientale, il reste quelque chose à dire des Isles répandues sur le vaste Ocean qui la baigne. L'Isle de la Trinidad paroît ici dans sa vraie situation à 20^d. 20' de latitude, & à 12^d. 25' de longitude occidentale. La faute des premiers navigateurs, qui l'avoient mise à 19 degrés de hauteur, engagea ceux qui vinrent après eux de don-

donner le nom d'Ascension à la même Isle, qu'ils trouvoient ailleurs & croyoient différente. Le Dr. Halley, dans le voyage qu'il fit en 1670 de Ste. Helene à cette Isle, decouvrit la méprise, & dans sa *Carte des Variations de la Bouffole* publiée en 1700 omit l'Isle Françoisse de l'Ascension. Ce défaut lui fut reproché par Mr. Frezier, dans son *Voyage de la mer du Sud* publié en 1711. Ce navigateur prétendoit qu'il y avoit deux Isles souvent confondues, parce qu'elles étoient l'une & l'autre à la même latitude, & que toutes deux avoient à quelques lieues à l'Est trois petits Ilots ou rochers. Mr. Halley repoussa ce reproche dans un postscript, qu'il ajouta à la traduction Angloise du voyage de Mr. Frezier. Il soutint qu'il n'y avoit à l'Est de ce qu'il appelloit la Trinidad point d'autre Isle que les trois rochers nommés par quelques navigateurs les Isles de Martin Vaz. Son voyage de 1700 l'autorisoit dans cette assertion. Il avoit croisé pendant plus de 200 lieues dans le parallèle de 20°. 20'. à l'Est de la Trinidad,

nidad, sans y trouver ni terre, ni signe qu'il y en eût. Il défia Mr. Frezier de lui produire aucun Journal fidèle, qui mit l'Isle prétendue hors de ce parallèle. Il ajouta que divers navigateurs Anglois, & en particulier le Chef d'Escadre Warren en 1696, après avoir manqué l'Isle de S. Helene avoient croisé dans ces mers entre le 20. d & le 21. d en s'approchant du Bresil, sans jamais trouver autre chose que la Trinidad & les trois rochers; que la propriété de toutes les Isles qu'on pourroit découvrir à cette hauteur ayant été accordée par le feu Roi Guillaume au Chevalier Hoskyns & à ses héritiers, ce Chevalier avoit envoyé prendre possession de la Trinidad au nom de la Couronne, & y mettre du betail; mais qu'après avoir inutilement croisé dans les environs, l'équipage de ses vaisseaux étoit revenu pleinement convaincu que la prétendue Ascension étoit une chimère.

CEPENDANT Mr. Bellin, sans faire mention des raisons du Dr. Halley, sans produire aucun argument qui puisse

puisse les balancer , & même en convenant que des navigateurs François, & entre autres les vaisseaux l'Aigle & la Marie envoyés à la découverte de ces Isles en 1739., n'en ont trouvé qu'une seule , continue , sur la simple autorité de Mr. Frezier , à distinguer la Trinidad de l'Ascension. Il les éloigne de 5. degrés en longitude ; donne à la première quatre rochers au lieu de trois , & met entr'elles une petite différence de 10" en latitude: En attendant des preuves de ces déterminations, Mr. Green a placé sur sa carte l'Ascension dans la situation que lui donne Mr. Bellin , mais en la distinguant par le titre de fausse , & en marquant le trait de la navigation de Halley , qui en démontre la non-existence.

L'ISLE de Pepys découverte par Cowley en 1683. à 3^{d.} 25' à l'Est du Cap Blanc , & à 47^{d.} de latitude a disparu , on ne fait pourquoi , dans les Cartes de Mrs. Bellin & Bruckner. Mr. Danville ne l'a pas oubliée , non plus que Mr. Green. Celles que Hawkins découvrit dès l'année 1593, & auxquelles il donna à l'honneur de

la Reine & au sien le nom de *Terre Vierge de Hawkins*, s'y trouvent sous le nom d'Isles de Falkland que leur donna le Cap^{ne}. Strong qui les reconnut entre les années 1670. & 1680. Ce n'est que 20. ou 25. ans après que quelques vaisseaux de S. Malo y ayant abordé leur donnèrent le nom de *Malouines*, ou d'Isles Nouvelles. C'est sous l'un ou sous l'autre de ces noms qu'elles sont désignées par les Géographes François, qui semblent ne s'être pas souvenus que la Nation qui fait la première découverte acquiert le droit de nommer. Les Isles d'Anican & de Beauchêne placées au Sud des précédentes ont & le nom & la place que leur donnent Mrs. Danville & Bellin.

3. Après avoir descendu aussi bas qu'il est possible vers le Sud, hâtons-nous de doubler le Cap Horn, & rangeons avec Mr. Green la Côte occidentale, en remontant vers le Nord. La Terre de feu, & le Détroit de Magellan laissent encore plus d'indétermination du côté de l'Ouest que de celui de l'Est. Les tempêtes si fréquentes & si facheuses dans ces mers
ont

Mois de Janv. & Fév. 1754. 195

ont quelquefois chassé des vaisseaux sur la côte. On a ainsi découvert diverses bouches de canaux, qui probablement se joignent & communiquent au Détroit de Magellan. (e.)

Tous ces passages se trouvent plus expressement désignés dans la Carte de Mr. Danville que dans celle de Mr. Green. Mais on auroit tort de reprocher à ce dernier de n'avoir exprimé que d'une manière vague ce qui n'est qu'imparfaitement connu. C'est au reste sur les observations de Narborough que notre Auteur a déterminé l'étendue du Détroit de Magellan, & celle de la Côte depuis le Cap Horn jusqu'à celui des Piliers.

DE la sortie du Détroit jusqu'à la Conception les observations nous manquent pour fixer avec certitude la direction de la Côte. Drake &
plu-

(e) Il y a lieu de croire que cette Terre, ou sortie nouvellement de la mer, ou reste de quelque Continent plus vaste & plus ancien, n'est qu'un assemblage de plusieurs Isles.

196 JOURNAL BRITANNIQUE.
plusieurs Géographes après lui l'a-
voient fait tourner à Nord Est. Mais
les modernes entraînés par les déci-
sions de Mr. Frezier ont mieux aimé
faire courir les terres en droite ligne
du Sud au Nord. Les Cartes Espag-
noles publiées par Cook en 1712.,
celle de Don George Juan dressée en
1744 (f), & enfin celle de Mr. Bel-
lin ont conservé la même direction.
Mr. Danville & Green ont au con-
traire arrondi la côte, & chassé de
4 d. 20' vers l'Est la Conception par
rapport au Cap des Piliers. C'est sur
l'autorité de l'escadre de l'Amiral
Anson, & en particulier sur les obser-
vations du vaisseau du Cap^{ne}. Cheap,
qui échoua près du port d'Inchin,
que ce changement est fondé. C'est
aussi d'après les mêmes observations
que Don George Juan a donné un
second dessein de cette côte, qu'il
eût ce semble dû préférer à celui de
ses compatriotes.

LA

(f) Voyez le livre intitulé *Relacion Historica del Viage a la America Meridional*, por Don JORGE JUAN, y Don ANTONIO ULLOA.

Mois de Janv. & Fêv. 1754. 197

LA Conception placée dans toutes les Cartes modernes, de même que dans celle de Mr. Green à 55^d 32' 30" de longitude occidentale, l'eût été plus précisément à 55^d, si notre Auteur avoit eu connoissance du nouveau calcul, que Mr. le Monnier a fait de l'occultation d'Antares par la Lune observée dans ce port par le P. Feuillée. (g) Mr. Daville a témoigné du regret de n'avoir pas été informé de cette détermination (h), qui tend à resserrer le Continent de l'Amérique, ou à pousser vers l'Orient la ville de Buenos Ayres. Cet emplacement de la Conception pourroit encore tirer quelque force de la longitude de Baldivia, que Mr. Bellin fait plus orientale que Mr. Danville d'un degré 23. minutes. Je crois que sur ce point il valoit mieux le suivre que prendre, comme l'a fait Mr. Green, un milieu

(g) *Mem. de l'Ac. des Sc. de 1747.*
p. 200.

(h) Lettre dans le *Journal des Savans*,
d'Avril 1750. p. 212.

lieu entre les deux Géographes François.

DANS le détail de la côte du Chili jusqu'à Ylo, il faut nécessairement choisir entre diverses Cartes qui toutes diffèrent entr'elles. Mr. Green s'est assujetti, de même Mrs. Danville & Bellin aux observations du P. Feuillée. Une inclinaison graduelle vers l'Ouest lui a paru préférable au coude trop marqué que Mr. Danville met à Arica & Mr. Bellin à Ylo. Ces Géographes ont sans doute eu leurs raisons, pour mépriser ici le calcul astronomique & l'arrondissement si familier à la nature.

JE crois que Mr. Green a pris le bon parti en préférant avec Mr. Bellin la longitude de Lima fixée par Don Pedro Peralta à $59^{\circ} 45'$, à celle qu'on a déduite des observations du P. Feuillée, & qui est moindre de 35 minutes. Que ne le suivoit-il également pour la hauteur, où à la vérité la différence ne va pas à 4 minutes? Il n'y auroit que les observations de Mr. de la Condamine que je préférerois à celles du savant Creole,

Mois de Janv. & Fév. 1754. 199
le, s'il en avoit fait de différentes &
de décisives dans une ville qu'il ap-
pelle après Don Pedro Peralta le
purgatoire des Astronomes (i).

DANS l'embarras, où se trouvoit
notre Geographe, pour donner de
la précision à une Côte qu'on con-
noît peu, il lui eût sans doute con-
venu de connoître la belle Carte des
cinq premiers degrés Austraux, &
des deux Septentrionaux dressée par
Mr. Danville sur les Mémoires de
Mr. de la Condamine & de Don
Pedro Maldonado, & inférée à la
tête de *l'Introduction Historique* du
premier. Mais comme il ignoroit
quels guides Mr. Danville avoit sui-
vis dans sa grande Carte de l'Amé-
rique, il est excusable de s'être per-
mis quelques déviations, qui ne sont
que des minucies. Il n'auroit pas
mis Paita à autant de minutes au
dessous du 5^e que cette ville doit ê-
tre placée au-dessus, suivant les dé-
terminations qui se trouvent tant dans
le

(i) *Journal du Voyage à l'Equateur*
p. 22.

le Journal de l'Amiral Anson, que dans celui de Mr. de la Condamine. (k) Le point de Punto Palmar, où la côte est coupée par l'Equateur & que l'infatigable observateur que je viens de nommer détermina en dépit des nuages & des mouchérons, ne lui auroit pas échappé. J'en dis autant de la longitude de Guajaquil fixée par le même Académicien. Mais ces petits détails, importans dans la Carte d'une province, disparaissent dans celle d'un vaste Continent.

C'EST sur les observations de l'Astronome Herrera que la position de Panama a été déterminée par notre Auteur de même que par Mr. Danville. Il en résulte qu'il n'y a entre les méridiens de Lima & de Panama qu'un degré & un tiers dont la dernière de ces villes est plus occidentale que la première. Le concours des observations des Mathématiciens François avec celles de Herrera en assure les résultats.

LES

(k) Là même pag. 31.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 201

LES Isles de Drake, celle de Juan Fernandes, les Gallapagues ou Isles enchantées ont dans la Carte de Mr. Green l'emplacement & les noms, qui leur ont été donnés par des navigateurs Anglois. Il me semble cependant, que pour les dernières l'autorité des boucaniers n'égale pas celle de Don George Juan. L'Auteur de la Relation du voyage de l'Amiral Anson fait voir le peu de cas, qu'on doit faire des descriptions de ces Avanturiers, & les traite positivement d'imposteurs (1).

JE n'ai que peu de chose à dire de la sixième feuille de notre Auteur. Elle comprend toute la partie méridionale de la Mer Pacifique. Ce vaste Ocean est vraisemblablement parsemé de Terres; & les navigateurs qui l'ont traversé en divers tems, en ont découvert plusieurs. Mais faute de précision & de concert dans leurs déterminations, on ne fait où les placer, & la plupart mériteroient le nom d'*Isles errantes*.

Cha-

(1) *L. II. C. 14.*

Chaque Géographe réduit à se servir de routiers incertains & opposés à le même droit de choisir ; & l'on ne doit pas s'attendre que Mr. Green ait eu plus d'égard à l'autorité de Mrs. Bellin & Bruckner, qu'ils n'ont respecté eux-mêmes celle de leurs prédécesseurs. Qu'on me dispense d'entrer dans un détail si peu intéressant, qu'on me pardonne même la secheresse de mes deux analyses. Si je n'écrivois que pour amuser ou pour donner des idées vagues, je m'épargnerois bien du travail. Mais c'est par ce travail même que je voudrois mériter l'indulgence des juges, pour des pièces d'ailleurs bien éloignées de la perfection, qu'ils connoissent & qu'ils n'exigent jamais.

ARTICLE X.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DE DUBLIN.

COMME l'on a fait mention dans ce Journal de la lettre, que le savant Evêque de Clogher a écrite
à la

Mois de Janv. & Fév. 1754. 203

à la Société des Antiquaires de Londres , pour la prier de concourir avec lui dans le projet d'envoyer quelqu'un en Egypte , qui pût copier les inscriptions mystérieuses du mont Sinaï , on croit devoir rapporter la réponse qu'il a reçue.

„ Mylord,

„ LA considération que vous avez
„ témoignée à cette Société, en lui
„ adressant le Journal du voyage au
„ mont Sinaï, & vos savantes re-
„ marques sur l'origine des Hiero-
„ glyphes, exigeoit depuis longtems
„ que nous vous en marquassions no-
„ tre reconnoissance. Permettez nous
„ de vous assurer que si nous avons
„ différé de nous acquiter d'un si
„ juste devoir, ce n'est nullement
„ faute de sensibilité. Mais l'établif-
„ sement de notre Société est enco-
„ re dans l'enfance, & nos premiers
„ soins étoient dus aux arrangemens
„ qu'il convenoit de prendre, pour
„ en régler l'ordre & l'administra-
„ tion. C'est-ce qui nous a fait né-
„ gliger diverses choses importan-
„ tes, qui méritoient notre atten-
„ tion. Nous nous trouvons actuel-

„ lement, Mylord, obligés de vous
 „ avouer, qu'en qualité de Corps,
 „ il nous est impossible de contribuer
 „ au dessein généreux & louable que
 „ vous avez conçu & dont vous nous
 „ faites part. C'est d'un coté la na-
 „ ture de notre institution principa-
 „ lement restreinte aux Antiquités
 „ Britanniques qui nous en empêche;
 „ c'est de l'autre l'état de nos fonds
 „ qui ne consistent jusqu'ici qu'en
 „ contributions volontaires, qui ne
 „ nous permet pas de nous étendre.
 „ Tout ce qu'on peut espérer à cet
 „ égard doit venir de personnes à
 „ leur aise, & portées à favoriser
 „ ces recherches également curieu-
 „ ses & utiles des monumens les plus
 „ anciens. Pour les y disposer, My-
 „ lord, nous n'avons pas manqué
 „ de recommander votre projet, &
 „ dans nos Assemblées & partout
 „ ailleurs, & quoique jusqu'ici le
 „ succès n'ait pas répondu à nos ef-
 „ forts, nous ne laisserons pas de les
 „ continuer avec la même activité.
 „ Puissiez vous, Mylord, jouir pen-
 „ dant une longue vie, & du fruit
 „ de cette entreprise, & de celui de
 „ tous

Mois de Janv. & Fév. 1754. 203

„ tous les autres desseins que vous
„ pourrez former, pour l'avancement
„ des Sciences & de la Religion. Ce
„ sont les vœux sincères que fait pour
„ vous &c.

„ LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAI-
„ RES DE LONDRES.

22. Novembre 1753.

LE refus de cette Société n'a ;
comme on voit, rien de rebutant ;
il permet même d'espérer , que ,
comme il se trouve dans le Corps
même plusieurs de ces personnes à
leur aise, dont il est parlé dans la
lettre, la volonté de concourir à un
projet, dont elles reconnoissent la
grandeur & l'utilité, ne fera pas la
seule chose qui leur manque. Quel
exemple que celui d'un Prélat, qui
de son revenu offre 500 Livres ster-
ling & plus s'il le faut, pour procu-
rer à ses contemporains des monu-
mens moins précieux encore par leur
antiquité que par les grandes ques-
tions qu'ils pourront éclaircir ; je veux
dire l'origine des choses, & la révé-
lation Mosaique !

IL vient de fortir des presses de l'Université le premier volume des Harangues de Demosthene en Grec & en Latin. C'est à Mrs. Sokes & Leland que l'on doit cette édition. Ils ont pris la peine de corriger & de perfectionner considérablement la version latine. Les notes ajoutées au texte ne sont point chargées de petits détails de critique sur les diverses leçons ou sur les particules ; mais elles contiennent des observations courtes, claires, & utiles pour l'intelligence du texte. On a eu soin au reste de veiller sur l'impression. Elle est en général correcte, surtout pour la ponctuation.

LE Dr. Robinson, Professeur en Médecine de cette Université, est mort depuis peu dans un âge avancé. C'est une perte pour la république des lettres. Ses livres de physiologie, & l'application qu'il y a faite des principes de Newton à l'économie animale font honneur à son génie, à ses connoissances, & à son application.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 207

D'EDIMBOURG.

L'AUTEUR du livre suivant s'étant trouvé en Flandres pendant la dernière guerre avec un des régimens Anglois, a fait sur les fièvres du païs diverses observations curieuses & utiles. Leur conformité avec celles du Dr. Pringle est un garant de leur mérite. Plus de choix dans les choses, de brièveté dans les descriptions, de pureté dans le stile, auroit rendu ces observations plus intéressantes encore. En voici cependant le titre. *Historia febris anomalæ Batavorum annorum 1745, 1747, 1748 &c. Accedunt monita siphylitica; auctore Jacobo Grainger M. D. Edinburgi, apud Hamilton, &c. 1754. In 8. pr. 3 sb.*

DE LONDRES.

UN des amis du Médecin, dont je viens d'annoncer l'ouvrage, vient d'en donner un très-complet & très-estimé sur un sujet, qui ne paroît pas avoir été traité jusqu'ici avec assez

sez d'exactitude & de précision. Le Journal du Voyage de l'Amiral Anson a déjà donné lieu à plusieurs Médecins de reformer les idées partiales ou confuses, qu'on avoit du scorbut, & surtout de celui qui attaque les gens de mer. Mais personne ne l'avoit fait avec assez d'étendue ou de succès. C'est du moins la pensée de l'Auteur, à qui l'on doit cet ouvrage. Il est intitulé *A Treatise on the Scurvy, in three parts containing an enquiry into the nature, causes and cure of that disease, together with a critical and chronological view of what has been published on the subject; by James Lind M. D. Fellow of the Royal College of Physicians at Edinburgh.* London printed for A. Millar, 1754. In 8. pr. 6. sb. C'est-à-dire *Traité sur le scorbut divisé en trois parties, & contenant des recherches sur la nature, les causes & la cure de ce mal, & une histoire critique & chronologique de ce qui a été publié sur ce sujet, par J. Lind Docteur en Médecine & Membre du Collège Royal des Médecins à Edimbourg.* La première

re

re ébauche de cet ouvrage avoit été destinée à paroître parmi les Mémoires, que la Société des Chirurgiens de vaisseau promet depuis longtems. Mais l'Auteur a étendu peu à peu son plan, & d'une dissertation a fait un assez gros livre. C'est Mr. Astruc qu'il s'est proposé pour modèle. Comme lui, après avoir passé en revue les diverses opinions sur l'origine, la nature & les variétés de cette maladie, il en établit distinctement les causes, les caractères, les suites, les signes, les préservatifs & les remèdes. Ces deux parties sont suivies d'une troisième, qui contient des analyses méthodiques & raisonnées des divers ouvrages qui avoient déjà paru sur cette maladie. On peut dire que la clarté & la justesse des idées de notre Auteur suppléent abondamment au défaut de nouveauté, & que ce traité pourra tenir lieu d'une bibliothèque, qui moins bien analysée confondroit l'esprit plutôt que de l'instruire, & feroit dire au Médecin à aussi juste titre qu'au vieillard de Térence, *Fecistis probe, incertior sum multo quam dudum.*

Le principal spécifique recommandé par notre Auteur est le jus ou l'extrait d'oranges & de citrons, & sans doute peu de remèdes seroient aussi propres à corriger l'eau corrompue, que jusqu'ici on n'a que trop souvent été réduit à boire dans des voyages de long cours. Heureusement cette grande source des maux scorbutiques n'aura plus lieu, vu la découverte qu'on vient de faire d'un moyen sûr & facile de deffaler l'eau de mer. Ce secret, depuis longtems cherché en vain, a enfin été trouvé par un Chimiste de Durham nommé Mr. Appleby. L'inventeur a présenté à l'Amirauté le détail de sa découverte. On l'a examinée tant à terre que sur mer, & après s'être assuré de la bonté & de l'universalité de cette méthode, on a cru devoir en faire part au public. Rien de plus simple que cette invention. Il ne s'agit que d'un mélange de pierre infernale & d'os calcinés à blancheur. Six onces de l'un & de l'autre ingrédient suffisent pour vingt gallons d'eau de mer. On en tire par la distillation les trois quarts d'une eau
pure,

Mois de Janv. & Fév. 1754. 211

pure, douce, & très saine. Le résidu, qui seroit nuisible doit être jetté, & on recommande de ne jamais se servir pour cette opération de la chaudière du vaisseau. Au reste les doses que je viens d'indiquer ne sont suffisantes que pour l'eau de nos mers septentrionales; la Mer Méditerranée & celles des Indes ont une eau plus chargée de bitume & de sel, & pour l'en dégager, il faut augmenter du tiers l'un & l'autre ingrédient, que l'on vient de nommer.

UN des hommes, qui a le plus utilement travaillé pour sauver la vie des gens de mer, & à qui d'ailleurs la république des lettres n'a pas moins d'obligation que la Médecine, je veux dire le Dr. Mead, vient de finir ses jours dans la 85. année de sa vie. Les Savans, les Artistes, & les gens de goût, dont il fut le patron & le père, pleurent également sur son tombeau. L'Auteur de ce Journal croit devoir à sa reconnoissance, & au desir qu'on a de connoître les hommes illustres, un article qui contienne les particularités, qu'il

qu'il espère pouvoir recueillir dans peu sur la vie, le caractère & les ouvrages de ce grand Médecin, & il invite tous ceux qui se verront en état de lui en fournir à vouloir les lui envoyer.

Plain and familiar instructions for persons afflicted with ruptures in which are given distinct notions of these maladies and the most proper means of curing them, with rules and directions on the use and application of trusses; to which is added a Dissertation upon the disorders of the urethra, by Georges Arnaud of the corporation of Surgeons in London. 1754. In 8. pr. 1. sb. 6. d. C'est-à-dire Instructions claires & familières sur les hernies, &c. & sur l'usage & l'application des bandages, avec une dissertation sur les desordres de l'urèthre par Mr. Arnaud de la compagnie des Chirurgiens de Londres. Le mérite de cet habile opérateur est trop connu, pour qu'il soit nécessaire de recommander une production sortie de sa plume, & principalement destinée à faire sentir le besoin de sa main.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 213

LE livre suivant contient le précis de ce que plusieurs volumes & une expérience de plus de trente ans ont fourni de lumières sur une méthode, qui depuis ce tems a sauvé la vie à vingt mille hommes, & la beauté plus précieuse qu'elle à peu s'en faut le même nombre de Dames. *The Analysis of Inoculation comprizing the history, theory and practice of it; with an occasional consideration of the most remarkable appearances in the small pox; by J. Kirkpatrick M. D. London printed for J. Millar, J. Buckland, and R. Griffith 1754. In 8. price 5. sh.* C'est-à-dire *Analise de l'Inoculation, qui contient l'histoire, la théorie, & la pratique de cette méthode avec des considérations occasionnelles sur les phénomènes les plus remarquables de la petite vérole, par J. Kirkpatrick Dr. en Médecine.* Je compte de donner dans peu un extrait détaillé d'un ouvrage, où l'excellence & l'abondance des choses l'emportent sur les petits défauts de la forme.

JE ne dois pas oublier non plus une brochure qui vient de paroître
sur

sur le même sujet, & qui porte pour titre *An account of the preparation and management necessary to Inoculation; by Mr. James Burges*. London printed for P. Vaillant 1754. In 8. pr. 1. sb. C'est-à-dire *Description de la manière de préparer & de conduire l'Inoculation, par Mr. Burges*. Ce petit écrit, dont un Apothiquaire est l'Auteur, sera principalement utile à ceux de la même profession, qui résidant à la campagne ont besoin d'être guidés pas à pas dans une route, qui ne peut être trop applanie. Trop souvent les fautes de l'opérateur ont été mises sur le compte de l'opération, & plus on sera attentif à observer les règles simples & sensées, que donne Mr. Burges, moins on aura lieu de craindre de donner prise à ceux, qui n'ont plus pour soutenir leur cause chancelante que le petit nombre de mauvais succès, que leur fournit l'ignorance ou la précipitation. Chaque inoculateur doit d'autant mettre de soin à ne point perdre de malade par sa faute, que chaque accident retarde les progrès d'une méthode, à laquelle doi-
vent

vent s'intéresser tous ceux qui aiment leurs semblables.

QUE ne produit point cette noble passion ! Voici un Libraire, qui déjà devenu Philosophe par l'effet de ce sublime enthousiasme (a), joint à ce titre celui de Poëte dans l'ouvrage suivant *Publick Virtue, a poem in three books; 1. Agriculture; 2. Commerce, 3. Arts; by R. Doddsley. London, printed for R. Doddsley 1754. In 4. pr. 2. sb. 6. d.* C'est-à-dire *Le Bien public, poëme divisé en trois livres, dont le 1. a pour sujet l'Agriculture, le 2. le Commerce; & le 3. les Arts, par Mr. Doddsley.* On ne trouve ici que la première partie du poëme, ou l'Analise de l'Agriculture. Trois chants en font la division. Le premier contient la description générale des occupations & des amusemens de la campagne. Diverses descriptions heureuses annoblissent la
peti-

(a) Il est l'Auteur de l'*Oeconomie de la vie humaine*, & si je ne me trompe de quelques unes des feuilles d'un ouvrage périodique intitulé *Le Monde*.

petitesse des objets peints par notre Poëte, & il s'élève vers la fin par une explication allégorique des opérations de la Nature. Le second chant renferme des directions, pour tirer parti des divers terrains, & ici la méthode trop négligée de Mr. Tull est principalement développée. La culture des arbres, la disposition des jardins, & un épisode sur ceux d'Epicure varient des détails nécessairement un peu secs. Enfin dans le troisième chant après avoir indiqué de nouvelles vues, pour tirer de la terre diverses espèces de végétaux & de fossiles, on passe au soin & à l'entretien des bestiaux. Le cheval n'est point oublié, & à une peinture de cet animal dans un jour de bataille succèdent une apostrophe à l'honneur du Héros, que la victoire de Culloden a rendu si cher à sa nation, & des vœux que le jeune rejetton appelé à être notre Roi imite s'il le faut les modèles de Marlborough & de Cumberland, mais que plutôt il puisse dans le calme & dans la paix s'attacher aux arts utiles.

CE

Mois de Janv. & Fév. 1754. 217

CE Prince, l'espoir de l'Angleterre & déjà digne de son amour s'attire & reçoit les hommages de tous ceux qui ont le bien de la Nation pour objet. Peut-on trop s'empresfer à développer les germes des vertus dans un jeune cœur destiné à les porter sur le trône, & à les récompenser en Roi. Ce noble but anime l'Auteur du livre suivant *Select fables by Mr. Charles Denis*; London, for J. and R. Tonson and S. Draper 1754. In 8. pr. 5. sh. C'est-à-dire *Fables choisies par Mr. Denis*. Cet ingénieux recueil mérite bien que je ne me borne pas à une simple annonce; aussi tâcherai-je de le mieux faire connoître dans un autre volume.

C'EST encore à l'usage d'un Prince qu'ont été composés les Dialogues Socratiques de Mr. Vernet, que Mr. Maclaine Pasteur de l'Eglise Angloise de la Haye vient de rendre dans sa langue. L'élégance & la fidélité de sa traduction en fait un original, & c'est sur ce pié qu'elle a été reçue des habitans de notre Isle.

JAMAIS titre ne fut mieux choisi que celui du livre suivant *The dream*.
Tome XIII. K *mev.*

mer. London printed for W. Owen 1754. In 8. pr. 4. sh. 6. d. C'est-à-dire *Le rêveur*, ou peut-être les *névroses*. Si l'Auteur continue à publier ses songes, comme il le promet, nous l'exhortons fort à y conserver comme dans ceux-ci leur sublime desordre & leur mystérieuse obscurité. La précaution qu'il a prise de donner à la fin de ses premières visions une clé, qui nous apprend que c'est au culte & au gouvernement pontifical qu'il en veut ne fera pas moins utile pour celles qui les suivront.

CE n'est après tout guère plus qu'en rêve qu'on s'amuse de controverses aussi rebattues qu'infructueuses. Celles qui s'agitent encore, & que peut-être le recueil complet des ouvrages d'un célèbre Sceptique va renouveler, regardent les points les plus essentiels de la Religion & de la Société. J. C. est-il véritablement sorti vivant d'un tombeau où il étoit entré mort? C'est une vérité, que nos Déistes tachent encore d'obscurcir, & que les défenseurs du Christianisme rendent de jour en jour plus lumineuse.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 219

mineuse & plus frappante. On ne peut qu'applaudir à l'harmonie merveilleuse, que l'Auteur de l'Ecrit suivant découvre par un examen aussi méthodique qu'impartial entre les divers témoignages qui assurent ce fondement de notre foi: *A summary view of the evidences of Christ's resurrection, by George Benson D. D. London 1754. In 8. pr. 1. sb.* C'est-à-dire *Recapitulation abrégée des preuves qui établissent la resurrection de Jesus Christ, par George Benson Dr. en Théologie.*

ON a souvent demandé aux ennemis de la Religion quelle seroit leur Bible, & à quoi se reduiroit leur symbole. Ils ont eu raison de ne rien répondre à cette embarrassante question, & ne doivent savoir aucun gré à l'Auteur, qui répond en quelque sorte pour eux dans le livre suivant *A view of the principal Deistical writers that have appeared in England in the last and present century, with observations upon them, and some account of the answers that have been published against them, in several letters to a friend by John*

Leland D. D. London printed for B. Dod in Ave - Mary - Lane 1754. In 8. pr. 5 sb. C'est-à-dire *Analise des principaux Ecrivains Déistes, qui ont paru depuis un siècle en Angleterre, avec des observations sur leurs ouvrages, & une idée des reponses qu'on y a faites; en diverses lettres à un ami, par J. Leland Dr. en Théologie.* Une simple notice ne suffit pas pour faire connoître un ouvrage aussi varié que rempli, & il faut renvoyer à un article séparé l'extrait qu'on se propose d'en faire.

LES petits bluets vagues & injurieux, qu'on a lâchés, plutôt pour louer la secte des Moraves, que pour la défendre, ont engagé son principal adversaire à s'adresser directement au Chef de l'ordre dans un nouvel Ecrit intitulé; *A solemn call on Count Zinzendorf the Author and Advocate of the Sect of Herrnhuters commonly call'd Moravians, to answer all and every charge brought against them in the candid narrative &c. with some observations on the spirit of that sect, by Henry Rimius.* London printed for A.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 221

A. Linde 1754. In 8. pr. 1. sb. C'est-à-dire *Sommation solennelle adressée au Comte Zinzendorf Auteur & Avocat de la Secte des Herrnbuters communément dite des Moraves, de répondre en détail à chaque chef d'accusation qui leur a été intenté dans la Relation fidèle de la Secte des Herrnbuters (b), avec quelques observations nouvelles sur l'esprit de cette Secte; par Mr. Rimiüs.* On croit pouvoir augurer, que le silence, ou tout-au-plus de nouvelles déclamations, pour rendre odieux ceux qui s'opposent à la propagation du culte de l'Agneau, feront l'unique fruit des efforts, que fait le compatriote du Comte, pour l'attirer à un combat peut-être trop inégal.

L'OUVRAGE suivant n'exige qu'une annonce. *The rubric in the book of common prayer, and the canons of the church of England, so far as they*

(b) On a vu l'extrait de ce livre de Mr. Rimiüs dans le Tome XI. de ce Journal Art. II.

they relate to the parochial clergy, considered. In a course of visitation charges. By Thomas Sharpe, D. D. Archdeacon of Northumberland. &c. London printed for Knapton 1753. In 8. pr. 4. sb. C'est-à-dire Considerations sur la Liturgie & sur les Canons de l'Eglise Anglicane, pour l'usage des Ministres de paroisse, dans une suite de Discours de visitation par Mr. Sharpe Dr. en Théologie & Archidiacre de Northumberland.

Si je chargeois mes Nouvelles de titres de Sermons, j'aurois pour ces dernières pages, qui de toutes celles de mon Journal font les plus difficiles à remplir, moins à craindre de manquer de sujets que de lecteurs. Qu'on ne juge donc point à cet égard, non plus qu'à quelques autres (c), de la stérilité de l'Angleterre par mon silence, & qu'on n'en conclue pas même que les Sermons qu'on trouvera annoncés mérito-

(c) Les livres de Droit, les Ecrits relatifs aux événemens journaliers, les trois quarts des poèmes, & presque tous les Romans sont exclus de mon Journal.

Mois de Janv. & Fév. 1754. 223

ritoient seuls de l'être. Je n'ai en vérité ni le tems de les tous lire, ni la sottise délicatesse de n'en jamais dire aucun. Je crois qu'une heure pourroit être plus mal employée qu'elle ne le feroit à la lecture de la piece suivante. *On the use and abuse of externals in Religion; by John Brown M. A. Chaplain to the Right Revd. the Lord Bishop of Carlisle, preached at the consecration of S. James's Church in Whitehaven, London printed for C. Davis 1754. In 8. pr. 6. d. C'est-à-dire L'usage & l'abus des cérémonies extérieures dans le culte religieux, Sermon prononcé à la consécration de l'Eglise de Whitehaven, par Mr. Brown Chapelain de l'Evêque de Carlisle.*

DES deux parties de ce Sermon, l'une & l'autre fort bien traitées, je ne dirai pas quelle m'a de plus affecté. Que chacun juge après avoir lu. Quelle tâche que celle de réunir les suffrages sur un tel sujet! On s'accorderoit presque aussi facilement sur le savant ouvrage, dont voici un nouveau volume. *The history of the Popes, from the foundation of*

the See of Rome to the present time. Vol. III. by Archibald Bower Esqr. heretofore public Professor of Rhetoric, History, and Philosophy, in the Universities of Rome, Fermo, and Macerata, and in the latter place Counsellor of the Inquisition. London printed for the Author, 1754. In 4. pr. 15. sb. C'est-à-dire Histoire des Papes, depuis la fondation du siège de Rome jusqu'à notre tems ; par Mr. Bower ci-devant Professeur public de Rhétorique, d'Histoire & de Philosophie dans les Universités de Rome, de Fermo, & de Macerata, & Conseiller de l'Inquisition dans le dernier de ces lieux. Le période compris dans ce volume s'étend depuis l'élection de Boniface IV. en 608 jusqu'à la mort d'Etienne II. en 755. Les disputes subtiles sur le Monothélisme, les soufrances apostoliques d'un Pape, la condamnation d'un autre par un Concile, les erreurs de grammaire jugées non essentielles dans l'administration du batême, la doctrine des Antipodes du Prêtre Virgile confondue avec la damnable hérésie d'un second monde autrement éclair-

Mois de Janv. & Fév. 1754. 225
éclairé & peuplé que le nôtre, l'union enfin de la thiare à la mitre, & de l'épée aux clés, diversifient le détail toujours sec des intrigues, des disputes, des fureurs Ecclésiastiques. On trouvera dans ce volume la même érudition & le même travail que dans les précédens; point de réponse cependant aux petites objections qu'on a faites à l'Auteur.

LES amateurs de mesures & d'inscriptions anciennes recevront avec plaisir un volume intitulé *Vallum Romanum, or the history, antiquity and present state of the Pict's Wall, by J. Warburton Esqr. &c.* London printed for R. Baldwin 1754. In 4. pr. half a guinea. C'est-à-dire *L'histoire, les antiquités, & l'état présent de l'ancien rempart des Romains autrement dit le mur des Pictes, par Mr. Warburton.* Cet ouvrage fournira dans quelque tems la matière d'un Extrait.

ON ne manquera pas non plus de parler plus au long d'un ouvrage historique sorti de la main d'un homme aussi éclairé que laborieux. Ce nouveau présent ne convient qu'à

ceux , qui cherchent moins à se charger la mémoire de faits qu'à s'instruire des secrets ressorts qui les ont produits , & pour qui la connoissance des hommes & l'esprit des siècles ont plus de charmes que le récit circonstancié , desquels est vrai ce quedit le Sage , rien de nouveau sous le Soleil. *Memoirs of the reign of Queen Elisabeth from the year 1581 till her death , in which the secret intrigues of her Court and the conduct of her favourite Robert Earl of Essex , both at home and abroad , are particularly illustrated from the original papers of his intimate friend Anthony Bacon Esquire , and other Manuscripts never before published , by Thomas Birch D. D. Rector of the united parishes of S. Margaret Pattens and S. Gabriel Fenchurch , and Secretary of the Royal Society. London printed for A. Millar 1754. In 4. 2. vol. Price one guinea in sheets. C'est-à-dire Mémoires du regne d'Elisabeth depuis l'année 1581 jusqu'à sa mort , où les intrigues de sa Cour & la conduite du Comte d'Essex son favori tant au dedans du Royaume qu'au dehors , sont*
par-

Mois de Janv. & Fév. 1754. 227

particulièrement développées; ouvrage tiré des manuscrits de l'intime ami du Comte M. Antoine Bacon, & d'autres pièces, qui n'avoient point encore vu le jour, par Mr. le Dr. Birch, Secrétaire de la Société Royale de Londres, &c.

DE cette Reine à son successeur, quel contraste! J'oublie les sexes; la nature s'étoit méprise, ou plutôt elle voulut nous convaincre que la barbe ne fait point l'homme. Jamais cette opposition ne m'a paru plus frappante que lorsqu'après avoir parcouru les deux volumes du Dr. Birch, j'ai lu le livre suivant *An historical and critical account of the life and writing of James the first King of Great Britain, after the manner of Mr. Bayle, drawn from original writers and state papers, by Williams Harris. London, printed for James Waugh 1753. In 8. pr. 2. sb. 6. d.* C'est-à-dire *Mémoire historique & critique sur la vie & les écrits de Jacques I. Roi de la Grande Bretagne, composé sur le témoignage des auteurs contemporains & des archives publiques, suivant la manière de Mr. Bayle, par Mr. Harris.*

ON s'est hâté de traduire ici le livre de Mr. de Voltaire sur l'Histoire de l'Europe depuis Charlemagne jusqu'à Charles V, sans attendre les corrections, que ce célèbre Auteur est toujours disposé à faire aux premières éditions de ses ouvrages.

UN Etre singulier, & qui paroît mitoyen entre l'espèce des animaux & celle des plantes vient d'exercer la plume d'un savant Prussien, qui voyage aux dépens de sa Cour, pour faire des découvertes d'histoire naturelle, & qui s'est quelque tems arrêté ici. *An Account of a new Zoophyte or animal-plant from Groenland, in a letter to Dr. Albert Haller, President of the Royal Society of Sciences at Gottingen; written in high German by Christlob Mylius, now translated into English.* London printed for A. Linden 1754. In 8. pr. 1. sb. C'est-à-dire *Lettre de Mr. Mylius à Mr. Haller Président de la Société Royale de Gottingue, sur un nouveau Zoophyte ou sur un animal-plante du Groenland.* Comme on attend dans peu une description différente du même Etre, on croit devoir se borner à cette annonce, qui
assur-

Mois de Janv. & Fév. 1754. 229
assure au Naturaliste Allemand un
droit qu'il a voulu exprimer par ce
mot de son titre; *Prior tempore,*
prior jure.

P R O J E T
D E S O U S C R I P T I O N
P O U R U N
*Recueil des Mémoires de toutes
les Académies des Sciences
de l'Europe.*

L'UTILITE' que le genre humain
retire des Académies des Scien-
ces, est certainement bien grande.
Elle le seroit beaucoup plus, si les
Ouvrages de ces illustres Corps é-
toient plus repandus, & les belles con-
noissances, qu'ils renferment, plus
communes. Mais premièrement les
hommes universels sont très-rares.
On s'attache à quelques langues, &
à quelques Sciences; on est obligé
d'abandonner les autres; on ignore
la langue dans laquelle plusieurs Re-
cueils sont écrits, & on les néglige.
On n'entend pas la plûpart des ma-
tiè-

tières dont traitent les autres, & on les laisse. On aime mieux se passer du tout, que de se charger de ce qu'on ne comprend point. En second lieu, les Mémoires de tant d'Académies forment une collection immense. On ne peut pas se la procurer; & le résultat de tout cela est que les hommes ne connoissent pas leurs richesses.

POUR les mettre entre les mains de tout le monde, quelques personnes qui ont à cœur l'avancement des Sciences, donneront tous les Mémoires de toutes les Académies des Sciences de l'Europe selon leur ancienneté, sous les titres suivans.

1°. Agriculture. 2°. Anatomie. 3°. Architecture. 4°. Arts. 5°. Astronomie Physique, Geometrique, & Histoire du Ciel. 6°. Botanique. 7°. Chymie & Pharmacie. 8°. Chirurgie. 9°. Geographie & Chronologie. 10°. Histoire naturelle des Animaux. 11°. Hydrographie & Navigation. 12°. Mathématiques pures. 13°. Mécaniques. 14°. Médecine. 15°. Mineralogie. 16°. Miscellanea; il contiendra les Mémoires, qui sont du ressort de plusieurs Sciences; par exemple,

Mois de Janv. & Fév. 1754. 231

emple, ceux qui regardent la *Vegetation*. Ils appartiennent autant à la Physique, qu'à la Botanique & à l'Agriculture. 17°. *Musique*. 18°. *Optique & Gnomonique*. 19°. *Physique Générale*. 20°. *Sciences Physico-Mathématiques*.

CHACUN de ces titres aura son Recueil à part. On pourra prendre celui qu'on veut, & laisser les autres. Ce plan fournit à chacun le moyen de choisir les matières, & de régler sa dépense. Il seroit à souhaiter, qu'une langue goûtée de tout le monde couronnât ces avantages. Mais il faudroit avoir la langue Universelle ou Philosophique, dont LEIBNITZ avoit eu l'idée. Comme ce n'a été qu'un projet, il a fallu choisir les deux langues les plus répandues dans l'Europe, qui sont la latine & la françoise. On partagera chaque Recueil en deux parties. L'Une contiendra tous les Mémoires, qui ont été composés en latin; & l'autre ceux, qui ont été écrits en françois, ou en quelque autre langue, & traduits par les Editeurs. On pourra prendre les deux parties, ou celle des deux, qu'on voudra. Mais les
pié.

pièces qui seront dans l'une ne se trouveront pas dans l'autre. Il seroit donc à souhaiter, que le debit de chaque partie fût assez grand pour engager les Editeurs à les compléter toutes deux, en traduisant en françois ce qui est en latin, & en latin ce qui est en françois.

POUR rendre leur Ouvrage plus intéressant, les Editeurs prient tous les Sçavans de leur envoyer les Mémoires, qu'ils ont en manuscrit, quand même ils les auroient déjà communiqués à quelque Academie. Ils pourront les adresser à *Messieurs les Frères Cramer Libraires à Genève* pour remettre à *Messieurs D. C. Editeurs du Recueil des Mémoires des Académies*. Ils les verront imprimés à la fin du Volume qui se trouvera sous presse à leur reception, avec les noms & les titres de leurs Auteurs, s'ils trouvent à propos de donner leur adresse. On les prie d'accepter pour marque de reconnoissance un Ducat par feuille des mémoires de *Physique Générale*. Cette Science-est à la portée de tout le monde : c'est pourquoi les Editeurs l'ont choisie pour essayer leurs forces & fonder le goût

goût du Public. Si cet essai est bien reçu ils entameront les autres Sciences. Lorsqu'ils seront prêts à le faire, ils indiqueront celle qu'ils vont donner, les conditions de la Souscription, & les offres qu'ils croiront devoir faire aux Sçavans, qui voudront leur envoyer des Mémoires.

ON pourra donc souscrire à présent pour la *Physique Générale*; c'est-à-dire pour la Science qui traite des propriétés communes à tous les corps, & de celles qui appartiennent à quelques corps repandus dans presque tout l'Univers. Ainsi *l'Air, le feu, l'eau, le magnetisme, l'électricité, les Aurores Boreales, les meteores, le vuide, le plein, la dureté, la mollesse, la fluidité, la ductibilité, la divisibilité, l'espace, le tems, la vitesse, l'attraction, le ressort, les couleurs, les figures, &c.* seront les sujets de ce Recueil, autant que ces matières ne dependent point des Mathématiques.

LE format sera *in Quarto*, le papier bel & bon, & le caractère net, & de mediocre grandeur. On peut le voir dans les projets imprimés, qui se trouvent chez les Libraires. Une planche sera comptée pour une
feuil-

234 JOURNAL BRITANNIQUE.
feuille, & chaque tome contiendra
50 feuilles environ.

ON donnera chaque année trois
tomes en latin, & autant en françois.

LE prix de la Souscription est de
L. 4 de Suisse, qui font L. 6 de France.
Fl. 2 & 24 Creuz. d'Allemagne, sh.
5 & 4 d. d'Angleterre, Fl. 3. de Hol-
lande, & 11 Paoli Romani; par tome.
On payera le prix du premier en
souscrivant, celui du second en re-
cevant le premier, & ainsi de suite.

LA Souscription sera toujours ou-
verte pour les tomes qui ne sont pas
encore publiés, mais elle sera fermée
à la fin de Juin 1754 pour le premier
tome tant en latin qu'en françois.
Ceux qui souscriront après la publi-
cation de quelque tome seront obli-
gés de prendre ceux qui se trouve-
ront imprimés à L. 6 de Suisse, soit
L. 9 de France, Fl. 3 & 12 Creutz.
d'Allemagne, sh. 8 d'Angleterre, Fl.
4 & 10 de Hollande, & 18 Paoli Ro-
mani, le tome.

MESSIEURS les Souscrivans sont
priés de déclarer, s'ils veulent le re-
cueil Latin ou le François, ou l'un
& l'autre. Dans ce cas ils payeront
le double.

On

On souscrira

à Amsterdam chez Mr. Zacharie Chatelain.

Basle chez Mr. Imhoff.

Berlin chez Mrs. Haude & Spener, Libraires de la Cour.

Bologne chez Lelio della Volpe.

Florence chez Mr. Jean Bouchard.

Geneve chez Mrs. les Freres Cramer.

Gottingue chez Mad. la Veuve Wandenhoeck.

La Haye chez Mr. Henri Scheurleer Junior, sur le Pleyn.

Lausanne chez Mrs. Marc-Michel Bouquet & Comp.

Leipsic chez Mr. Mencke, Editeur des Acta Eruditorum.

Leide chez Mr. Elie Lufac fils.

<i>Londres</i>	{	<i>Paul Valliant, dans le Strand.</i>
<i>chez Mrs.</i>		<i>Knapton, in Ludgate Street.</i>
		<i>Bouquet & Payne, in Pater noster Row.</i>

Naples chez Mrs. Clement & Compagnie.

Pa-

Padouë chez Mrs. Jean Baptiste Penada.

<i>Paris chez Mrs.</i>	{	Piget, Quai des Augus-
		tins à l'Image St. Ja-
		ques.
		Nyon fils, Quai des Au-
		gustins à l'Occasion.
		Durand, Ruë St. Ja-
		ques au Griffon.

Rome chez Antoine Rossi dans la Rue du Seminaire prez de la Rotonde & chez Venance Monuldi- ni dans la Rue du Cours.

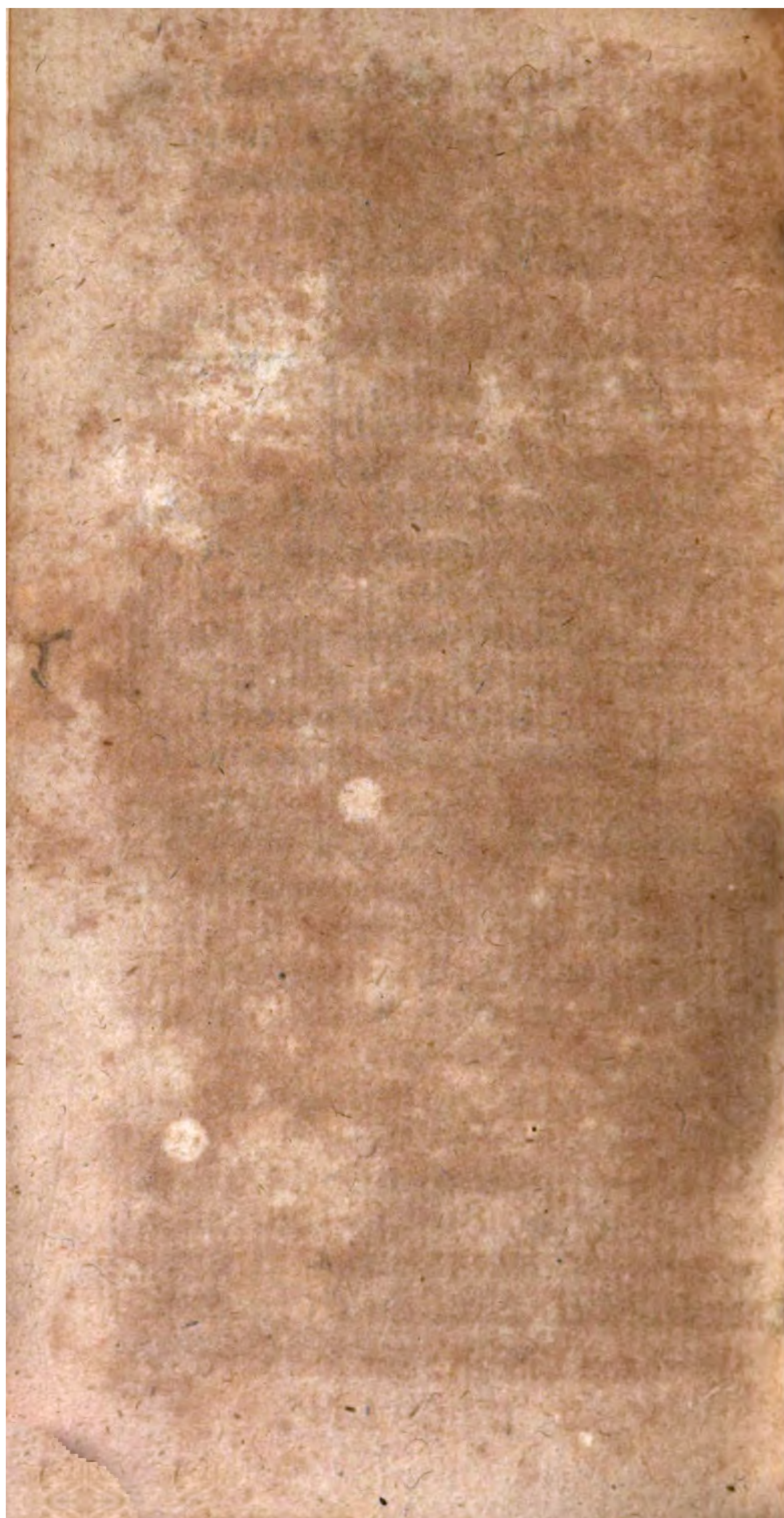
Turin chez Mr. Raby, Libraire de la Societé Royale.

Venise chez Mrs. Pezzena & Pas- cali.

Wittemberg chez Mr. Zimmer- man.

F I N.





JOURNAL
BRITANNIQUE,
PAR
M. MATT,

Docteur en Philosophie & en Mé-
decine, & Membre de la So-
ciété Royale de Londres.

Pour les Mois de Mars & d'Avril
1754.

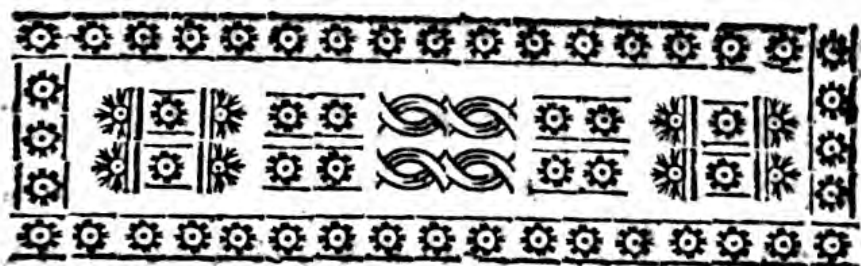


A LA HATE,
Chez H. SCHEURLEER, Junior,
Marchand Libraire sur le Pleyn.
M D C C LIV.

T A B L E D E S A R T I C L E S

de ce Journal.

- ARTICLE I. Notes and Observations on the
fundamental laws of England, &c. by G.
HORSEMAN, Page 241
- ART. II. *Lettre à l'Auteur du Journal, sur la Poësie
Hebraïque,* 268
- ART. III. The Elemens of Navigation; &c. by
J. ROBERTSON, &c. 282
- ART. IV. Several Discourses preached at the
Temple Church by THOMAS SHERLOCK, &c.
308
- ART. V. Extrait de diverses Lettres de Mr. BOL-
TON, sur la théorie de la Comète de 1739, &
de celle de 1743 & 1744. 339
- ART. VI. Memoirs of the reign of Queen ELI-
ZABETH, &c. by THO. BIRCH, 345
- ART. VII. The ANALYSIS of INOCULATION &c.
by J. KIRKPATRICK, 381
- ART. VIII. Observations météorologiques faites
à Londres pendant l'année 1753, 404
- ART. XI. NOUVELLES LITTERAIRES. . . . 447



JOURNAL BRITANNIQUE

Pour les Mois de Mars &
d'Avril 1754.

ARTICLE I.

Notes and observations on the
fundamental laws of England,
with some account of their
origin and present establish-
ment; by GILBERT HORSE-
MAN, Esqre. &c.

C'est-à-dire

*Notes & observations sur les loix
fondamentales de l'Angleterre ,
Tome XIII. L avec*

242 JOURNAL BRITANNIQUE.
*avec quelques recherches sur leur
origine & sur leur établissement ;
par Mr. HORSEMAN. A
Londres chez Lintot & Bald-
wyn 1753. In 12. pag. 93. Prix
de 2. sh.*

❖❖❖❖ RAREMENT les ouvrages de
❖❖❖❖ R ❖❖❖❖ Droit peuvent-ils trouver
❖❖❖❖ place dans mon Journal.
❖❖❖❖ Composés uniquement à
l'usage des gens de loi, ils suppo-
sent des connoissances, que les lec-
teurs ordinaires ne sauroient avoir,
& qu'on ne pourroit leur donner sans
transformer un Extrait en un Livre.
Les Jurisconsultes, dans ce païs plus
qu'en tout autre, ont une langue
qui leur est propre, & le Médecin
qui parle de Droit court risque d'ap-
pliquer plus maladroitement encore
les termes dont il se sert, que le
Mathématicien qui décrit les de-
voirs d'un Général, ou le Théolo-
gien qui raisonne sur une maladie.

IL m'a semblé que l'écrit dont
on vient de voir le titre, méritoit
une exception. Les idées généra-
les, qu'il donne des Loix Angloi-
ses,

Mois de Mars 6^e d'Avril 1754. 243

ses, (a) m'ont paru assez nettes & presque par-tout assez intelligibles, pour pouvoir sans trop de difficulté de risque & de sécheresse me fournir la matière d'un extrait; & je l'entreprends d'autant plus volontiers, que mon dessein, en entreprenant cet ouvrage, a plus été encore de faire connoître l'Angleterre, que les ouvrages qui y paroissent.

CE petit livre contient douze chapitres. Le premier roule sur les *Statuts*. Les Loix Angloises sont distinguées en loix écrites, & en loix non écrites. Les premières sont les Actes
du

(a) L'Auteur a donné des ouvrages plus étendus & plus dogmatiques sur le Droit. Mais il ne s'agit dans celui-ci & plus encore dans mon extrait que d'une exposition générale. J'ai tâché cependant de suppléer en quelques endroits au silence ou à la brieveté obscure de Mr. Horseman, en consultant l'*Histoire parlementaire*, & le *Dictionnaire de Droit* de Mr. JACOBS, imprimé pour la sixième fois en 1750 en un volume *in folio*.

du Parlement; & c'est de ces Actes seuls qu'il est question dans ce chapitre. On en distingue deux ordres, suivant qu'ils remontent au delà de ce qu'on appelle les tems de mémoire, ou qu'ils descendent en deçà. Les tems de mémoire ne vont point au delà de la première année de Richard I. en 1189. Les Statuts faits avant cette époque, qui n'ont point été révoqués, ont l'autorité de la *Loi non écrite*, soit qu'ils aient précédé la Conquête, ou qu'ils aient été faits entre Guillaume le Conquerant & Richard I. Ce qui regarde les premiers a été recueilli par Mr. Lambert dans un Livre intitulé, *De prisca Anglorum legibus*. Les derniers ont fourni au fameux Selden le sujet de son *Janus Anglorum*.

UNE nouvelle distinction des Actes postérieurs au tems de mémoire les divise en vieux & en nouveaux. Ceux-ci s'étendent jusqu'à la fin du règne d'Edouard II., ceux-là commencent avec le règne d'Edouard III.

Ce sont les accidens ou les desordres qui ont fait naître les loix. Ceci est surtout vrai des Actes du Parlement.

Mois de Mars & d'Avril. 1754. 245
ment. La manière de les dresser a souffert quelque variation. D'abord on enregistroit dans les registres de cet auguste Corps, les demandes de ceux, qui se plaignoient de quelque usage ou de quelque abus, avec les reponses ou si vous voulez les moyens que l'Assemblée de la Nation proposoit pour y remédier. Sur cet exposé, & par l'avis des Juges du Royaume & du Conseil du Roi, on dressoit un Acte, qui enregistré dans un rolle nommé pour cet effet *le Rolle des Statuts*, étoit ensuite envoyé aux Sherifs, avec ordre d'en publier la proclamation dans leurs Provinces. Mais cette manière de procéder ayant été trouvée trop embarrassante, on résolut vers la fin du règne de Henri VI. de dresser à l'avenir dans le Parlement même l'Acte, qu'on présente au Monarque, & qui reçoit de son seign la force d'une loi.

LES *loix municipales*, ou *non écrites*, occupent notre Auteur dans le chapitre II. Il ne faut pas s'imaginer qu'elles aient reçu ce nom, parcequ'orales dans leur origine, elles se sont transmises de bouche en bou-

che. Il est sûr au contraire, qu'elles sont toutes fondées sur d'anciens monumens ; mais comme l'on n'a pas conservé les Actes originaux de leur institution, leur force derive actuellement d'un usage soutenu & immémorial. On distingue ces loix non écrites en deux classes. La première comprend la *Loi commune* ; la seconde les *loix particulières* à de certains sujets ou à de certaines Cours. Notre Auteur poursuit cette division, & après avoir dit que la *Loi commune* renferme celles des *prérogatives*, des *forêts*, & des *marchands*, il montre jusqu'à quel point les usages particuliers tirent leur force de la même source, & quel tems il leur faut pour l'acquérir. Passant ensuite aux loix particulières, ou aux loix ecclésiastiques & civiles, il fait connoître les tribunaux où elles ont cours, quelle autorité les fonde, quelles restrictions les bornent. Les *Cours spirituelles* ou des Evêques, celle de l'*Amirauté*, & l'ancienne *Maréchaussée* ou *Cour Militaire*, ont retenu l'usage du *Droit Canon*, mais dans toutes les trois, la *Loi*
com-

Mois de Mars & d'Avril. 1754. 247

commune a conservé sa prééminence , & a souvent servi à modérer leurs arrêts.

Qu'EST-CE que la *Loi commune* ? Cette question fait le sujet du III. chapitre. Edouard le Confesseur forma par la combinaison des usages des Merciens , des Danois , & des Saxons occidentaux , un Recueil de Loix , ou une espèce de Code. Ce Code s'augmenta par degrés , & est devenu la *Loi municipale* du Royaume. C'est elle que suivent les Cours inférieures des *Comtés* (b), des *Cen-*
tais.

(b) Dans les tems les plus anciens , chaque Province ou Comté avoit sa Cour particulière. Elle se tenoit ordinairement tous les mois. Le Sherif, (Magistrat de la Province nommé tous les ans par le Roi,) y présidoit , assisté de l'Evêque & de l'*Alderman* ou Gouverneur. Tous les différens & tous les procès y étoient décidés. Actuellement on n'y reçoit que les actions civiles , qui ne passent pas 40. shelings , à moins d'une commission expresse , & l'on ne peut ni y faire un décret de prise de corps , ni condamner à l'amende.

248 JOURNAL BRITANNIQUE.
taines, (c) des *Barons*, (d) & des
Juges à paix (e). Suivant l'usage, on
ne

(c) Outre cette Cour générale, le Scherif est chargé d'en tenir une particulière dans chaque subdivision ou centaine de la Province, pour y redresser les petits abus. Il fait ainsi une fois l'an le *tour* de sa province; & cette Cour appelée à cause de cela *turn* a aussi le nom de *Leet-Court*, *leet* ou *lite* dans l'ancienne langue Saxonne répondant au *little* des Anglois & signifiant *petit*.

(d) Cette Cour moins considérable encore que les précédentes est celle que chaque Seigneur peut tenir sur ses terres. Mais elle ne conserve plus qu'une ombre de son ancienne autorité.

(e) Les Juges à paix sont des Officiers ou Commissaires nommés par le Roi, pour entretenir dans les diverses parties du Royaume l'ordre & la paix. Chacun d'eux a le pouvoir d'envoyer en prison ceux qui, sur le serment d'une ou de plusieurs personnes, se sont rendus coupables de quelque crime, & dans leurs Assemblées de quartier ils jugent les causes civiles de leur district, & même les criminelles, qui ne sont point
ca-

Mois de Mars & d'Avril 1754. 249

ne peut porter une cause aux tribunaux supérieurs, avant que d'avoir passé par les inférieurs. L'Auteur prétend, que la multiplicité & la subordination de ces diverses Cours sont très utiles aux parties, qui par là conservent le privilège précieux d'être jugées par leurs Pairs, & le bénéfice de l'appel comme d'abus & des dédommagemens. Je ne fais, s'il n'omet pas une raison plus forte que les deux autres, je veux dire le profit qui revient à un certain ordre de gens de cette multiplication des formes & des tribunaux.

LES grandes Cours ordinaires de Justice, savoir les *Affises des Provinces* au printems & dans l'automne (f), celles d'*Oyer & Terminer* à Londres

capitales. Les Cours du Maire, & des Aldermans dans les villes, ont la même autorité, & l'homme versé dans les loix qu'ils choisissent pour les diriger, sous le nom de *Recorder*, fait & l'office de Juge, & celui de Rapporteur des sentences de mort devant le Roi.

(f) C'est au règne de Henri II. que

dres tous les deux mois (g), & le
Banc du Roi (b), suivent la Loi
 com-

remontent ces Assises. Elles consistent en une Cour ambulante députée par le Roi pour administrer la Justice aux habitans des Provinces. L'Angleterre, à la réserve du pais de Galles, est partagée en six parties qu'on appelle *Circuits*. Deux Juges du Royaume vont tous les six mois faire le tour de chacun de ces districts ; & les lieux & les tems où doivent se tenir leurs séances sont d'avance fixés. Assistés du Shérif, des Juges à paix, & des Officiers des Provinces, ils jugent les criminels, & terminent les questions de fait relatives aux procès civils.

(g) C'est une Commission pareille à la précédente, adressée au premier Magistrat de Londres & à quelques-uns des Juges, pour faire faire le procès à ceux, qui ont été mis en prison, dans l'intervalle des séances.

(b) Tribunal suprême, où le Roi est censé présider. Sous lui le premier Juge ou *Lord Grand Justicier de l'Angleterre*, assisté de trois autres Juges, occupe le Tribunal. Toute action qui intéresse le

Mois de Mars & d'Avril 1754. 251

commune dans les affaires criminelles. Il n'y a pour les cas de ce genre point d'appel à la Chambre Haute du Parlement, Cour suprême de cet Etat. La Chambre des Communes a droit de porter à celle des Pairs ses plaintes contre des particuliers, dont elle se déclare partie. Rarement cependant dans les causes capitales est-ce à ce tribunal qu'elle s'adresse ; elle a plutôt recours au Souverain, & le prie de faire poursuivre par l'Avocat Général au Banc du Roi ceux, qu'elle présume coupables. La Chambre des Seigneurs décide en dernier ressort les causes civiles, mais pour celles de vie & de mort, ce n'est guère que les augustes Membres de son Corps qu'elle juge.

Il est bien difficile de dire quelque chose :

le bien public est de leur ressort ; toute l'Angleterre est soumise à leur juridiction. Ils peuvent évoquer à eux les causes pendantes aux Cours inférieures ; & dans les affaires criminelles il n'y a point d'appel de leurs arrêts.

chose de positif sur l'origine de la *Loi Commune*. C'est ce que Mr. Horfeman nous fait sentir dans son IV. chapitre. La variété des circonstances, qui firent naître les divers Reglemens, le mélange des diverses Nations, qui en s'unissant mirent en quelque sorte en commun leurs institutions & leurs usages, les accommodations & les restrictions qu'il fallut y faire dans les divers périodes, empêchent qu'on ne puisse déterminer l'époque de la naissance d'un Corps, qui s'est formé par degrés. Mais son autorité ne sauroit être douteuse. Elle est fondée sur d'anciens & de respectables témoignages, sur l'usage des Parlemens, qui ont institué plusieurs de ces loix (i) & les ont toutes soutenues, enfin sur des jugemens antérieurs, qui leur don-

(i) On présume, que plusieurs parties de ce qu'on appelle la *Loi commune* ont été d'anciennes résolutions des Parlemens ou des Assemblées de la Nation; mais que faute d'être régulièrement enregistrées leur origine est ignorée.

donnent une force de prescription.

MAIS, dit-on, les loix Angloises ne furent-elles pas bouleversées par Guillaume I? Sa descente & sa victoire ne mirent-elles pas & peuples & loix à sa discretion; & qu'attendre que des institutions arbitraires & tyranniques d'un Conquerant victorieux? Pour résoudre cette difficulté, notre Jurisconsulte recherche dans son V. chapitre, ce que les loix de ce païs dûrent devenir à la conquête. Sans analyser ce détail, il suffira d'en tirer les principales idées. Rarement le pouvoir de changer les privileges & les loix d'un peuple est-il durable, à moins qu'il d'être soutenu par le consentement exprès ou tacite de ce peuple. Comment fixer le moment indivisible, où la victoire d'un Conquerant est assez complète, pour lui assujettir absolument ceux qu'il a vaincus, & empêcher que par la revolte ils ne regagnent ce que la défaite leur a fait perdre? Il y a une différence infinie entre les guerres & les victoires, où les Corps entant que Corps sont intéressés, & celles, où les

Chefs, se disputant simplement la possession, ne sauroient acquérir d'autres droits que ceux de leurs rivaux. La loi commune aux Saxons avant les succès de Guillaume de Normandie ne peut avoir été légalement changée par le vainqueur, parce qu'il ne prétendit à la Couronne qu'à titre d'héritage & nullement de conquête. Ses actions, depuis qu'il fut Roi, prouvent que, s'il songea à mêler adroitement les usages des Normands avec ceux des Saxons, à mesure qu'il confondit les deux peuples, & s'il introduisit l'usage du françois dans les tribunaux, il fut cependant si éloigné de réclamer la propriété des terres, ou le droit d'abroger les loix, qu'il confirma la possession actuelle des premières, par le fameux registre appelé *Domesday*, (*Liber Judiciarius, vel censualis Angliæ*,) & l'usage des dernières dans une Assemblée composée de douze Députés de chacune des Provinces. Les petits changemens & les additions qu'il autorisa, n'eurent pour objet que d'assurer la Couronne, & de cimenter l'union des Anglois

Mois de Mars & d'Avril 1754. 255
glois & des Normands. Cela même
ne se fit point de sa simple autorité
ad libitum Regis, mais par l'avis
du gros de la Nation *per commune
consilium Regni*.

IL est vrai qu'on observe une gran-
de conformité entre les loix Angloi-
ses & Normandes. Qu'on ne se
presse pas d'en conclurre, que nos
Insulaires reçurent la loi de leurs
vainqueurs. Si ceux-ci introduisirent
quelques uns de leurs usages, ce ne
fut nullement par la force. C'est ce
que Mr. Horseman prouve dans son
VI. chapitre. Il passe pour cet effet
en revue les règnes des divers Rois
Normands. Il fait valoir les diffé-
rences aussi bien que les rapports,
qui se trouvent entre les loix des
deux peuples. Sa principale raison
est tirée de Camden. Il soutient avec
cet Auteur, qu'anciennement la Fran-
ce & l'Angleterre avoient le même
fonds de Jurisprudence. Les Druides
furent les maîtres communs de l'une
& de l'autre Nation. Avant la con-
quête, il y avoit assez de commerce
entre cette Isle & le Continent, pour
que divers usages pussent passer de
l'une

l'une à l'autre, & après ce période l'union des deux peuples dut les disposer à se communiquer leurs institutions. Il est d'ailleurs naturel, que dans cet échange le plus petit Etat reçût du plus grand des supplémens plus considérables qu'il ne pût lui en donner.

LE progrès des loix Angloises depuis Guillaume le Conquerant jusqu'à Edouard I. occupe Mr. Horfeman dans le VII. chapitre. C'est à Henri I. que les Evêques & les Abbés durent le rétablissement de leurs élections. Avant ce tems les Ecclesiastiques recevoient du Roi l'investiture, par *l'anneau & par le bâton*, PER ANNULUM ET BACULUM. Le Monarque se réserva cependant le *Congé d'eslire* (k), la garde des temporalités ou revenus pendant les vacances, & l'hommage du Prélat élu, en recevant la restitution.

ETIENNE, plus prompt à promettre
tre

(k) Permission nominale, qui engage le Chapitre à choisir très librement celui qui leur est expressément *recommandé*.

Mois de Mars & d'Avril 1754. 257

tre qu'exa^{ct} à tenir , ne fit rien pour les loix. Son successeur Henri II. reforma la monnoye , maintint les reglemens de son grand-père , & reprima par les seize articles de Clarendon les entreprises du Clergé. Avant son règne , l'administration de la justice abandonnée aux Cours inférieures étoit autant sujette à l'incertitude & aux variations , qu'il y avoit d'ignorance & de partialité dans les Juges. Le Roi , pour remédier à ces abus , institua les *circuits* & les *assises* dont j'ai fait la description.

IL n'est fait jusqu'à ce Prince aucune mention du Tribunal des *Plaidoyers communs*. Cette Cour fut détachée sous Richard I. de celle du Banc du Roi. Elle est entièrement affectée aux différends de particulier à particulier , & ne se mêle ni des causes criminelles , ni de celles où l'Etat est intéressé. Ce tribunal est occupé par quatre Juges, dont le premier ou le Chef a de même que celui du Banc du Roi le titre de *Lord* (1).

R I-

(1) Pour achever ce qui regarde les
prin-

RICHARD I. institua les *loix navales* dites d'Oleron. Il donna des reglemens sur les poids & les mesures, & fit des arrêts très sévères à l'égard des forêts.

Ces arrêts furent modérés sous Jean sans terre. Sa *Chartre des forêts*

principaux Tribunaux du Royaume, il me reste à dire quelque chose de la Cour de l'*Echiquier*, & de la *Chancellerie*. L'*Echiquier*, en qualité de Cour de justice, décide des causes, où les revenus de l'Etat & ceux du Roi sont intéressés. Ce tribunal est composé de quatre Juges, qui ont le titre de Barons, & qui avec les quatre du Banc du Roi & les quatre des Plaidoyers communs achevent le nombre de douze. La Chancellerie est en quelque sorte une Cour universelle, tant parce qu'elle renvoye aux autres les causes, qui sont de leur ressort, que parce qu'on appelle des autres Cours à celle-ci, & qu'on y fait profession de modérer par l'équité la lettre trop sévère des loix. Il n'y a point de Jurés dans cette Cour, & le Grand Chancelier y préside assisté du Maître des rôles.

Mois de Mars & d'Avril 1754. 259

rets & celle des *libertés* s'accordent en substance avec la *grande Charte* accordée par son fils. Le Roi Jean travailla à engager les Avocats à mettre plus d'ordre & d'élégance dans leurs plaidoyers, en leur imposant une amende *pro stultiloquio* & *stultidictio*, amende qui depuis fut très improprement appelée *pro pulchre placitando*. Des titres de ce genre peuvent faire juger du gout qu'on souhaitoit d'introduire au barreau.

HENRI III. après avoir confirmé dans sa minorité les chartres arrachées à son père, voulut les révoquer lorsqu'il se vit majeur. Cet indigne manège fut la cause de ses malheurs. Il appesantit ses fers en voulant les briser. Les privilèges, qu'il avoit disputés à son peuple, devinrent irrévocables par la nouvelle sanction qu'il se vit forcé de leur donner. On exigea qu'il confirmât de la manière la plus solennelle en 1253 la signature de son père & la sienne. Ainsi se forma, ainsi s'établit, ainsi devint pour jamais stable ce fameux contrat, qui rend les Rois d'Angleterre pères d'un peuple libre.

EDOUARD.

EDOUARD I. appelé le Justinien de notre Isle, éleva les loix à une grande perfection. Nous ne rapporterons pas après notre Auteur les titres des principaux Actes passés sous le règne de ce Prince. Ces titres ne peuvent donner des idées précises qu'à des Anglois, & si nous entreprenions de les expliquer, nous nous écarterions trop des fonctions d'un Journaliste.

MR. Horseman ne manque pas de faire mention des Statuts par lesquels Edouard I. voulut reprimer l'ambition des Ecclésiastiques; mais il omet, je ne sais pourquoi, la punition signalée qu'il fit des Juges, à son retour de France en 1289. Il faut que la corruption fût bien grande dans ces tems anciens, qu'on se plait à relever si fort au dessus du nôtre, puisque de quinze Juges, il ne s'en trouva que deux, qui eussent les mains nettes. Les amendes, qui leur furent imposées, allèrent du moins à cent mille marcs, somme immense pour ce siècle, & qui prouve combien la profession des gens, que les loix font vivre, étoit même alors lucrative. LE

Mois de Mars & d'Avril 1754. 261

LE chapitre VIII roule sur les changemens faits aux loix depuis Edouard II jusqu'aux tems postérieurs. Le premier de ces Rois, Prince aussi foible que malheureux, rappella plutôt d'anciennes loix sur la prérogative Royale, qui tendoient à affermir sa couronne chancelante, qu'il n'en fit de nouvelles pour le bien de ses sujets. Son fils Edouard III poursuivit une route toute différente. Il mit sa gloire à perfectionner les salutaires reglemens de ses ancêtres, & à en faciliter la pratique. Richard II ressembla trop à son grand-père & dans ses actions & dans sa fin. Henri IV & Henri V. ne purent remettre les loix sur le pié où elles avoient été sous Edouard III, & si les Rois suivans en approchèrent davantage, les plaidoyers devinrent plus longs, les procès plus chargés. On voulut, dit notre Auteur, éviter les exceptions & les erreurs; d'autres diroient qu'on ne fut pas fâché d'en multiplier les sources. Les rouleaux déposés au greffe pendant un *terme* (*m*),
qui

(*m*) Les *termes* sont les intervalles de
tems

qui sous Edouard I. n'excédoient pas 40 feuillets, montèrent sous Edouard III à 200, & surpassent actuellement le nombre de 2000. On juge bien aux dépens de qui se fait cette profusion.

DE l'Angleterre Mr. Horsman nous transporte dans le Chapitre IX en Irlande, au païs de Galles, & dans l'Isle de Man. L'Irlande conquise en 1171 reçut du Roi Jean les loix de l'Angleterre, & se soumit par serment à leur observation. Elle ne participa cependant aux privilèges, qui assûrent aux Anglois leur liberté, que la seconde année du règne d'Edouard III. La dixième année du Roi Henri VII. les Statuts faits sous les Rois précédens furent transférés à l'Irlande, & si ce Ro-

tems pendant lesquels les Cours de Justice sont siégeantes. Il y en a quatre dans l'année dont le plus court est de plus de quinze jours & le plus long de moins de six semaines. Ceci ne regarde ni la Chancellerie, ni les Cours inférieures.

Mois de Mars & d'Avril 1754. 263

Royaume conserve encore quelques usages particuliers & primitifs, ce n'est qu'autant qu'ils ne sont point opposés aux loix Angloises. L'administration de la Principauté de Galles fut mise par Edouard I. sur un pié peu différent de celui de l'Angleterre. L'Isle de Man, de même que celles de Jersey, Guernsey, Sark, & Origny, conservent à plusieurs égards les anciennes institutions des Normands. L'Isle de Berwick suit les loix Ecoissoises & ses usages particuliers.

LA correspondance entre les loix de l'Angleterre & celles de l'Ecosse fait le sujet du X Chapitre. Il paroît à notre Anglois que c'est de la partie méridionale de l'Isle que la septentrionale a pris ses usages & ses institutions. Le voisinage des deux Royaumes, la dépendance où le plus petit fut du plus grand pendant un tems considérable, la manière enfin dont le Code des Ecoissois paroît avoir été copié sur celui des Anglois, fournissent à Mr. Horsman autant de sources de preuves, qui ne paroissent guère pouvoir être con-

contestées. Il remarque fort bien, que cette conformité finit au regne d'Edouard II, & que depuis ce tems les Actes faits en Angleterre n'ont plus servi de modèle ou de règle à ceux de l'Ecosse, jusqu'à Jaques I. qui Roi des deux Etats réunit des intérêts & des peuples, qui pendant plusieurs siècles avoient été divisés.

LE Chapitre XI traite des *successions*. L'Auteur rassemble & compare les usages des Juifs, des Grecs, des Romains, des anciens Brêtons, des Normands, & des Anglois. Il se montre ici à la lettre trop Jurisconsulte pour que nous puissions le suivre, & il nous suffira de recommander la lecture de ce livre à tous ceux, qui auroient quelque héritage à réclamer en Angleterre. Ils y trouveront les principales règles que l'usage fournit pour faire valoir leurs prétensions, & peut-être les armes que la chicane leur laisse pour fonder des procès.

ENFIN dans le dernier Chapitre Mr. Horselman explique en détail tout ce qui regarde les *Jurés*. Rien ne sauroit être plus humain & plus sage

fage que les avantages accordés par les loix Angloises à la vérité & à l'innocence. Toutes les questions de fait sont décidées par le jugement de douze personnes de la Province où le fait s'est passé. La nomination de ces personnes est remise au Sherif de la Province, mais sous de certaines restrictions. Quoiqu'il n'y en ait que douze d'employés, on en nomme vingt-quatre, afin qu'il s'en trouve un nombre suffisant. On rejette celles qui n'ont pas un fonds de terre suffisant (*n*), celles qui se seroient ren-

(*n*) Sous Edouard I. ils devoient posséder un fonds de terre de quarante shellings de revenu. On doubla cette valeur sous Elisabeth, & depuis le regne du Roi Guillaume & de la Reine Marie, ce bien doit rapporter dix livres sterling, si la propriété est absolue, & vingt si la possession ne s'étend qu'à un certain nombre d'années ou de vies. Ceci n'a lieu qu'à la campagne, car dans les villes & dans les corporations, il suffit de posséder des effets à la concurrence de cent Livres sterling, pour pouvoir être Juré.

rendues coupables de quelque crime, les parens ou les amis de l'une des deux parties, les personnes dans la nomination desquelles il y auroit eu quelque brigue ou quelque faveur, celles enfin qui de maniere ou autre auroient manifesté quelque prévention ou la moindre ombre de partialité. Ces douze personnes ainsi qualifiées & acceptées des deux côtés, prêtent un serment, qui les engage à juger fidèlement sur les preuves qui leur seront offertes. Elles assistent pour cet effet aux plaidoyes de l'un & de l'autre parti, écoutent les témoins, les interrogent, consultent les Juges sur les questions de droit qui peuvent s'offrir, & reçoivent enfin du Juge une déduction de vive voix nette & impartiale de l'état de la question & des argumens pour & contre. Munies de ces instructions, elles se retirent; & de ce moment sont renfermées dans un lieu où aucune des deux parties ne peut avoir accès, & d'où elles ne peuvent sortir qu'après être convenues de leur décision. Elles peuvent qualifier leur arrêt par le mot de *spécial*, ou même

me renvoyer une question difficile aux 12. Juges du Royaume. Dans les causes criminelles, les accusés ont encore un avantage. Avant que de leur faire leur procès, on exige que l'affaire ait été examinée par douze Jurés, qui après avoir examiné les preuves qu'allèguent les gens du Roi, décident si ces preuves suffisent pour fonder une accusation. Cette accusation a le nom d'*Indictment*, & ces premiers Jurés ont le titre de *grand-Juré*. C'est sur leur déclaration que le procès s'instruit devant douze personnes différentes, qui après avoir entendu les preuves contre l'accusé & ses défenses, jugent s'il est ou s'il n'est pas coupable. Elles sont entièrement libres de s'écarter de l'opinion des premiers Jurés. A moins que d'être unanimes elles ne peuvent prononcer d'arrêt; ce n'est que sur les preuves les plus claires qu'elles décident, & l'opinion la plus favorable soutenue par une seule voix ne manque guère de faire pencher la balance. Ainsi le coupable peut-il quelquefois échapper, mais rarement l'innocent court-il risque de

A R T I C L E II.

Lettre à l'Auteur du Journal Britannique, sur la Poësie Hébraïque.

M O N S I E U R,

LES deux Extraits que vous avez publiés dernièrement sur *la Poësie des Hébreux* m'aïant fourni l'occasion d'en entretenir un Savant de mes Amis, il me fit part de plusieurs réflexions intéressantes qu'il avoit faites lui-même autrefois sur ce sujet; & comme elles me parurent propres à servir de supplément à l'excellent Ouvrage de Mr. Lowth, j'ai engagé cet Ami à les mettre par écrit, & à me permettre de les communiquer au Public par votre canal, persuadé que vous vous y prêteriez avec plaisir. Voici ces réflexions.

Vous me demandez surquoi je fonde mon opinion touchant la *Rime du sens*,

sens , ou cette manière d'accord que j'attribue à la Poësie des Hébreux ? Je vais vous développer ma pensée à cet égard le plus succinctement qu'il me sera possible. Et d'abord il me paroît que cette espèce de *Rime* se fait sentir presque partout dans les Pseaumes , non seulement dans le texte original , mais même dans les Versions , les Septante , la Vulgate , la Françoisè , l'Angloise &c. Il y a plus , c'est que cette façon d'ajuster & d'associer des idées analogues , ou des sens qui se rapportent l'un à l'autre , semble être un caractère distinctif de l'ancienne Poësie des Hébreux. Ce n'est pas qu'il ne se rencontre de pareils *rappports* dans des Poëmes postérieurs de différentes Nations ; mais il est facile de s'apercevoir que ces rappports s'y trouvent par hazard , & sans un dessein formel , & que ce n'est point une manière de versifier dans la Langue Grèque ou dans la Latine , ni dans aucune que je sache des Langues Modernes. Mais c'est ce qui me paroît chez les Hébreux d'une invention originale , & d'une exécution à

peu près fixe & constante. Le *son* n'étoit pas ce que l'on recherchoit précisément dans les Vers, ou bien nous l'avons perdu. Vous me direz peut-être que l'on distingue par le *son* même, en Hébreu, les Vers d'avec la Prose. J'avouë que cela y est quelquefois fort sensible; quoique mon oreille ne soit pas assez fine pour juger de ce que prétend Mr. Manwaring savoir, que le ton hébreu a été la source dont les tons grecs furent les ruisseaux. Mais il s'agit ici de notre rime ou de notre espèce de rime appliquée à la Poësie des Hébreux. Or il n'y a selon moi que la rime du sens qui s'y fasse sentir. Je conviens au reste que l'on ne peut guères s'en faire une idée bien précise, quelque nom ou définition qu'on lui donne; & qu'il n'y a d'autre moïen de se mettre au fait là-dessus qu'en jettant les yeux sur divers passages des Pseaumes, où cette Rime du sens est frappante, dans quelque langue que ce soit: car il n'en est pas du sens comme du son; celui-ci est exclusif de tout autre en chaque langue, mais celui-là leur est commun à toutes.

Je

Je vais donc prouver ma thèse par des Exemples. En voici un du Ps. 51.

1. *O Dieu aye pitié de moi selon ta gratuité,
Selon la grandeur de tes compassions
efface mes forfaits :*
2. *Lave moi tant & plus de mon péché,
Et me netéye de mon iniquité :*
3. *Car je connois mes transgressions,
Et mon péché est continuellement
devant moi.*

Tout le reste de ce Pseaume est absolument dans le même goût. Il se peut néanmoins qu'il s'y présente de tems en tems quelques endroits où cette *Rime du sens* ne soit pas si sensible : mais alors il ne faut point s'embarraffer de la division des Versets , qui doit être aussi libre pour nous que pour ceux qui l'ont faite. Ainsi au verset qui suit immédiatement, le partage se fera par un distique si vous voulez, ou par deux lignes de cette manière ;

4. *J'ai péché contre toi, toi seul,
Et j'ai fait ce qui est déplaisant à
tes yeux :*
5. *Aussi es-tu connu juste quand tu
parles,
Et trouvé pur quand tu juges.*

IL faut remarquer aussi que le point de *distinction* est quelquefois mal placé, témoin si je ne me trompe le verset 18, où l'Hébreu tel qu'il est ponctué ne donne pas un sens net, au lieu qu'en le ponctuant d'une autre façon, on l'exprime très bien de la manière suivante ;

*Car tu ne voudrais point de sacrifice ;
J'offrirois même un holocauste que tu
ne l'agréerois point.*

IL y a peu de Pseaumes ou de Cantiques analogues où l'on n'entrevoie au moins *la Rime* en question, autant ou à peu près qu'au Ps. 51. Dans quelques uns elle pourra paroître moins *uniforme* ; à des *Distiques* se trouveront joints pour ainsi dire

dire des *Tristiques*, & même quelquefois des *Tetraſtiques*: On y verra enfin ça & là des *Vers* & de la *Proſe* tout enſemble, à peu près comme dans l'expoſé aſtronomique que Cicéron prête à Balbus, où ce dernier interprète les Vers d'Aratus imités par l'Orateur. J'ajoute qu'il y a des Pſeaumes qui en tout ou en partie ſont en forme de *Dialogue*, & où il arrive qu'un *hémistiche* laiſſe le ſens ſuspendu. Tout cela pour le bien comprendre nous mèneroit trop loin. Je me borne donc à appliquer mon idée de la *Rime du ſens* à quelques autres paſſages des Pſeaumes, pour montrer combien elle y répand de jour & de clarté.

D'ABORD nous produirons pour exemple un endroit du Pf: XXII, qui a cauſé bien de la diſpute entre les Interprètes Chrétiens, & les Juifs. C'eſt le verſet 17 où ceux-ci traduiſent le mot hébreu par ceux-ci, *comme un Lion*, & les autres par ces mots, *ils ont percé*. Tout au fonds ſe réduit dans cette diſpute à ſavoir, ſi la lettre finale du mot hébreu doit ſe lire ſelon les Juifs Ma-

forètes avec un *i*, ou selon les Interprètes Chrétiens avec un *u*; car c'est absolument de là qu'est venue la différente signification que l'on y a attachée de part & d'autre. Or bien qu'il me paroisse fort clairement que le sens que les Juifs donnent à *יָנַס* est forcé tout à la fois & absurde; je conviens pourtant très volontiers que cette leçon est celle de l'Original, & je m'y tiens ferme, tant qu'à l'aide de notre *Rime du sens*, je puis y voir le *participe du Verbe*, qui de l'aveu général signifie en effet *percer*; car bien que la terminaison ordinaire ne s'y voie pas, le mot n'en est assurément pas moins de l'Idiome Hébreu, & cela non seulement en vers mais dans la plus simple prose, en d'autres mots, comme Ps: 144. 2. & 2 Rois XI. 4-19. On peut donc rendre ainsi le verset 17. du Ps: 22;

*Car des Chiens, troupe de Méchans
m'environnent,
Ceux qui percent mes mains & mes
pieds m'enferrent.*

Au Ps: 37. la Version attache la
let-

Mois de Mars & d'Avril 1754. 275

lettre *hajn* au verset 29, qui commence dans l'Hébreu par *Samech*; absurdité qui faute aux yeux de quiconque compare les deux textes. Mais la *Rime* ou le *sens* qui guide ici rétablit tout par le mot *Tolam*, qui doit être naturellement placé avec ce qui le suit, après le milieu du verset 28, dont selon moi on l'a mal à propos fait partie. Le seul obstacle que je sache à cette correction, c'est que *Lamed* est à la tête du terme initial que je viens d'indiquer. Mais on peut fort bien se passer là de cette lettre, parce qu'en Hébreu on dit *Olam*, au même sens que *Lolam* ou *Leolam*, selon la ponctuation; comme en François on diroit *toujours*, ou à *toujours*. Un simple défaut d'attention a donc pû faire employer, en copiant, l'un pour l'autre; & cela supposé on pourroit selon une saine critique lire ainsi le verset en question:

*Hajn. Ils sont gardés perpétuellement,
Mais la postérité des Méchans
sera retranchée.
Les Justes &c.*

M 6.

Au

AU RESTE ces lignes de même que beaucoup d'autres pourront avoir été chantées, ou récitées (*alternis*) alternativement. En général partout où deux Fidéles se parlent l'un à l'autre, la 2^e ligne paroît rencherir sur la première ; quelquefois elle achève simplement la pensée, comme lorsque dans un entretien familier on s'interrompt, & que l'un coupe la parole à l'autre. C'est encore ce qui a lieu dans les soliloques où le Fidèle s'entretient avec lui même, & semble parler à son Ame. Enfin le Poëte introduit souvent dans ses Cantiques plusieurs Personnes différentes ; ce qui sert à diversifier la *Rime du sens* dans les sujets les plus simples. Quant aux compliqués qui paroissent assez variés d'eux-mêmes, on en trouve un bel exemple dans le Ps. 118. Voici comment je conjecture qu'il doit être distribué pour être bien entendu. Je suppose que David dans un jour solennel, après son rétablissement sur le trône, se transporta dans le lieu où étoient l'Arche & ses Ministres déjà préparés pour ce Cantique. Au moment
que

Mois de Mars & d'Avril 1754. 277

que le Roi arrive, ceux-ci entonnent les 4 premiers versets. Le Roi lui-même récite ou chante ce qui suit; le Chœur les versets 8 & 9; le Roi depuis le 10 jusqu'au 15 exclusivement; les Chantres les versets 15 & 16; le Roi le 17, 18 & 19; les Chantres le 20; le Roi étant au Parvis le verset 21; les Chantres en trois bandes différentes les versets 22, 23, & 24; le Roi comme en état de suppliant le 25; le Pontife dit la première ligne du 26 pour le Roi, & la seconde apparemment pour sa suite; il dit la première ligne du 27 pour lui-même & pour tous les assistans, & la seconde est son ordre aux Prêtres. Le Roi termine la solennité par le verset 28, & le Chœur & peut-être tout le Peuple par le verset 29. Mais revenons à notre sujet.

Je remarque donc par rapport au Ps. 103, que nos Traducteurs ont fait entrer dans leur version par voie de supplément ces mots *tellement que* au verset 5, ce qui n'étoit nullement nécessaire. En suivant le fil du Pseaume où la *Rime du sens* regne d'un bout à l'autre, il paroît que leur

embarras n'est venu que de ce que le mot hébreu qui répond à *est renouvelé* a ici en tête un *Thau* au lieu d'un *Mem*, ces deux lettres se ressemblant extrêmement en hébreu (תו); de sorte qu'en faisant cette substitution le sens est clair, & nous donne *qui renouvelle ta jeunesse*. Je pense aussi qu'au dernier verset il faut lire ainsi; *Par tout son Empire, mon Ame bénis l'Eternel*;

Mais, il y a plus; au verset 6 notre Version porte,

L'Eternel fait justice & droit à ceux qui sont opprimés.

Ceci ne paroît guères pouvoir former plus d'une seule ligne, quoique selon la tournure de tout ce Pseaume il dût y en avoir deux ici. Je conviens que dans la version cette irrégularité est sensible; mais il n'en est pas de même du texte. A la lettre il porte selon l'Idiome Hébreu;

Celui qui fait les justices c'est l'E-
ternel,

Et les droits à ceux qui sont op-
primés.

LE

Mois de Mars 6^e d'Avril 1754. 279

LE Ps. 105. à le prendre comme Poème n'égale pas le 103; mais il ne lui est point inférieur à l'égard de la *Rime du sens*. Cependant j'ai eu besoin d'un petit effort d'attention pour saisir cette rime au verset 37. Elle y résulte, ce me semble, de la rencontre des deux prodiges qui rehaussèrent à l'envi l'un de l'autre l'éclat du triomphe des XII Tribus, en quittant l'Egypte; d'un côté par les riches dépouilles de leurs Tirans qui les en chargèrent eux-mêmes, & de l'autre par la conservation miraculeuse de ce grand nombre de personnes (entre deux millions) qui sortirent toutes saines & sauvées de cet affreux esclavage.

J'AI dit que la *Rime du sens* se laissoit appercevoir ou sentir dans la version même du Psautier Hébreu; mais il faut convenir que cette Rime disparoit presque dès que l'on entreprend de rendre *élégamment* l'original en langue vulgaire. Plus une Version de ce genre est belle & fleurie, & moins peut-être est elle sûre; du moins à mon avis si l'on s'écarte de l'air que cette Langue ancienne donne

donne à sa Poësie, & que l'on prétende l'habiller à la moderne, si je puis m'exprimer ainsi, ce ne fera plus elle; ou tout au plus, pour me servir ici d'une figure familière, ce sera comme un beau Tapis à l'envers; ce sera bien elle, mais *en laid*.

JE m'arrête ici, persuadé que ce que je viens de dire vous a mis parfaitement au fait de cette façon de rimer des Hébreux, que j'ai nommée la *Rime du sens*. Sans doute serez vous surpris que cette découverte que l'on doit à *Joséph Méde*, soit demeurée depuis *cent ans* dans un parfait oubli; & peut-être y seroit elle encore si le hazard ne m'eût pas fait jetter les yeux sur un petit Traité de cet illustre Savant, intitulé, *Fragmenta sacra a Josepho Medo S. T. B. scripta Londini 1653*, qui se trouve dans un Recueil d'environ 115 pages, & qui a pour titre *Dissertationum Ecclesiasticarum Triga*. J'y lus à la page pénultième ce peu de mots; *Hebræa Poësis rythmum habuit, non in sono, nisi fortuito, sed in sensu, idem vel simile diversa phrasi reduplicans. Hoc si observetur mul-*
to-

Mois de Mars & d'Avril 1754. 285

torum locorum expositioni facem præferet. C'est cette ouverture de *Mède* qui m'a engagé à entrer dans cette discussion, & qui me paroît la véritable Clef de la Poësie Hébraïque. Je me flate que vous pensez à présent vous même, qu'elle peut du moins servir à expliquer plusieurs endroits des Pseaumes, qui généralement n'ont pas été bien entendus jusques ici, faute du secours dont je me reconnois redevable au célèbre Anglois dont je viens de parler. Mais enfin, (si je puis ajouter ce mot sans manquer de respect à qui il est dû,) il paroît *étrange* que pendant tant de siècles on ne se soit pas seulement douté d'une chose aussi simple, & dans le fonds si facile à découvrir. A la vérité on a bien senti ici ou là ce qui paroïssoit pouvoir y conduire; mais s'il m'est permis de le dire, cela s'est fait au moins peu respectueusement pour l'Original Sacré, que l'on a réduit à une espèce de *Battologie*; & jusques à *Joséph Mède* personne que je sache n'avoit sçu saisir l'idée précise de cette *Rime du sens*, qui est l'Ame de la Poësie Hébraïque.

VOI-

VOILA, Monsieur, l'opinion de mon savant Ami sur cette question si fameuse, & si digne de la curiosité des Gens de Lettres. Je n'ai garde de m'ériger ici en Juge de cette controverse, quelque plausible que me paroisse cette conjecture; & mon Ami qui est aussi modeste qu'éclairé est tout prêt à souscrire au jugement, que les Connoisseurs porteront sur ce sujet. J'ai l'honneur d'être &c.

JEAN DES CHAMPS.

Londres le 2 de

Mars 1754.

ARTICLE III.

The Elements of Navigation; containing the theory and practice, with all the necessary tables; to which is added a Treatise of marine fortification; for the use of the Royal Mathematical school at Christ's Hospital, and the Gentlemen
of

Mois de Mars & d'Avril 1754. 283
of the Navy; in two volumes,
by J. ROBERTSON. F. R.
S. Mathematical Master at
Christ's Hospital.

C'est-à-dire

*Elémens de Navigation, qui con-
tiennent la théorie & la pratique
de cet art, avec les tables néces-
saires, & un Traité sur les For-
tifications maritimes. Ouvrage
composé à l'usage de l'Ecole Roya-
le de Mathématiques de l'Hôpital
de Christ, & à celui de tous les
Officiers de Marine, par Mr.
ROBERTSON, Membre de la
Société Royale, & Maître de
Mathématiques de la dite Ecole.
A Londres chez J. Nourse
1754. In 8. 2 Vol. pag. 672.
avec treize planches en taille
douce. Prix de 12 sh.*

IL feroit à souhaiter pour l'avanta-
ge des arts, que ceux qui ont
con-

consacré une partie de leur vie à en donner des leçons, voulussent, s'ils en sont capables, publier avant leur mort la méthode qui leur a paru répondre le mieux à leur but. Il est presque impossible qu'il ne s'offre à un homme intelligent, qui repasse pendant plusieurs années sur les mêmes objets, diverses idées nouvelles, & ce qui est peut-être plus important, divers moyens d'en faciliter l'étude & l'intelligence. Ce n'est que par une longue habitude qu'on apprend l'art de se mettre à la portée de ceux qu'on instruit, & de faire passer nos idées dans leur ame avec la clarté qu'elles ont dans la nôtre. Sauver aux maîtres un travail inutile, épargner aux disciples une partie du dégoût & de l'effort qu'exige toujours l'instruction, mettre les uns & les autres au fait des nouvelles découvertes de l'art & des derniers progrès de la méthode, c'est le but auquel doivent tendre de plus en plus ceux qui composent des Elémens.

Il me semble que c'est aussi ce qui caractérise le Traité que j'ai sous les yeux. Ouvrage d'un Mathématicien

Mois de Mars 6^e d'Avril 1754. 285

ticien célèbre, fruit de plusieurs années d'expérience & de travail, il renferme les vérités de théorie nécessaires à un commençant, & les principales règles de pratique dont les marins doivent faire usage. On y trouve beaucoup d'ordre, de précision, & de clarté, & ce livre peut être également utile à ceux qui veulent connoître leur art par principe, & à ceux qui se contentent de l'exercer par routine. Partout notre Auteur paroît œconome du tems de ses élèves. Il s'attache à les faire parvenir au but par le chemin le plus court. Attentif à la brièveté & dans l'énoncé de ses propositions & dans le choix de ses preuves, il exerce l'industrie des commençans, & leur fait sentir le besoin d'un bon maître.

COMME Mr. Robertson ne s'est pas seulement distingué par divers Ecrits de sa façon, mais qu'il a encore traduit en Anglois les Elémens d'Astronomie de Mr. de la Caille, il faut croire que s'il n'a point parlé dans la préface de ce nouvel ouvrage de celui de Mr. Bouguer sur la

navigation, c'est ou qu'il ne l'a pas connu ou qu'il n'a pas jugé à propos de le suivre. Aussi m'a-t-il paru qu'il n'y avoit d'autre ressemblance entre ces deux traités que celle, qu'a dû y mettre la conformité des sujets. Au reste le Mathématicien Anglois avertit, dans sa preface, qu'on trouvera dans les diverses parties de son Traité quelque chose d'original & de nouveau; sinon dans les choses du moins dans la manière de les traiter.

CET ouvrage est divisé en dix Livres. Chacun d'eux est une espèce de Traité distinct; & ils concourent à former un cours complet de Pilotage. On doit lire ces traités tout de suite, si l'on a dessein de s'avancer par degrés à une connoissance parfaite de l'art. On peut aussi les lire séparément, suivant l'objet particulier qu'on se propose, ou le tems qu'on veut mettre à cette étude.

LE premier livre contient un abrégé d'*Aritbmétique*. Les règles principales y sont très nettement exposées, mais sans démonstration. Des exemples bien choisis mettent le
com-

Mois de Mars & d'Avril 1754. 287

commençant en état de se les rendre familières. La liaison des diverses opérations est très sensible dans ce petit traité. Pour pousser le disciple, on lui fait sentir comment un pas mène à l'autre. Ainsi de la difficulté qu'il y auroit par les règles générales de trouver quelque terme éloigné d'une progression géométrique, Mr. Robertson déduit l'utilité de l'application des progressions arithmétiques à cet usage. Il fait ainsi passer ceux qu'il guide, sans presque qu'ils s'en apperçoivent, à la construction & aux premiers usages des Logarithmes.

Je ne sais si l'on approuvera l'ordre, que notre Auteur suit dans son II. Livre, qui traite de la *Géométrie*. Les problèmes, qu'il met à la tête, supposent pour être construits la vérité des théorèmes, qui viennent ensuite, & ceux-ci pour être prouvés ont un égal besoin des problèmes. Il semble que ce soit pecher contre la méthode que d'engager un commençant à faire ce dont il ne doit apprendre les raisons que dans la suite. La construction des parallèles

les à distance déterminée, qu'on déclare mécanique, me paroît susceptible d'une démonstration fondée sur les principes de l'Auteur, & je crois pouvoir dire la même chose de quelques autres propositions, qu'il ne prouve point du tout. Au reste le choix des problèmes & de théorèmes, tant plans que solides, est très sagement approprié à l'usage des navigateurs, & la manière, dont les logarithmes hyperboliques ou de Napier sont déduits de la Spirale proportionnelle, est aussi simple que nette.

LA *Trigonométrie* fait le sujet du III. livre. Notre Auteur y enseigne d'abord l'usage des Sinus, Tangentes, Secantes, &c. Il donne les fondemens du calcul de ces lignes pour les divers arcs, & enseigne la manière de construire les tables des Sinus & Tangentes logarithmiques (a). Il passe ensuite à la résolution des triangles,

(a) Les tables de ces diverses lignes se trouvent dans ce Livre.

gles, & réduit à six problèmes tout ce qu'on peut désirer sur ce sujet. Il applique à plusieurs exemples l'usage de ces problèmes. Il enseigne aussi le moyen de se servir de la règle de Gunter, secours utile pour un navigateur indolent ou pressé.

LA doctrine des *Sphériques* est traitée avec la même brièveté dans le livre IV. La *Stéréographie* se trouve comprise en douze propositions; le même nombre de problèmes épuise la *Géométrie sphérique*; la résolution des triangles rectangles n'occupe que six problèmes, non plus celle des triangles obliques. Enfin, divers exemples de triangles de l'un & de l'autre genre, construits mécaniquement ou trigonométriquement calculés, terminent ce livre, l'un des plus utiles & des plus savamment traités de tout l'ouvrage.

Sous l'article de la *Géographie*, notre Auteur expose dans le V. livre les divisions naturelles, artificielles, & politiques de la terre; la doctrine des vents alisés & constans, celle des marées fixes & irrégulières, & par occasion celle du calendrier. Il don-

ne ensuite plusieurs exemples de calcul, pour déterminer la distance des divers lieux. Il finit par une table des longitudes & latitudes pour plusieurs endroits considérables du globe, en y ajoutant les tems des hautes marées dans les jours de pleine ou de nouvelle Lune, pour ceux de ces lieux, où les observations les ont fait connoître.

APRES ces préliminaires, Mr. Robertson vient au sujet dans son VI. livre. Il y traite de la *Navigation sur un plan*. Quelque defectueuse que soit cette supposition, vu que la terre est un globe, c'est cependant par là qu'on doit commencer, tant parce que sur de petites distances & sous la zone torride cette hypothèse n'écarte que peu de la vérité, que parce que les préceptes qui s'y appliquent servent de base aux règles plus composées, que l'état actuel des choses rend nécessaires. Comme on ne fau-
roit conduire avec intelligence un vaisseau, sans connoître la situation des lieux où l'on veut aller, notre Mathématicien enseigne d'abord la construction & l'usage des Cartes
plates,

plates, c'est-à-dire, de celles où les parallèles & les méridiens sont représentés par des lignes droites & divisées en degrés égaux. Une telle Carte pourroit servir à déterminer au compas tous les cas de pilotage. Mais les plus habiles navigateurs conviennent, que, quand même les cartes auroient l'exactitude & le détail qu'on leur souhaite, & qu'elles sont bien éloignées d'avoir, ce moyen mécanique ne donneroit ce qu'on cherche qu'à cinq ou six minutes près. Il faut chercher par le calcul une plus grande précision.

Le mérite principal des traités élémentaires consiste en grande partie dans la clarté, avec laquelle les notions fondamentales sont données. L'ouvrage que j'analyse a beaucoup de ce mérite. Pour peu qu'on veuille suivre notre Auteur, on comprend sans peine comment de la construction & de la propriété de la boussole suit la manière d'observer le méridien du lieu où l'on se trouve. L'observation de ce méridien découvre les divers rumb de vent qui le traversent, & donne la facilité

té de diriger le vaisseau suivant l'un de ces rumb, ou de fixer l'angle qu'il doit faire avec le méridien. Le nombre de lieux parcourues dans la même direction fait connoître immédiatement la distance du lieu où l'on est de celui d'où l'on est parti. Si le vaisseau faisoit voiles directement vers le Sud ou vers le Nord, il suivroit un seul méridien, ne feroit aucun écart en longitude, & la distance parcourue donneroit immédiatement la différence des latitudes; comme ce seroit la différence des longitudes, que procureroit cette distance, si navigeant sur le même parallèle le vaisseau s'avançoit d'Orient en Occident ou d'Occident en Orient. Dans toutes les autres courses obliques, la route du vaisseau est l'hypothénuse d'un triangle rectangle, dont l'un des côtés est la différence des degrés de longitude, & l'autre celle des degrés de latitude. La résolution trigonométrique d'un de ces triangles, dont on connoît deux des élémens, donnera les choses inconnues qu'on cherche. Ce qu'on connoît le plus communément & le plus facilement sur mer c'est l'angle de la route, & la

la distance parcourue. De-là naît l'utilité des *tables dites de traverse*, qui, pour chaque angle, & pour toute distance qui n'excède pas 100 ou 120 milles, donnent la quantité des degrés de latitude & de longitude qu'on a parcourus. Les autres cas se construisent ou géométriquement ou analytiquement par les *tables des sinus*. Les routes composées suivent les mêmes règles. Il ne s'agit que de les décomposer, & de faire le calcul pour chacune des parties de ces routes. Comme dans plusieurs de ces cas on n'a que des positions obliques, notre Auteur donne divers exemples de calculs de ce genre. Il enseigne ensuite les principes de l'art de luvoyer, ou de s'avancer contre le vent; la manière de reconnoître & d'estimer les courans, & il finit ce livre par diverses questions de pratique, qui peuvent être très-utiles aux commençans.

LE VII. livre comprend la *Naviga-tion*, telle qu'elle a véritablement lieu dans la nature, je veux dire *sur la surface d'un globe*. Comme le premier soin doit être d'avoir une

représentation exacte des diverses parties de ce globe, Mr. Robertson entre dans un détail très-curieux sur l'invention, les principes, & l'usage des Cartes réduites. Il rectifie ce qu'on a trop généralement avancé, que Mercator avoit pillé Wright. Les dattes démentent cette assertion. Ce fut l'an 1550 que Gerard Mercator mit au jour une Carte plate, où les degrés de latitude étoient augmentés en s'approchant des poles; mais ils l'étoient arbitrairement & différemment de ce qu'ils auroient dû l'être. Edouard Wright né vers l'an 1560 communiqua en 1590 à quelques amis la véritable proportion, suivant laquelle les degrés du méridien devoient croître, pour que les degrés de longitude fussent par tout égaux. Jodocus Hondius Hollandois, qui tenoit cette découverte du Mathématicien Anglois, se hâta de la publier dans sa patrie, sans le consentement de l'inventeur. Celui-ci ne manqua point de se plaindre de ce procédé, dans la préface de son livre *sur les erreurs de la Navigation* publié en 1599. C'est-là qu'il

ex-

expliqua sa méthode. Mais comme Mercator étoit mort cinq ans auparavant, sans rien savoir de ce qu'on avoit fait depuis lui, on peut laisser son nom aux Cartes réduites, en reconnoissant que Wright est le premier qui ait enseigné la véritable manière de les construire. Ce détail m'a paru net & curieux; & j'ai cru devoir l'insérer ici, ne fût-ce que pour montrer par un nouvel exemple, combien les hommes sont portés à se copier aveuglement les uns les autres, sans jeter les yeux sur les ouvrages originaux où ils découvriraient la vérité.

Quoiqu'il en soit, Mr. Robertson explique ici très clairement tout ce qui a rapport à l'échelle nautique, telle qu'elle fut imaginée par Wright, & les observations qu'elle a donné lieu de faire à Oughtred, Moor, Wallis, Halley &c. Notre Auteur a eu part aux découvertes de ces grands hommes, par l'élégante démonstration qu'il a donnée de l'analogie qui se trouve entre les parties méridionales & les tangentes logarithmiques des demi-complémens de

latitude. Cette démonstration qui se trouvoit dans les Transactions Philosophiques de l'année 1750 (a) reparoit ici. De ces principes Mr. Robertson déduit les problemes du pilotage dans un parallèle donné, & ensuite ceux des routes obliques. Il éclaircit ces règles par un grand nombre d'exemples, & autant qu'il s'est montré concis dans la théorie, autant est-il détaillé dans la pratique.

DEPUIS qu'on a prouvé, & par des raisonnemens & par des opérations, que la terre est un sphéroïde applati, on a songé à appliquer à un tel sphéroïde les règles précédentes. Mrs. Maclaurin & Simson ont donné les moyens de trouver l'échelle du méridien nautique, lorsque l'axe de la terre & le diamètre équatorial sont supposés inégaux. La petite différence, que met cette inégalité dans nos mers, même aux plus grandes hauteurs, aussi bien que l'incertitude où l'on est encore sur la véritable proportion des deux diamètres terrestres,

(a) N°. 496. Art. VI.

Mois de Mars & d'Avril 1754. 297
tes, autorise peut-être à s'en tenir
jusqu'ici ou à l'hypothèse de l'exacte
sphéricité, ou à la théorie de New-
ton, qui assigne aux deux axes la
proportion de 230. à 229. Mais doit-
on en conclure avec notre Auteur
que ce rapport soit probablement le
véritable? Toutes les opérations tant
au midi qu'au nord ne tendent-elles
pas à prouver que ce dernier est plus
considérable & moins régulier? (b)
Mr. Robertson termine au reste ce
livre par une table des parties mé-
ridionales pour chaque minute de dé-
gré, en supposant la terre exacte-
ment sphérique.

DANS le dessein de former un pilo-
te parfait, notre Auteur lui donne
dans son VIII. livre un abrégé d'*A-
stronomie*. Ici encore il s'accommode
à ses besoins, en ne s'étendant que
peu

(b) Voyez l'excellente recapitulation
que Mr. de la Condamine a donnée
des divers résultats, à la fin de sa *Me-
sure des trois premiers degrés du Meridien*.
Art. XXX. & XXXI.

peu sur la théorie, & en faisant faire un grand nombre d'opérations. Les problèmes, que Mr. Robertson donne à son élève, sont très bien choisis, & tendent surtout à lui rendre facile la résolution des triangles sphériques.

C'EST en effet sous une voute concave que le pilote navige ; & c'est dans cette sphère qui l'environne que la main bienfaisante du Créateur a placé des points fixes & des astres errans. Les uns & les autres lui sont nécessaires pour reconnoître le lieu où il se trouve. En mesurant leurs distances & leur situation par rapport au point du ciel situé immédiatement au-dessus de sa tête, il reconnoît combien il s'est avancé dans la direction des poles, & à combien de degrés de l'Equateur il se trouve soit à l'Orient soit à l'Occident d'un certain Méridien qu'il fixe. C'est à ces deux opérations que se réduit l'art du pilote ; & notre Auteur après lui avoir indiqué les principes, qui lui sont nécessaires pour en venir à bout, lui enseigne à les appliquer dans le livre IX.

Mois de Mars 6^e d'Avril 1754. 259

Il s'agit dans ce livre de *l'estime journalière*. Comme cet objet est compliqué, je m'attacherai à donner quelques idées générales des différentes opérations qu'il suppose. Quel doit naturellement être le premier soin du pilote? C'est sans doute de mesurer aussi exactement qu'il le peut la longueur du chemin, que son vaisseau parcourt dans un certain tems. Des différens moyens, qui ont été mis en œuvre pour faire cette estime, celui que procure la ligne du *loch* a été trouvé le plus sûr. Un morceau de bois chargé de plomb & surnageant sur la mer, tient à une corde partagée par des nœuds en parties égales. Cette corde se déroule, à mesure que le vaisseau s'éloigne, & par le nombre des divisions développées elle marque le chemin parcouru en une demi minute. On connoit ainsi la vitesse du vaisseau, & de cette vitesse supposée constante, on conclut le chemin qu'il peut faire en un certain tems. La bonté de cette méthode dépend comme on voit, de l'exactitude des divisions, de la précision de l'instrument qui mesure le

N 6

tems.

tems, du nombre de fois qu'on répète l'opération pour s'assurer des variations dans la vitesse, & enfin de l'immobilité supposée du loch à mesure que le vaisseau se meut. Les trois premières précautions peuvent aisément être prises, & c'est toujours la faute du marin lorsqu'il les néglige; la dernière & la plus importante de toutes a jusqu'ici moins dépendu de lui, vu la force des courans, qui poussent irrégulièrement le loch même. C'est au tems à nous apprendre si celui de Mr. Bouguer, (c) qui s'enfonce à une certaine profondeur dans la mer, & semble devoir y trouver une immobilité que la surface n'a point, se trouvera aussi avantageux dans la pratique qu'il paroît ingénieusement imaginé. On se feroit attendu que Mr. Robertson auroit dit quelque chose de cette invention, mais ce n'est guère le défaut des Ecrivains Anglois de lire ce qu'on publie hors de leur Isle.

EN

(c) *M. m. de l'Ac: des Scienc. de 1747*
p. 644.

Mois de Mars & d'Avril. 1754. 301

EN vain connoitra-t-on la longueur du chemin parcouru, si l'on en ignore la direction. Comme le loch découvre la première, la boussole fournit le moyen de déterminer la seconde. Qui croiroit que cet instrument, auquel l'équipage doit sa sûreté, soit souvent exécuté avec une malhabileté & une négligence, qui en rend l'usage précaire, quelquefois même dangereux. C'est à Mr. Knight que l'on doit l'art de construire, d'aimanter, de suspendre & de ranimer les aiguilles des boussoles, & il faut espérer que quand ses découvertes n'auront plus le défaut d'être nouvelles, on apprendra à s'en servir.

QUELQUE parfaite que soit la construction de la boussole, il s'y trouve toujours un défaut, contre lequel on doit se précautionner. La déclinaison de l'aiman, différente en divers lieux & en divers tems, rend incertaine la direction de l'aiguille, à moins qu'on ne s'assure de combien elle s'écarte du vrai Nord. C'est à cette détermination que sert la comparaison des Amplitudes & des Azimuths

magnétiques avec les véritables. D'un coté on observe combien le Soleil ou quelque autre Corps céleste s'écarte, soit à l'horison soit à quelque autre point de sa course, du Nord ou du Sud qu'indique la bouffole, de l'autre la déclinaison de l'Astre pour le jour particulier & pour la latitude où l'on se trouve, fait connoître sa vraie situation par rapport à l'axe du monde. La différence entre la direction du Méridien magnétique & de celui qu'on découvre ainsi, est en même tems la quantité de la déclinaison de la bouffole.

On voit que pour cette opération, qui assure la vraie route du vaisseau, & ne peut être trop souvent répétée, la hauteur du lieu où l'on est devient un élément nécessaire. Notre Auteur décrit la manière de faire cette importante observation, soit par le Quartier Anglois ou de Davis, soit par l'Octant de Hadley, & à corriger les erreurs nées de l'élévation de l'observateur, & des réfractions horizontales.

POUR prendre hauteur la vue de l'horison est nécessaire, & comment
s'y

s'y prendre lorsque les brouillards empêchent qu'on ne puisse le découvrir? L'industrie d'un Anglois, digne d'une plus longue vie, en a fourni le moyen. (d) Il a imaginé une toupie, qui de même que celles dont les enfans s'amuse, conserve en tournant son assiette verticale, mais qui mieux construite & mieux balancée n'altère point sa situation, quelle que soit l'inclinaison du plan sur lequel elle se meut, & qui conserve son mouvement pendant un quart d'heure (e). On appelle cet instrument un *horison artificiel*. Le dessus est une glace de miroir, qui représente l'Astre qu'on veut observer autant déprimé sous l'horison qu'il est en effet élevé au dessus de lui dans les cieux. Il ne faut ensuite qu'ajuster le Quartier ou l'Oc-

(d) Mr. Serfon, qui perit il y a quelques années sur le vaisseau de guerre *La Victoire*.

(e) Cette propriété de la nouvelle toupie a été décrite dans le dernier Volume des *Transactions Philosophiques* Art. 56.

l'Octant de manière, que le centre de l'Astre observé & le centre de l'Astre réfléchi coïncident, & l'arc que donne l'instrument sera le double de la hauteur vraie de l'Astre. Le tems pendant lequel la toupie tourne sur son pivot, permet d'attendre les passages au Méridien. Un couvercle de verre empêche la glace de se ternir, & l'instrument sert de nuit comme de jour. J'omets les détails de cette curieuse invention; mais je ne puis m'empêcher d'avertir que celui qui a perfectionné cet instrument, & qui le construit, est Mr. Smeaton excellent artiste & Membre de la Société Royale de Londres.

C'EST en comparant le point, où le pilote se juge, avec la latitude qu'il observe, qu'il s'assure du lieu où il est. Si l'estime s'accorde avec l'observation par rapport à la latitude, il y a lieu de croire que la longitude est également bien déterminée. Si l'une diffère de l'autre, la préférence est due à l'observation. Comme ce n'est que la latitude qu'elle fait connoître; le Méridien où l'on est demeure inconnu. Il seroit donc

in-

Mois de Mars & d'Avril 1754. 305

infiniment à souhaiter qu'on pût observer la longitude aussi facilement que la latitude. Mr. Robertson passe en revue les divers moyens qu'on a pour y réussir. La table des variations magnétiques de Halley continuée par Mrs. Mountaine & Dodson pour l'année 1744 en fournit un d'une grande importance, & l'on peut espérer qu'il deviendra plus utile, à mesure que les observations se multiplieront. On pourroit se servir presque aussi utilement sur mer qu'on le fait sur terre des éclipses des Satellites de Jupiter, si l'on employoit des télescopes à réflexion de neuf pouces, qui font l'effet de lunettes de neuf piés. Le tems approche que la théorie de la Lune enfin perfectionnée permettra de faire de ce Satellite de la terre tout l'usage, auquel celui qui le lui a donné paroît avoir voulu le destiner. Mais de tous les moyens, le plus commode & le plus expéditif seroit une horloge, qui conservant sur mer sa régularité feroit connoître exactement l'heure qu'il est dans le lieu d'où l'on est parti. C'est à une horloge de ce genre, que travaille

vaille depuis plusieurs années un excellent ouvrier nommé Mr. Harri-son. On a lieu de se flatter, que ses succès répondront à ses efforts, & lui mériteront bientôt les récompenses promises par la Nation, comme i's lui ont déjà valu un des prix de la Société Royale.

Il est vrai que quand le pilote sauroit le point du Globe où il est, il ne seroit pas dispensé d'être continuellement sur ses gardes; vu le peu d'exactitude avec laquelle la situation des terres & surtout leur longitude sont marquées sur nos Cartes. Mais c'est à de nouveaux travaux non à la négligence que les découvertes doivent mener; & la perfection de la Géographie deviendra un des fruits de celle de la navigation.

Le reste de ce livre est destiné à enseigner aux gens de mer la manière de tenir un Journal. Notre Auteur leur en donne un exemple dans un voyage qu'il suppose à l'Isle de Madère. Il les exhorte aussi à profiter de toutes les occasions de lever les plans des côtes & des ports qu'ils rencontrent, & il leur en fournit les moyens.

moyens. Tout cet article contient d'excellentes choses, qui ne peuvent être abrégées.

J'EN dis autant du livre X. qui traite de la science de l'*Ingénieur de mer*. Notre Auteur commence par un cours abrégé de fortification. Il montre ensuite de quelle manière on s'y prend pour assurer les rades & les ports, par le moyen de forts, de barres, & de vaisseaux. Il enseigne enfin à forcer ces passages, & à attaquer des vaisseaux retranchés. Les exemples qu'il choisit pour éclaircir ses préceptes sont la bataille de S^{te}. Cruz en 1657, le siège de Londonderry en 1689, l'action de Gibraltar en 1693, les dispositions faites à Cadix en 1695, celles de la Terre Neuve en 1697, & la bataille de Vigo en 1702.

LES diverses tables, dont ce livre est enrichi, suffisent pour juger des travaux de l'Auteur, & du soin qu'il prend de ceux qu'il instruit. Il seroit à souhaiter qu'il ne s'y fût pas glissé quelques fautes d'impression, qui au reste ne fauroient arrêter ceux, qui ne lisent pas sans réflexion ou ne copient pas sans choix.

AR-

ARTICLE IV.

Several Discourses preached at
the Temple Church by THO-
MAS SHERLOCK D. D. late
Master of the Temple, now
Lord Bishop of London.

C'est-à-dire

*Sermons prêchés à l'Eglise du Tem-
ple, par THOMAS SHERLOCK,
Docteur en Théologie, & pré-
sentement Evêque à Londres; à
Londres chez P. Whiston, &
B. White, à la tête de Boyle,
W. Owen à celle d'Homère,
dans Fleet-Street, & chez E.
Baker à Tunbridge, 8°. pag.
399. 1754. Prix d'un écu.*

ON se tromperoit fort si l'on s'at-
tendoit à trouver ici des Ser-
mons proprement ainsi nommés dans

no-

Mois de Mars & d'Avril 1754. 309

notre Langue. On n'y voit ni Exorde, ni Application, ni fleurs de Rhétorique, ni grands mouvemens, ni style oratoire; rien en un mot qui sente le Prédicateur ni le Déclamateur. Mais en échange on y découvre un fonds de bon sens & de jugement, une force de raisonnement qui entraîne, de même qu'une pénétration, une dextérité, & une solidité peu communes dans la solution des plus grandes difficultés que l'on élève contre la Révélation. Le Docteur Sherlock composa autrefois ces Sermons pour la Société des Jurisconsultes, qui occupe le quartier de cette Ville que l'on nomme *le Temple*, parce qu'il appartenoit aux anciens Chevaliers du Temple de Jérusalem connus sous le nom fameux de *Templiers*. Appelé à prêcher devant l'Auditoire peut-être le plus éclairé & le plus difficile à contenter, il ne faut pas être surpris s'il a eû plus de soin de convaincre l'Esprit que de charmer l'oreille, & de combattre les doutes & les chicanes que de remuer les passions & d'arracher des larmes à ses Auditeurs.

C'est

C'est proprement ici une suite de raisonnemens ferrés, concis, incontestables; c'est la Raison elle-même qui prend la défense de la Religion. Qu'il sied bien après cela à nos Incrédules Modernes de traiter avec un souverain mépris les Théologiens & les Ministres de la Religion Chrétienne, & de les accuser de petitesse d'Esprit, de prévention, d'ignorance, de superstition. Que l'on pèse à la balance du sens commun & de l'Equité les productions des Déistes, & celles des Défenseurs du Christianisme; les objections par exemple d'un Collins, d'un Tindal, d'un Bolingbrocke, & les réponses d'un Sherlock, d'un Foster, & d'un Leland; & que l'on me dise si la force, la solidité, l'évidence ne se trouve pas toute du côté de ces derniers, & la chicane, la frivolité, & la mauvaise foi du côté opposé. Mais pour peu que l'on veuille encore en convenir, il ne faudroit pour décider cette question que lire sans partialité ces Discours de notre savant Prélat, dont nous allons rapporter ici quelques-uns des principaux raisonnemens.

Mois de Mars & d'Avril 1754. 311

CE Volume contient XIV Sermons ; mais le I en renferme 4, le troisième 3, le quatrième 2, & le quatorzième 2 ; ainsi il y en a en tout XXI. En voici les Sujets. I. Jean 6, 67. 68. 69. *Et Jésus dit aux douze, & vous ne vous en voulez vous point aussi aller ? Mais Simon Pierre lui répondit, Seigneur, à qui nous en irions nous ? Tu as les paroles de la Vie éternelle, & nous avons cru & nous avons connu que tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.* II. Hébreux 7, 25. *C'est pourquoi aussi il peut sauver à plein ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux.* III. Matthieu XI. 6. *Bienheureux est celui qui ne sera point scandalisé en moi.* IV. 1 Corinth. 1, 21. *Puisque dans la sagesse de Dieu le Monde n'a point connu Dieu par la Sagesse, le bon plaisir de Dieu a été de sauver les Croyans par la folie de la Prédication.* V. Jean 3, 16. *Dieu a tant aimé le Monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.* VI. 2 Tim. I, 10. *Il a mis en lumière la*
vie

vie & l'immortalité par l'Evangile.

VII. Romains 4, 25. Il a été livré pour nos offenses, & il est ressuscité pour notre justification. VIII. Ro-

maines 8, 16. C'est ce même Esprit, qui rend témoignage avec notre Esprit que nous sommes les Enfans de Dieu.

IX. Jean 20, 30. 31. Jésus fit aussi en la présence de ses Disciples plusieurs autres Miracles qui ne sont point écrits dans ce Livre; mais ces choses sont écrites afin que vous croyez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, & qu'en croyant vous ayez la vie par son nom. X. Actes 2, 22. Jésus le Nazarien, personnage approuvé de Dieu entre vous par les miracles, les merveilles, & les prodiges que Dieu a faits par lui au milieu de vous, comme aussi vous le savez. XI. Psea-

me 8, 5. Qu'est-ce que de l'homme que tu te souviennes de lui, & du Fils de l'homme que tu le visites? XII. Actes X. 34. 35. Alors Pierre prenant la parole dit; en vérité je reconois que Dieu n'a point d'égard à l'apparence des personnes, mais qu'en toute Nation celui qui le craint & qui s'addonne à la justice lui est agré-

ble.

Mois de Mars & d'Avril 1754. 313
ble. XIII. Matthieu 22, 40. De ces
deux commandemens dependent toute
la Loi & les Prophètes. XIV. Hé-
breux 3, 12. Mes Frères prenez gar-
de qu'il n'y ait en quelcun de vous un
mauvais cœur d'incrédulité pour se
révolter contre le Dieu vivant.

C'EST une mode aujourd'hui parmi
les Grands & les Beaux - Esprits du
siècle de rejeter la Révélation & de
lui préférer hautement la Religion
Naturelle comme seule suffisante
pour rendre les hommes heureux.
Si cela est St. Pierre avoit grand tort
de dire à J. C. *Seigneur à qui nous en*
irions nous (a)? puisqu'il n'avoit qu'à
rentrer en lui même, & consulter
sa Raison qui lui auroit facilement
appris tout *ce qu'il faut faire pour*
obtenir la vie éternelle. Mais c'est ici
moins une question de pure spécula-
tion qu'une question de fait. S'il est
vrai que la Religion Naturelle a tant
d'efficace, il doit y avoir eû un
tems, pendant cette longue suite de
fiè-

siècles où les hommes n'ont eu d'autre guide qu'elle, dans lequel cette Religion les ait effectivement rendus sages & éclairés, & où la Raison ait paru dans tout son éclat. Cependant cette Epoque ne se trouve nulle part dans les Annales du Monde. Les siècles les plus illustres & les plus fertiles en Philosophes & en Politiques n'en ont pas moins été le regne de la Superstition & de l'Idolatrie, que les tems de la plus crasse ignorance. Athènes & Rome adoroient-elles moins les Idoles, & se plongeient elles moins dans les plus honteux désordres sous les Socrate & les Sénèque, que lorsque ces fameuses Républiques crouissoient dans les plus profondes ténèbres ? Et même aujourd'hui comment arrive-t-il que cet Empire si ancien & si illustre, que la Chine, en un mot qui se vante de surpasser toutes les autres Nations en tout genre de Sciences, soit cependant encore si ignorante en fait de Religion, & si superstitieuse ? D'où vient enfin que l'Europe entière est maintenant si éclairée, & que la Religion Naturelle

Mois de Mars & d'Avril 1754. 315

relle même y brille dans tout son jour, si ce n'est pas à la Révélation de Jesus Christ que cette merveilleuse révolution est due? Comment se fait-il que la Raison paroisse dans toute sa force, & la Religion Naturelle dans tout son lustre, partout où l'Evangile est établi; & que l'une & l'autre soient si foible & si obscurcie dans tous les lieux où le Christianisme n'a pas encore pénétré? C'est-là un Problème dont nous prions le Dèiste de nous donner la solution.

IL est donc manifeste que la Religion Naturelle seule est insuffisante pour tirer les hommes de l'état déplorable où ils se trouvent tous depuis un tems immémorial. Osez vous dire qu'ils sont sortis tels des mains de leur Créateur, & que leur état naturel est le vice & l'idolatrie? Mais puisque Dieu ne peut pas être l'Auteur du péché, dites nous ce que c'est donc qui a ainsi altéré & dérangé la Raison humaine; quel est ce mal, ce venin qui s'est glissé dans toute la masse du Genre humain, & a tellement fasciné leurs

O 2

sens,

sens, qu'en *voiant* ils ne voient point, & qu'en *entendant* ils ne comprennent point ? Cet aveuglement général, cette dépravation universelle comment a-t-elle lieu, si la Religion Naturelle a le pouvoir qu'on lui attribue ? D'où vient qu'un Socrate, un Platon, un Cicéron, ces Génies supérieurs & dont on fait tant de bruit, n'ont jamais converti personne du Culte des Idoles à celui du vrai Dieu ; & que bien loin de *glo-rifier Dieu comme Dieu* ils ont eux-mêmes fléchi le genou devant le bois & la pierre, tout comme le plus superstitieux, & le plus vil de leurs Contemporains ? La Religion Naturelle enseigne-t-elle l'Idolatrie, & permet-elle d'adorer la Créature à la place du Créateur ? Que l'on convienne donc du besoin pressant où l'on étoit d'une assistance supérieure, du secours d'une Révélation divine qui rendît à la Religion Naturelle sa pureté, son évidence, son efficace, & qui fournît à l'homme de nouveaux motifs pour pratiquer la vertu, & de nouvelles lumières sur sa destinée éternelle. Et puisque l'E-
vangile

Mois de Mars & d'Avril 1754. 317

vangile de J. C. nous procure ces précieux avantages, nous sièd-il bien de méconnoître la main qui nous enrichit, & de mépriser l'ineffable lumière qu'elle nous présente? Convient-il à cette Langue qu'elle vient de délier de blasphèmer son Bienfaiteur, & à cette main qu'il a rendu saine de se lever contre lui?

Tout le monde est d'accord que la Religion quelle qu'elle soit ne peut avoir d'autre but que de nous conduire au souverain bonheur, à la Félicité éternelle. Cela posé, comparons la Religion Naturelle & la Révélation, & voyons à laquelle des deux *il faut s'adresser pour avoir la vie éternelle.*

IL ne dépend point de l'homme de se procurer lui-même la suprême béatitude; son bras ne sauroit briser les portes du sépulcre, ni s'ouvrir l'entrée de la Jérusalem céleste. Il n'y a que Dieu qui ait l'empire de la mort, & qui puisse introduire dans le séjour de l'immortalité. Il suit delà que c'est à lui qu'il faut plaire & obéir pour obtenir la vie éternelle, & que la Religion qui en four-

318 JOURNAL BRITANNIQUE.

nit les moïens les plus assurés est incontestablement la meilleure. Une Révélation positive & solennelle de sa part est donc préférable à toute autre direction naturelle & intérieure; car enfin Dieu doit savoir mieux que personne ce qu'il a intention de faire pour l'homme. Il est vrai que la Religion Naturelle vient de lui; mais s'il veut bien y ajouter de nouveaux secours, de nouvelles lumières, n'en est il pas le Maître? Il est donc du devoir de tout homme raisonnable d'examiner les prétensions de la Révélation qu'on lui donne pour divine, & de rechercher avec soin si Dieu ne s'est point effectivement révélé aux hommes. S'ensuit-il de ce qu'il y a de fausses révélations dans le monde, qu'il ne faudroit y en avoir de véritable? Y a-t-il un seul de nos Incrédules qui si l'Evangile lui donnoit un titre au moindre Domaine, voulut y renoncer sur de simples raisonnemens speculatifs, & qui ne fit pas les derniers efforts pour s'en assurer la vérité & la légitimité? Or l'Evangile est le seul titre que nous ayons à l'Héritage Céleste,

leste, les seules Lettres patentes qui nous donnent droit à l'Immortalité bienheureuse. On est donc inexcusable si on le rejette sans l'examiner, & si l'on refuse de recevoir de la part de Dieu aucune loi positive. Vous direz peut-être qu'il ne peut jamais y avoir de nécessité qu'il révèle des *Mystères*, ou qu'il emploie pour le salut des hommes des moyens dont leur Raison ne sauroit comprendre le rapport avec le but auquel ils tendent. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que si nous sommes dans l'impuissance de nous sauver nous mêmes par des moyens naturels, & qu'il faille que nous soions sauvés, il est absolument nécessaire que cela s'exécute par des moyens surnaturels. Et n'est-il pas de la sagesse & de la bonté de Dieu de nous révéler tout ce qu'il nous convient de savoir pour l'accomplissement de l'ouvrage de notre salut? Une Révélation de sa part doit donc contenir toutes les vérités, ou toutes les doctrines qu'il nous importe de connoître, quelque sublimes & mystérieuses qu'elles puissent être en

elles-mêmes. Mais remarquez le bien ; il n'y a point de mystère dans toute la Nature relativement à la Souveraine Intelligence de Dieu. Un Mystère n'est rien de réel, de positif, ou d'inhérent au sujet auquel il se rapporte. Dire que telle ou telle chose est un mystère, ce n'est rien affirmer proprement de cette chose là, mais c'est déclarer seulement qu'elle est telle à notre égard, c'est-à-dire, que nous ne la comprenons pas. Il n'y a pas plus de différence quant à notre Entendement entre une vérité qui est mystérieuse, & une vérité qui n'est pas telle, qu'il y en a entre un poids qui est proportionné à nos forces, & un poids qui les excède ; & comme le défaut de notre puissance nous met hors d'état de soulever certain fardeau, les bornes de notre Intelligence de même nous rendent certaines vérités mystérieuses. Il suit delà que tout ce que l'on dit contre les mystères de la Religion se réduit à ceci ; c'est que Dieu a fait certaines choses, ou qu'il nous ordonne certaines choses dans le dessein de nous sauver, dont nous

ne

ne comprenons pas les raisons. Si l'on considère la Religion en qualité de règle de conduite, en ce cas-là les Mystères n'en font pas des parties nécessaires ; mais ils en sont inséparables si on la regarde comme le moïen d'obtenir le pardon des péchés, & la vie éternelle. Quelle injustice n'y a-t-il donc pas à s'élever contre les mystères de l'Evangile, puisque tout ce dont il nous prescrit la pratique est clair & évident, & que tout ce qu'il renferme de mystérieux se rapporte uniquement aux opérations mêmes de la Divinité dans l'ouvrage de la Redemption ? Nous plaindrons-nous de ce que Dieu a plus fait pour nous, que notre Raison ne pouvoit nous autoriser à attendre de sa part, ni qu'elle n'est même à présent en état de le comprendre ? Sans doute que tant que l'homme est dans l'innocence il est en faveur auprès de Dieu, & qu'alors la Religion n'étant pour lui que la règle de ses actions elle ne peut rien lui offrir de mystérieux ni d'incompréhensible. Mais il n'en est pas de même si vous le supposez *Pécheur*.

Devenu criminel & odieux à l'Etre Suprême, la Religion prend une toute autre face à son égard. Avec son innocence s'est évanouie toute son espérance d'une Félicité éternelle, & Dieu ne se présente plus à son idée que comme un Législateur offensé, & un Juge redoutable. A qui s'adressera-t-il dans cette détresse? A la Religion Naturelle? Mais elle ne lui offre que la Loi qu'il a violée, & que la raison de sa Condamnation. A la Clemence de Dieu lui même? Mais est-il concevable qu'il couronne le crime, & qu'il accorde au Pêcheur la gloire immortelle qu'il n'a promise qu'à la Vertu? Où seroit sa Véracité, sa Sainteté, sa Sagesse, son Equité? Le Pêcheur n'a donc aucune ressource du côté de la Nature & de la Raison, & rien ne peut le rassurer qu'une Révélation solennelle que Dieu est apaisé envers lui, & qu'il a trouvé les moyens de le conduire au Salut éternel. Trois Conditions sont absolument requises pour sauver le Pêcheur. Il faut que la Religion qu'on lui présente dans cette vue le reconcilie avec Dieu dont
il

Mois de Mars & d'Avril 1754. 323

il a violé les loix , qu'elle le purifie de la corruption qu'il a contractée par ses habitudes vicieuses , & qu'elle le mette en état de n'y plus retomber , ou du moins de n'y pas persévérer. Or c'est là précisément la teneur de l'Evangile , & les paroles de la Vie éternelle que J. C. annonce aux hommes coupables. *A qui nous en irions nous donc si ce n'est à lui seul ?*

La pauvreté & l'abaissement dans lequel ce divin Législateur a paru dans le Monde ont donné lieu à la première Objection que l'on ait faite contre l'Evangile , & vraisemblablement à la dernière que l'on y fera. (b) Un Messager aussi extraordinaire, dit-on , qui est envoyé de la part du Monarque de l'Univers pour la conversion du Genre humain , devoit-il paroître dans l'opprobre & dans la destitution ? Cette difficulté se fonde sur ce faux principe : c'est que les grands événemens, les actions difficiles

(b) Serm. III.

O 6

ficiles à exécuter requièrent des moyens qui y soient proportionnés; & que tout ce qui part de la main de l'Etre Suprême doit porter des marques de grandeur & de magnificence. Mais on se trompe. Le succès des Opérations de Dieu ne dépend en aucune manière des instrumens qu'il y emploie. Il n'en est pas de lui comme des hommes qui ne peuvent réussir dans leurs entreprises qu'en se servant des moyens qui y sont propres. Ils ne sauroient par exemple arrêter le cours du plus petit torrent qu'en y opposant une digue; mais quant à Dieu la simple Verge de Moïse lui suffit pour fendre les eaux de la Mer, & en suspendre les flots irrités. La Toute-puissance divine n'a donc nul besoin du foible secours des instrumens qu'elle met en œuvre, ni sa Majesté suprême de la vaine pompe des grandeurs humaines pour rehausser l'éclat de ses œuvres; au contraire *c'est par les choses foibles de ce Monde qu'elle triomphe des fortes*, comme le dit St. Paul. Mais supposons pour un moment que J. C. eût parû sur la Terre dans une plus grande

de splendeur, & avec une autorité plus éclatante, qu'il fût venu en un mot comme un Prince puissant, & qu'en cette qualité il eût fait recevoir sa doctrine. N'auroit-on pas alors reproché à sa Religion d'être l'ouvrage de la Politique humaine, & de ne s'être établie qu'à la faveur de la Contrainte & de la Violence? Fut-ce jamais un préjugé favorable à une Religion que d'avoir été prêchée à la tête d'une Armée, & le glaive à la main? Certainement si la Religion doit être un acte raisonnable de l'Esprit, si c'est à la Raison, à l'Entendement qu'elle doit être présentée, on ne sauroit la proposer avec trop de simplicité & de familiarité pour ainsi dire. Moins on a de crainte & de déférence pour son Maître, & plus est-on en liberté d'examiner & de peser ses raisons. Combien l'humiliation de J. C. n'étoit-elle donc pas propre à donner aux hommes une libre carrière pour éprouver sa Doctrine, & pour approfondir ses prétensions; & devoit-elle jamais être reprochée à une Religion Raisonnable, par des gens ennemis des pré-

jugés & de la violence?

MAIS, dit-on encore, un Envoïé céleste ne devoit-il pas lever toutes les difficultés qui s'opposent à la creance & à la pratique de la Religion qu'il annonce? Peut-on concevoir qu'il laisse subsister tous nos doutes sur la nature de Dieu, sur celle de l'Âme, sur son état & le lieu de son séjour dans un autre Monde, & sur ce qui doit constituer proprement son bonheur ou son malheur éternel? On répond à cela que J. C. n'étoit pas plus obligé de nous révéler l'essence de la Divinité & celle de l'Âme, que Dieu ne l'étoit de nous créer avec l'intelligence des Anges, & avec des facultés capables de comprendre actuellement ces mystères. D'ailleurs la pratique de la Religion ne dépend nullement de la connoissance de la nature même des choses qu'elle enseigne, mais de la certitude de l'immortalité de l'âme, & d'un état de peine ou de récompense après la mort. Les difficultés qui naissent de la considération des propriétés naturelles des choses n'ébranlent en aucune manière la réalité

té ni la certitude de leur existence ; car ce sont deux questions bien distinctes que celles-ci ; *une telle chose existe-t-elle, & quelle est la nature, l'essence d'une telle chose ?* Le plus simple des hommes est aussi assuré de l'existence du Soleil que le plus fameux Astronome, & cependant il en ignore absolument la nature ; & de même un Mathématicien peut considérer à fonds toutes les propriétés d'un Cercle ou d'un Triangle, sans s'embarasser s'il existe ou non dans l'Univers. Il suit évidemment de là que l'on peut être certain qu'une chose existe, quoique l'on ne puisse rien découvrir touchant son essence lorsqu'on vient à l'approfondir. Il suffit donc pour remplir le but que se propose la Religion, que les hommes aient toute la certitude possible que leur Ame survit à leur Corps, & qu'ils seront punis ou récompensés après la mort ; & où est la nécessité de contenter leur curiosité sur des choses qui passent leur portée actuelle, & dont la connoissance apparemment ne leur convient pas dans la vie présente puisqu'elle leur est refusée,

sée, & que Dieu leur a donné la plus haute évidence & la plus entière certitude d'une vie à venir? En effet tout se réduit à cet égard à ces deux points; l'un que Dieu puisse certainement ressusciter nos Corps, & l'autre qu'il le veuille certainement. On ne peut refuser à Dieu qui a créé le corps de l'homme le pouvoir de le ranimer, sans le dépouiller de sa Toute-puissance, & anéantir la Religion Naturelle même. Et quant à sa Volonté à cet égard, J. C. qui nous a été envoié en son nom nous en assure de la façon du monde la plus solennelle & la plus indubitable, & tous ses miracles & sa propre Résurrection nous le démontrent invinciblement; aussi St. Paul dit-il que *J. C. a mis en pleine évidence la Vie & l'Immortalité par son Evangile.*

UNE autre grande difficulté que forme l'Incrédule contre la Religion de J. C., c'est ce nombre prodigieux de fausses Révélations qui prétendent toutes être émanées de l'Etre Suprême, & parmi lesquelles on ne sauroit, dit-on, démêler la véritable, d'où

(c) d'où l'on conclut que le plus sûr est de s'en tenir à la Religion Naturelle qui ne varie jamais, & qui ne peut être contrefaite: Mais la dispute entre la Révélation & la Loi Naturelle ne roulant que sur ce seul point, savoir, *laquelle des deux est le meilleur guide en fait de Religion*, il est évident que la Révélation doit être considérée ici uniquement en qualité de mesure ou *de règle de Religion*. Il seroit donc absurde de nous objecter toutes ces Révélations singulières qui n'ont jamais été proposées comme des Règles de Religion, toutes ces réponses des Oracles dont l'Histoire ancienne fourmille, ni même les commissions particulières dont les Prophètes Juifs étoient chargés de la part de Dieu. Cela posé, il ne reste plus qu'un très petit nombre de Révélations à examiner. La Religion de Numa en est une; mais comme elle n'étoit destinée que pour la seule Ville de Rome,

Rome, & que ce Législateur ne songea nullement à l'imposer au reste du Monde, elle ne peut être la Règle que nous cherchons. Il en est de même de tous les autres systèmes de Religion du Paganisme, dont aucun n'a jamais prétendu servir de loi universelle; témoin la réponse de l'Oracle à cette question, *laquelle de toutes les Religions étoit la meilleure*; que *chacun* dit-il *se conforme au culte qui est établi dans son pays*. Toutes les Religions passoient donc pour également bonnes parmi les Païens; & de leur propre aveu l'une ne devoit point être préférée à l'autre. Cependant comme elles étoient toutes contraires à la Religion Naturelle qui n'admet le culte que du seul vrai Dieu, il est démontré qu'elles étoient toutes fausses. On sait que la Révélation de Moïse renfermoit une *Loi Cérémonielle*, & une *Loi Morale*; celle-là ne regardant que le seul Peuple Juif elle ne nous oblige en rien; mais la Loi Morale étant conforme à la Loi Naturelle elle doit être admise comme venant de la même source. Il ne reste plus que
l'E-

l'Evangile & le Mahométisme à examiner. L'un & l'autre se dit une Révélation divine, & adressée à tous les hommes de même que la Religion Naturelle. Comparons donc en peu de mots ces deux Révélations Nouvelles, & faisons-le dans les termes mêmes de notre illustre Théologien, qu'il seroit impossible d'abréger sans leur faire perdre beaucoup de leur force & de leur beauté.

„ Tel étoit, dit-il, le cas de la Ré-
„ vélation, & l'Evangile étoit sans
„ Compétiteur, lorsque l'heureux
„ Mahomet cet insigne Imposteur
„ parut dans le Monde. Il est vrai
„ qu'il prétendit être envoyé à tous
„ les hommes, & qu'il ne trouva
„ que trop de moyens pour soutenir
„ ses prétensions. Il fonda son au-
„ torité des révélations immédia-
„ tes, & il s'appuya du témoigna-
„ ge de l'Evangile qu'il avoit pris
„ pour modèle. Et si nous disions
„ que l'Alcoran ne nous a jamais été
„ annoncé par des Missionnaires suffi-
„ samment autorisés pour cela, l'on
„ nous répondroit peut-être que
„ l'Alcoran nous est aussi dûement
„ annon-

„ annoncé que l'Evangile l'est aux
 „ Mahométans ; réponse qui toute
 „ spécieuse qu'elle paroît a ce de-
 „ faut de parité, c'est qu'au moins
 „ ces derniers reconnoissent J. C.
 „ pour un vrai Prophète. Mais in-
 „ dépendamment de cela, il n'est pas
 „ difficile de trouver des raisons suf-
 „ fisantes pour décider à qui la pré-
 „ férence est due. Consultez la Re-
 „ ligion Naturelle. Conduisez aux
 „ pieds de son Tribunal Mahomet
 „ & ses Sectateurs tout couverts
 „ d'armes & de sang, tout fumans
 „ encore du carnage de mille mil-
 „ liers de leurs Concitoïens égorgés
 „ par leurs mains cruelles ; montrez
 „ lui ces Villes sans nombre rédui-
 „ tes en cendre, ces Provinces dé-
 „ solées, ces Nations entières qu'ils
 „ ont exterminées ; à ce spectacle
 „ plein d'horreur faites succéder une
 „ scène d'un autre genre, levez le voile
 „ qui couvre le Sanctuaire de ce Pro-
 „ phète envoïé du Ciel, faites passer
 „ en revue ses Femmes & ses Concu-
 „ bines, avérez ses adultères & ses
 „ débauches, & faites voir com-
 „ ment il ose en appeller à des ré-
 „ vé-

„ vélations divines pour justifier sa
„ Tyrannie & ses Voluptés. D'un
„ autre coté que l'on voie paroître
„ J. C. cet homme humble & dé-
„ bonaire qui marquoit tous ses pas
„ de quelque bienfait, & qui ne
„ s'appliquoit qu'à instruire l'Igno-
„ rant & qu'à corriger le Vicieux;
„ que l'on découvre ses plus som-
„ bres retraites, qu'on le suive sur
„ la montagne la plus solitaire, &
„ que l'on y contemple sa dévotion,
„ sa piété éminente; que l'on pu-
„ blie ses discours, sa frugalité, son
„ innocence; qu'on le présente ac-
„ cablé d'injures & ne les ressentant
„ point, trainé devant les Tribu-
„ naux & ne proférant aucune plain-
„ te, cloué sur une Croix, expi-
„ rant dans les tourmens, & *priant*
„ *pour ses Persécuteurs & ses Bou-*
„ *reaux !* Après cela que la Religion
„ Naturelle prononce lequel des deux
„ est le véritable Prophète de Dieu.
„ Mais sa décision est toute faite,
„ témoin cet aveu qu'elle mit dans
„ la bouche du Centenier Romain,
„ à la vuë d'une partie des événe-
„ mens de la vie de J. C., *Certai-*
„ *né-*

„ nement dit il celui-ci étoit le Fils
 „ de Dieu! ”

DISONS encore ici un mot sur la question de *Miracles* (d). Comme toute la vérité du Christianisme dépend de l'autorité des Miracles, il faut examiner d'un côté en quoi consiste la force de cette preuve, & faire voir ce qu'ils sont destinés à prouver proprement, & de l'autre rechercher quelles sortes d'opérations doivent être regardées comme des Miracles, pour qu'ils puissent servir de preuves à la Vérité de la Religion Chrétienne. Et d'abord les Miracles n'ont point pour but de prouver l'existence de Dieu ni les préceptes de la Morale, parce que la Religion Naturelle est toute entière du ressort de la Raison, & qu'elle tire ses preuves des œuvres de la Nature. L'existence de Dieu peut-elle être prouvée plus démonstrativement que par les merveilles de la Création & de la Conservation de l'Univers; & si un seul Monde tiré du Néant ne prouve pas l'existence de Dieu, mille Mondes parvenus à l'existence la prou-

(d) Serm. X.

prouveroient-ils davantage? Il n'y a point de Révélation qui puisse produire de plus grandes œuvres pour prouver son autorité, que les œuvres admirables qui servent de fondement aux vérités de la Religion Naturelle; & il n'y a d'autre différence entre les miracles & les œuvres de la Nature que celle-ci; c'est que ces dernières sont des opérations constamment & régulièrement produites par un pouvoir suprême, au lieu que les autres sont des productions extraordinaires de la même puissance. Il n'en faut pas moins pour faire lever & coucher le soleil sans interruption, que pour en suspendre la course pendant un jour entier. Les Miracles n'ont eû lieu qu'après que les hommes eurent altéré les idées qu'ils avoient de l'Etre Suprême, & qu'ils furent tombés dans l'idolâtrie & la superstition. Dès que chaque Nation eut son Dieu particulier, il ne fut plus possible de reconnoître le vrai Dieu qu'à des opérations extraordinaires, & marquées du coin de sa Toute-puissance. C'est ainsi que pour montrer sa supériorité sur tous les Dieux de l'Egypte, il multiplia

tiplia les prodiges opérés par Moyse, & qu'il réduisit les Magiciens à convenir publiquement que *c'étoit là le doigt de Dieu*. Ainsi le premier principal usage des Miracles a été de prouver la suprémacie de Dieu sur tous les Dieux du Paganisme. Ils furent aussi destinés quant aux Juifs, à les convaincre que l'Eternel leur Dieu dont ils recevoient une Loi particulière, étoit en état de les combler de biens & de les accabler de maux, suivant qu'ils lui feroient obéissans ou rebelles. Il est encore évident que toutes les fois qu'une Nouvelle Loi ou une Nouvelle Doctrine est anoncée aux hommes, il faut qu'elle soit apuïée de nouvelles preuves de son origine celeste. La Raison nous apprend que Dieu doit être obéi en tout ce qu'il prescrit ou commande; mais on ne sauroit s'assurer qu'il exige telle ou telle chose nouvelle, sans des temoignages incontestables que ces commandemens viennent de sa part. Cela demontre combien les Miracles sont nécessaires pour l'introduction d'une nouvelle Révélation; non que les Miracles prou-

prouvent la *vérité* d'une doctrine , mais la *Commission* de celui qui l'annonce. A l'égard des conditions requises dans une opération pour être regardée comme un miracle , il faut d'abord qu'elle ne puisse pas être attribuée au pouvoir ou à l'artifice d'aucun homme ; & telle est incontestablement la résurrection d'un mort , & la guérison de toutes sortes de maladies par une seule parole. Mais direz vous , ces effets miraculeux ne pourroient-ils pas être opérés par des Puissances supérieures à l'homme , mais inférieures à l'Etre suprême , & par conséquent ne procéder pas de sa part ? Pour dissiper ce doute , il n'y a qu'à faire les réflexions suivantes. Si l'on peut alléguer d'aussi bonnes preuves que Dieu est l'Auteur de la Révélation , que le sont celles qui prouvent son existence , il est clair que tout homme qui croit cette existence est également obligé d'admettre la divinité de cette Révélation. Or il n'y a qu'à jeter les yeux sur les miracles de l'Evangile pour s'appercevoir , qu'ils prouvent aussi clairement les

attributs de Dieu que le font les œuvres de la Nature. Rendre la vie à un mort, & le *créer en Ame vivante*, n'est-ce pas l'effet d'une même puissance? Bouleverfer la Nature, ou rétablir l'ordre & le calme des Elémens par une seule parole, n'est-ce pas autant que leur prescrire des loix & de la régularité en leur donnant l'être? Et si la Raison & la Nature publient la Sagesse, la Justice, la Sainteté, & la Bonté de l'Etre suprême, l'Evangile ne met-il pas ces mêmes Perfections dans un plus grand jour encore? Ainsi de quelque façon que vous vous y preniez pour prouver l'existence ou les attributs de Dieu, on peut prouver de la même manière que c'est lui qui est l'Auteur du Christianisme; & il faut ou regarder les œuvres de la Nature comme des preuves insuffisantes de l'existence de Dieu, ou admettre les miracles de l'Evangile comme des preuves de la Divinité, puisque ce sont des opérations de la même espèce, & des effets d'un même pouvoir.

J. D. C.

AR-

ARTICLE V.

Extrait de diverses Lettres de Mr. BOLTON, Recteur de Stalbridge, à l'Auteur de ce Journal, sur la théorie de la Comète de 1739, & de celle de 1743 & 1744.

MONSIEUR,

LE plaisir que vous m'avez fait, en me communiquant les observations de Mr. Zanotti sur la Comète de 1739. tirées des *Mémoires de l'Académie des Sciences de Bologne* (a), m'engage à vous adresser le résultat des calculs, qu'elles m'ont donné lieu de faire. Si l'excentricité ne s'étoit pas trouvée si prodigieu-

(a) *Comment. Acad. Bonon. Tom. II. P. 3. p. 73.*

gieusement grande, ou si j'avois pû me procurer quelques autres observations propres à être comparées avec celles de l'Astronome Italien, je me flatte que j'aurois pû vous envoyer quelque chose de plus correct. Les différences que vous trouverez dans ma table, entre les lieux observés & ceux que j'ai trouvés par le calcul, peuvent avoir en partie leur source dans quelque défaut des Elémens. Mais en général leur accord confirme assez la théorie, & donne lieu de rejeter quelques-uns des principaux écarts sur les erreurs dans la situation des étoiles, dans les observations, dans les tems, ou dans les réfractions.

J'AVOIS fixé dans une première ébauche à 913. ans le tems périodique de cette Comète. Mais quand j'ai consulté la Cométographie d'Hevelius, je n'ai trouvé aucune Comète, qui répondit à ce période. J'ai cru mieux trouver mon compte dans celle, dont il est fait mention pour l'année 837, & j'ai conjecturé qu'elle étoit la même que la nôtre, dont la révolution devient ainsi de 902 ans.

Mois de Mars & d'Avril 1754. 34^e
 ans. Outre la précision plus grande,
 à laquelle je suis arrivé par cette
 nouvelle supposition, divers rapports
 singuliers ont concouru à me la faire
 admettre. La Comète d'Hevelius
 passa par les mêmes Signes, savoir
 la *Vierge*, le *Lion*, l'*Ecrevisse*, les
Gemeaux, & le *Taureau*; elle fut re-
 trograde; & se montra pendant près
 de quatre mois. Si l'on remonte à
 un période antérieur, en rebroussant
 de 902 ans, on viendra à l'année
 65. avant Jésus Christ. Il parut cette
 année une Comète dans le signe de
 la *Vierge*, & elle fut vue pendant
 plus de trois mois. Hevelius l'ap-
 pelle *terrificum & ingens sidus*, un
 Météore considerable & effrayant.
 Il ajoute que c'est dans ce tems que
 s'éleva la guerre civile entre Ma-
 rius & Octave; *hoc tempore bellum*
civile inter Marium & Octaviū or-
tum est. Il paroît de là, que cette
 Comète est celle, dont Cicéron par-
 le dans le Livre de la *Nature des*
Dieux, (b) comme vous le verrez par
 le

(b) *Tam facibus visis cœlestibus: cum*
 P 3 *stel-*

le passage, que je transcris au bas de la page.

LES observations de Mr. Zanotti font au nombre de trente six. Je n'ai appliqué ma théorie qu'à dix sept. Le travail n'est pas petit ; je pourrai le poursuivre, mais je crois en attendant que ce que j'en ai fait pourra engager les Astronomes à me communiquer leurs observations & à vérifier mes calculs.

IL ne sera peut-être pas inutile d'avertir, que la différence des Méridiens de Bologne & de Paris est de 37 minutes, que celle qui se trouve entre Paris & Londres est de 9 minutes 41 secondes, & qu'ainsi Bologne & Paris diffèrent de 46 minutes 41 secondes de tems. Ceci joint à la différence des stiles, & à l'équation du tems, donnera le tems moyen à Londres, suivant la méthode que j'ai suivie.

stellis iis, quas Græci cometas, nostri cinnatas vocant, quæ nuper bello Octaviano magnarum fuerunt calamitatum præ-nuncia. De Nat. Deor. L. II. 5.

Elé-

Mois de Mars & d'Avril 1754. 343.

*Elémens de la Comète vue à Bologne
depuis le 16 Mai jusqu'au 6. Aout
1739 V. S.*

*Distance du périhelie, ou du foyer au
sommet, de - 0, 672495 parties*

Lieu du périhelie dans l'orbite

- - 12^d. 32'. 41"

Tems du périhelie 6. Juin 8h. 56'.

- - - - 30". tems moyen.

Lieu du nœud descendant 27^d.

- - - - 17'. 23"

Tems du nœud descendant 18 Juillet

- - - - 8h. 2'. 30"

*Angle de la ligne des nœuds avec l'axe
transversal - - 75^d. 15'. 18"*

Tems périodique - 902 ans.

C'EST sur ces élémens que j'ai formé la table suivante. Je vous prie de la communiquer au Public, & de me croire véritablement &c.

ETIENNE BOLTON.

P. S. A la suite de cette table, vous en trouverez une plus complète de la Comète de 1743 & 1744 que celle
P 4

celle que vous avez insérée dans votre Journal. (c). J'y ai fait entrer quelques unes des observations faites à Paris que vous m'avez communiquées, & j'y ai ajouté les distances logarithmiques du Soleil. Je n'ai fait aucun changement dans les élémens. Les lettres G, O, P, désignent les observations de Greenwich, d'Oxford, & de Paris. Elles sont toutes rapportées au Méridien d'Oxford, & réduites au tems moyen.

(c) *Tom. IX. p. 138.* Mettez dans la table *Tems moyen* au lieu de *Tems vrai*.



TABLE

A R T I C L E VI.

Memoirs of the reign of Queen ELIZABETH from the year 1581 till her death ; in which the secret intrigues of her Court, and the conduct of her favourite ROBERT Earl of ESSEX, both ad home and abroad, are particularly illustrated, from the original papers of his intimate friend ANTHONY BACON Esquire and other M^{pts}. never before published ; by THOMAS BIRCH D. D. Rector of the united parishes of St. Margaret Pattens and St. Gabriel Fenchurch, and Secretary of the Royal Society.

C'est-à-dire

*Mémoires du règne d'ELIZABETH
depuis l'année 1581 jusqu'à sa
P 5 mort,*

mort, &c. tirés des papiers originaux de Mr. ANTOINE BACON, & de divers autres Mpts. qui n'avoient point été publiés jusqu'ici; par Mr. BIRCH Dr. en Théologie &c. A Londres, chez A. Millar 1754. 2 Vol. in 4. pag. 491. pour le I. & 516 pour le II. prix d'une Guinée en blanc.

MR. Birch ne dément point par ce nouveau présent la réputation, qu'un grand nombre d'autres ouvrages lui a très justement acquise. Persuadé que les meilleures histoires sont souvent défectueuses, il s'est appliqué depuis plusieurs années à déterrer dans divers cabinets les pièces originales qui s'y trouvent, & qui seules peuvent donner au récit des faits de la certitude & de la vie.

Le règne d'Elizabeth n'est point aussi connu qu'il mériterait de l'être. Camden a écrit l'histoire de cette illustre Reine: mais sa plume venale fut dirigée par le desir de plaire à Jacques I. Quelque agrément qu'on trouve

Mois de Mars & d'Avril 1754. 347
trouve dans le stile de ses Annales ,
on fait depuis longtems qu'on auroit
tort d'y chercher la vérité. Il man-
quoit d'ailleurs à cet Ecrivain le se-
cours de divers Recueils , qui ont vu
le jour depuis lui. Tels sont la *Ca-
bale* , l'*Ambassadeur complet du Che-
valier Diggs* , les *Collections de Ry-
mer & de Strype* , les deux volumes
d'*Ecrits originaux du Dr. Forbes* , les
Lettres de Sidney , les *Memoires des
Cecils* , & ceux de *Winwood &
d'Edmonds. (a)*

Quoi donc un seul Règne exige-
t-il la lecture d'un si grand nombre
d'Ouvrages ? A-t-il fallu un siècle &
demi pour éclaircir une époque fa-
meuse , qui attirera les yeux de l'Eu-
rope entière ? Tel sera le langage
de ceux qui confondent l'Histoire avec
les Chroniques ou les Romans. Les
sources des actions , les portraits des
acteurs , ne se trouvent ni dans les
Gazettes du tems , ni dans les écrits
des.

(a) C'est à notre savant Editeur qu'on
doit ces derniers Mémoires.

des Auteurs mercenaires ou systématiques. Pour bien connoître les hommes & les choses, il faut avoir recours à ces pièces originales, qui longtems cachées ne sortent des ténèbres que pour répandre la lumière sur des évènements & sur des caractères, qu'on voulut dérober au grand jour. C'est le livre de la Providence qu'elles ouvrent, c'est le miroir des siècles qu'elles offrent.

On auroit tort sans doute de se promettre d'un seul Recueil de si grands avantages. On se feroit encore plus illusion, si l'on s'attendoit à n'y rien trouver que d'également précieux. Quelque soigneux que soient ceux qui ont part aux affaires, de recueillir des avis fideles, & d'envoyer de sages instructions, ils se trouvent mille fois trompés par leurs correspondans, & exposés à faire des fautes par ignorance, par malhabileté, par surprise, que dis-je, quelquefois par un excès de finesse & de précaution. Ces Mémoires, sur lesquels ils travaillent & qui malgré eux passent à la postérité, laissent donc de grands vuides dans la chaîne
des

Mois de Mars & d'Avril. 1754. 349

des faits. Ils sont d'ailleurs chargés d'incidens, qui étoient considérables aux yeux des contemporains, & qui en effet auroient pu l'être, mais qui, lorsque l'intérêt particulier cesse, & que la toile de l'avenir se lève, paroissent aussi petits qu'inutiles. L'Historien, qui se sert sagement de ces divers matériaux, trouve dans les uns de quoi suppléer aux autres; il examine, il compare, il choisit.

Ce que cet Historien pourroit rejeter a cependant son utilité. Ce qui a été, n'est pas toujours ce qui auroit pu être le plus intéressant. Il est quelquefois plus utile de découvrir ce qui a fait manquer de certains projets que de savoir ce qui en a fait réussir d'autres. Souvent un trait, un mot, un soupçon d'un grand homme le caractérisent mieux que ses plus brillantes actions. N'y eût-il d'ailleurs que ce seul avantage dans les Recueils de Mémoires & de Lettres, c'est que tout y a un air de vérité, que tout y est animé, que tout enfin y est lié & successif, il suffiroit pour en rendre la lecture satisfaisante. Qui n'aimeroit à être admis dans le ca-

binet des plus grands hommes d'épée & d'état, de converfer avec eux, de voir naître devant foi les plus grands évènements, d'observer les effets qu'ils eurent fur leurs ames, & les nouvelles démarches auxquelles ils les engagèrent? C'est à-peu-près la penfée de l'illuftre Bacon, dans les mots que Mr. Birch a empruntés de lui, pour mettre à la tête d'un recueil, où ce grand homme a eu lui-même tant de part; *Epistolæ magis in proximo, & ad virum, negotia folent repræfentare, quam vel Annales vel Vitæ.* (b)

IL eft aifé de juger par ce que je viens de dire, que les Volumes que j'ai fous les yeux confiftent en Lettres. Elles font tirées d'un recueil de papiers, qui avoient appartenu à Mr. Antoine Bacon frère du Chancelier du même nom. L'un & l'autre étoient neveux du grand Tréforier Burghley; mais ils n'avoient pas laiffé de s'attacher au Comte d'Essex.

(b) BACON de *Augment. Scient.* VIII. 2.

Mois de Mars & d'Avril 1754. 351.

sex. Quelque estime que fit du premier une Reine, qui a surpassé les plus grands Rois, elle avoit accordé sa faveur à l'autre, balançant sagement les bonnes & les mauvaises qualités de celui-ci par celles de celui-là. *Nourri dans le Serail* Burghley en connoissoit les détours. Il savoit s'accommoder au tems, plier à propos, obtenir tout de sa maitresse en ne lui résistant jamais. Jaloux de son autorité, il ne songeoit qu'à la transmettre à son fils Cecil, & écartoit adroitement tout homme à talens, qui lui faisoit ombrage, ou qui ne vouloit pas recevoir en tout ses directions. L'âge avoit meuri les talens du vieux Caton, mais l'avoit en même tems rendu plus dur, moins actif, plus œconome & plus vindicatif. Essex dans la fleur de son âge, ardent aux affaires, & également passionné pour la gloire & pour les plaisirs, ne pouvoit souffrir de résistance ni à la Cour ni à la guerre. Ami tendre & généreux, ennemi ouvert & constant, il n'avoit point appris de son beau-père Leicester l'art utile de *tenir ses passions en poche*. L'estime publique,

l'a-

l'amour de ses concitoyens étoient ses seuls objets. De dangereux & de trop universels applaudissemens concoururent avec la faveur déclarée de sa Souveraine à gâter un des plus beaux naturels. Né pour connoître l'amitié, & zélé protecteur du mérite, il prêtoit l'oreille aux avis de la vérité, & ouvroit son cœur aux louanges & aux pernicioeux conseils d'hommes intéressés. Moins flatté de l'avantage d'être grand que du vain honneur de le paroître, il méconnut & son siècle & sa Reine. Il oublia que dans un état libre on pardonne le pouvoir mais jamais l'arrogance, que le citoyen trop élevé ne fait point de petites chutes, & surtout que le seul moyen de perdre les bonnes grâces d'une Souveraine aussi habile & aussi jalouse de ses droits que l'étoit Elisabeth, étoit de les regarder comme des dettes, & d'y répondre par les mépris. Ses dernières actions furent celles d'un furieux, désespéré d'avoir perdu sans ressource un cœur dont il avoit méconnu la délicatesse & la fermeté, d'un Pompée en un mot devenu Catilina.

TEES

TELS paroissent dans ces Lettres les deux principaux personnages de la Cour d'Elisabeth. On n'exigera pas un tableau également détaillé des autres acteurs. Comment oserois-je peindre ce restaurateur des sciences, qui n'éleva pas plus l'esprit humain par ses écrits qu'il ne dégrada l'humanité par sa conduite, & qui distingué par les services, la protection, les bienfaits d'un ami (c), vendit contre lui & sa voix & sa plume, & le poursuivit même après sa mort (d). Antoine Bacon frère de cet homme si grand & si foible, aussi habile

(c) Le Comte d'Essex n'ayant pu réussir à obtenir de la Reine la place de Solliciteur général pour son Ami, lui fit présent d'une terre que celui-ci revendit ensuite.

(d) Non content d'avoir paru en qualité d'Avocat de la Cour contre son bienfaiteur, action que peut-être le devoir de sa charge rendoit indispensable, il publia après l'exécution du Comte un Ecrit, pour ternir la mémoire de celui à la mort duquel il avoit contribué. En vain

354 JOURNAL BRITANNIQUE
habile dans les affaires , moins
savant , plus doux , peut - être
plus intègre , & moins ambitieux ,
se vit de bonne heure condam-
né par ses infirmités à une vie
retirée. Les correspondances , qu'il
avoit formées pour le bien de sa
patrie avec divers étrangers , pen-
dant dix années de séjour en Fran-
ce , le rendirent infiniment utile au
Comte d'Essex. Il devint son con-
fident & son ami de cœur. Le Com-
te communiquoit par son canal avec
diverses personnes tant au-dedans
qu'au dehors du Royaume , & en
reconnoissance de ses avis ne lui ca-
choit ni ses démarches ni ses inten-
tions. Le recueil des Lettres reçues
par Mr. Bacon pour le service de
l'Etat & du Comte , fait le fonds de
ces Mémoires. Ce recueil consistoit
en seize volumes *in folio* de pièces
&

vain tâcha-t-il de se justifier sous un
nouveau règne par une adroite apolo-
gie , il ne put éviter le blâme de tous
ceux qui savent sentir.

Mois de Mars & d'Avril 1754. 355
& de lettres originales rassemblées
sans ordre, écrites quelquefois en
chifre, & presque toujours d'une
très-mauvaise main. Ce recueil,
après avoir passé par les mains de
divers particuliers, fut acheté il y
a environ cinquante ans par le Dr.
Kennet pour l'Archevêque Tenni-
son, qui le plaça dans la Bibliothè-
que de Lambeth. Le présent Pri-
mat en a permis l'usage à Mr. Birch.
Celui-ci a commencé par en tirer
de sa main une copie exacte. Pos-
sesseur d'un volume original des
Lettres du même Bacon, & maître
de consulter les pièces Manuscrites,
qui se trouvent dans les cabinets de
plusieurs personnes de distinction &
en particulier de Mrs. York (e), il a
disposé tous ses matérieux dans l'or-
dre qu'ils devoient avoir. Il trans-
crit les Lettres entières dans les ma-
tières importantes; dans les autres
il se borne à des extraits. Il lie les
évè-

(e) C'est à ces Messieurs que ces
deux volumes sont dédiés.

événemens qu'elles contiennent par de courtes narrations. Il trace les tableaux & les principales circonstances de la vie des personnages qui y paroissent. Quelquefois il compare les recits tels qu'ils resultent des pièces originales avec ce que les Historiens en ont dit, & renvoye par tout au volume & à la page de la Collection, dont sa Relation est tirée.

ON a vu par le titre, que ces Mémoires comprennent un intervalle de 23. ans, savoir depuis l'année 1581. jusqu'à la mort d'Elisabeth; mais le détail de ces diverses années n'est pas également circonscrit. Des douze livres, dans lesquels cet ouvrage est divisé, le I. s'étend jusqu'au commencement de 1592. Les deux années suivantes remplissent le second. Le III. n'atteint qu'au milieu de 1595. & le IV. finit cette année. Les Livres V, VI, VII, VIII, IX, & une partie du X contiennent les événemens de 1596. Le Livre XI. ne va pas jusqu'à la fin de 1598. Les projets & la condamnation d'Essex, & la dernière année d'Elisabeth remplissent le

Mois de Mars & d'Avril 1754. 357

le XII. & dernier. La raison de cette inégalité n'est pas difficile à découvrir. Ce ne fut qu'à son retour dans sa patrie en 1591 que Mr. Bacon, attiré par les vertus & la réputation du Comte d'Essex, se dévoua à son service. De ce période ses correspondances devinrent successivement plus nombreuses & plus remplies; son ami n'épargnant rien pour être instruit de ce qui se passoit hors de l'Isle. Le meilleur moyen de s'avancer dans la faveur de la Reine étoit en effet de pouvoir lui rendre compte, sans qu'il lui en coûtât rien, de la situation & des démarches de ses voisins. Ceux qu'elle employoit s'enrichissoient rarement à son service. Payés par l'honneur d'être utiles à l'État, & par les moindres distinctions d'une Souveraine économe de ses graces autant que de sa bourse, ils se monstroient animés du principe, dont on a fait honneur aux habitans des ruches.

APRES ces idées générales venons à quelques détails; mais souvenons nous toujours que nous écrivons un
Jour-

Journal & non une Histoire.

LE principal correspondant de Mr. Bacon en Angleterre pendant son séjour en France étoit Mr. Faunt Secrétaire du fameux Walsingham. C'est de lui qu'il recevoit ses principales informations sur l'état actuel de l'Angleterre & de l'Ecosse, & il l'instruisoit à son tour des nouvelles du dehors. Ce Faunt étoit un zélé Puritain, & dans toutes ces Lettres on voit le chagrin que lui causoient les déclamations & les mesures violentes du nouvel Archevêque Whitgift & de la plupart des Prélats contre ceux de ce parti. Il ne les ménageoit point de son côté, & étoit charmé d'apprendre à son jeune correspondant les ridicules qu'ils se donnoient. Un jour en 1583 le Dr. Tobie Mathew Doyen de Durham prêchant devant la Reine se plaignit qu'on manquoit d'égards pour le mérite, & censura à mots couverts l'humeur peu généreuse de sa Souveraine. *Les recompenses les plus grandes & le plus souvent réitérées sont dues,* disoit notre Orateur, *à ceux qui méritent bien de l'Eglise & de l'E-*
tat,

Mois de Mars & d'Avril 1754. 359
tat, & nul homme ne devoit perdre
son travail. Quand il eut fini, S. M.
au lieu des remerciemens ordinaires
lui dit de la fenêtre où elle se te-
noit. *Quoiqu'il en soit, & si quel-*
ques personnes n'ont point été assez
recompensées, vous du moins n'avez
pas perdu votre peine. „ Il est sûr,
„ ajoutoit Faunt, que cette repré-
„ hension est due à l'insolence & à
„ l'avidité du Prédicateur, qui de-
„ puis qu'il a eu son Doyenné n'a
„ pas laissé de retenir quelques au-
„ tres bénéfices. ” Si Faunt vivoit
de nos jours, de combien de Doyens
pourroit-il faire la même censure?

UN retour de fièvre quarte ayant
retenu Mr. Bacon à Bourdeaux pen-
dant l'hiver de l'année 1584, il
s'attira l'indignation des Catholi-
ques, par l'accueil qu'il fit aux Pro-
testans. Un vieux Prêtre Anglois
nommé Wenden, présenta au Ma-
rêchal de Matignon une requête si-
gnée de deux Jésuites. On y repré-
sentoit, que sa maison étoit le recep-
tacle des rebelles & des Huguenots,
qu'il leur fournissoit des avis & des
directions, & les encourageoit par
sa

360 JOURNAL BRITANNIQUE.
sa présence & par sa protection. Cette remontrance fit tant d'impression sur divers membres du Parlement de cette Ville, qu'ils menaçoient déjà notre Anglois de la roue. Mais le Maréchal prit l'affaire dans ses mains, & soutint Bacon avec beaucoup de politesse, de fermeté & de candeur.

NOTRE voyageur n'avoit guère moins à souffrir des Protestans que des Catholiques. Il s'étoit rendu à Montauban, & y jouïssoit de l'amitié & de la considération de Duplessis Mornay; mais Charlotte Arbaleste femme de ce Seigneur ayant en vain tâché de faire épouser une de ses filles du premier lit à Bacon, & plus indignée encore qu'il eut pris contr'elle le parti d'un des Ministres, qui censuroit l'excès de sa magnificence dans ses ornemens de tête, rompit l'amitié qu'il y avoit entre son époux & lui. Elle empêcha le vertueux Mornay de rendre à Bacon 1500 écus, qu'il avoit fait avancer en Angleterre à Mr. de Buganval. Privé ainsi de son bien il fut obligé d'avoir recours à l'Evêque de Cahors.
Ce

Ce Prélat, prévenu par son oncle le vieux Maréchal de Biron en faveur de Mr. Bacon, lui rendit toute sorte de bons offices. Il laissa passer & repasser ses couriers, & lui avança une somme de 1000 écus. Il le pria en revanche de tâcher d'obtenir du Trésorier Burghley la liberté de deux Prêtres emprisonnés à Westminster : & Mr. Bacon s'y employa volontiers.

LES délais réitérés, que le jeune Anglois opposoit, aux instances qu'on lui faisoit de retourner dans sa patrie, & les liaisons qu'il avoit contractées avec divers Catholiques, & entr'autres avec un Anglois nommé Standen, qui servoit à l'Espagne d'espion pour la France, & à l'Angleterre d'espion pour l'Espagne, lui causèrent divers chagrins. Ce Standen avoit été arrêté à Bourdeaux en 1590, & Mr. Bacon qui le connoissoit le fit bientôt relâcher. Les insinuations de Du Pleffis Mornay & les rapports de divers facteurs Anglois avoient changé cette liaison en acheminement vers l'apostasie, en dessein de se retirer à Rome avec son

ami. La Mère de Bacon, femme savante & habile, mais bigotte & chagrine, écrivit très fortement sur ce sujet à son fils. Celui-ci communiqua sa réponse à Standen, qui l'approuva beaucoup. „ Quoique „ Mylédi Bacon, lui écrit-il, soit „ fort supérieure aux personnes de „ son Sexe, au bout du compte „ dans la meilleure *il y a toujours „ de la femme*; & c'est ce que m'avoua la feu Reine d'Ecosse un jour que j'exaltois en sa présence les rares qualités de notre Souveraine. Escuyer, me dit-elle, „ *quand vous parlez en louange de „ notre Sexe, en voulant louer quel- „ qu'une de nous, ne dittes jamais „ que c'est une femme avisée & sa- „ ge, mais dittes qu'elle est moins „ folle que les autres; car toutes en „ tiennent de la folie*”. C'est Marie Stuart qui vient de parler, & le Journaliste n'est ni garant ni responsable d'un jugement à peu près semblable à celui du chartier, qui ayant été trois fois mandé à Hampton-Court, pour transporter une partie du bagage de la Reine, & appre-

nant

Mois de Mars & d'Avril 1754. 363

nant enfin à la troisième qu'elle avoit changé d'avis, dit en se frappant la cuisse, *Je vois bien que la Reine n'est pas moins femme que la mienne. Quel compagnon est celui-ci ?* dit Elizabeth, qui l'écoutoit de la fenêtre; & elle lui envoya trois pièces d'or pour lui fermer la bouche.

On ne trouve rien de nouveau dans ces Mémoires sur l'exécution de Marie Stuart, non plus que sur la déroute de l'Armée Espagnole en 1588. Les deux lettres du Roi d'Ecosse, l'une pour presser Elizabeth d'épargner sa Mere, l'autre pour lui offrir son secours contre l'Espagne ne laissent pas d'y avoir place. Je vois aussi qu'il est fait mention dans une lettre de Mr. Faunt du 13. Juin 1586. *des diverses circonstances défavorables, qui accrédi-
toient la vieille prophétie de 1588. de laquelle dit ce correspondant nous ap-
prochons.* On sait que les préparatifs de Philippe II. durèrent trois ans, & l'inspiration du Prophète étoit peut-être due à des voyes très-naturelles. Peut-être aussi les ennemis des Anglois avoient-ils cru,
Q 2 qu'une

qu'une année marquée par les craintes superstitieuses de la nation convenoit le mieux à leur dessein.

Le changement de Religion de Henri IV. intéressa trop les affaires de l'Europe pour que les divers correspondans de Mr. Bacon pussent le négliger. Chacun d'eux jugea de cet événement, suivant les préjugés ou les intérêts de son parti. Je me contenterai de transcrire deux passages relatifs à cet événement. Le premier est tiré d'une lettre du Capitaine Goud datée de Diépe le 20 Juillet 1593.

„ On vient de recevoir avis,
 „ que le Duc de Mayenne se trouve
 „ à Paris avec l'Ambassadeur
 „ d'Espagne, & qu'il doit y être
 „ proclamé Roi de France, mais
 „ que le peuple y est fort opposé &
 „ ne veut reconnoître d'autre Monarque
 „ que Henri IV. La ville
 „ est divisée; le Duc a pour lui le
 „ Clergé, les autres Catholiques, &
 „ 1500 Soldats. Les citoyens n'ont
 „ personne qui les soutienne. Le
 „ Château de Dreux vient d'être
 „ pris, & le Roi espère de se rendre
 „ maître de Paris. Je doute
 „ ce-

„ cependant, ajoute notre Anglois.
„ A mon avis il faudra que le Roi
„ dissimule & aille à la Messe, ou
„ qu'il cède à la force. S'il résiste
„ il ne sera jamais, que ce qu'il est
„ actuellement, un *pauvre Roi*”.

Quinze jours après Mr. Standen écrit à Mr. Bacon, „ que la cérémonie s'étoit faite le 25. Juillet N.S. à St. Denis; qu'ensuite le Roi avoit rencontré à St. Germain en Laye Guise & Mayenne. Les portes de Paris sont ouvertes, & on a accordé une Trêve pour achever l'accommodement, sur quoi je ne puis dire autre chose, si ce n'est avec le Dr. Morrison *vos videritis*. Joignez ceci avec les affaires de notre païs & jugez des effets de la Comète (f)”.

TANT s'en faut cependant que le nouveau Profelyte retirât de sa conversion tous les avantages qu'il auroit

(f) Cette Comète parut le 10 Juillet 1593, & continua d'être visible jusqu'au 21. d'Août.

roit pu s'en promettre. Les Espagnols continuèrent à le presser vivement, & depuis ce tems plus foiblement assisté des Anglois, il se vit hors d'état de résister à ses ennemis. Autant qu'on en peut juger par les Lettres que j'analyse, il paroît que ce Prince auroit volontiers continué la guerre, si son *amie à la vieille mode* la Reine Elizabeth avoit voulu lui envoyer des troupes & surtout de l'argent. On voit aussi que le Comte d'Essex auroit fort souhaité, que sa Souveraine eût soutenu vigoureusement ce Roi, & l'on peut croire que l'espérance d'être employé comme Général n'avoit pas peu de part à son avis. Mais une Reine sage, économe, défiant, un Ministre âgé, politique & jaloux, son fils plus artificieux & moins intègre que lui, n'avoient garde de favoriser des projets, dont l'utilité pour l'Angleterre étoit douteuse, & l'avantage pour le Comte considérable & prochain. Burghley devenoit le second homme de l'Etat. Elizabeth se fut donné un maître. D'un autre côté Henri IV, quelque attaché qu'il fut

Mois de Mars & d'Avril 1754. 367

fut à Elizabeth par estime & par reconnaissance, n'eut pas voulu payer ses secours de quelqu'une des places que l'Espagne lui enlevait. Il ne l'auroit pas plus osé qu'il n'osa suivre son inclination en passant la mer, & en venant voir Elizabeth. Les ligueurs, les gens dévoués à l'Espagne, se défioient du nouveau converti. Ils observoient toutes ses démarches, & n'auroient pas manqué de répandre qu'il étoit Huguenot dans le cœur, s'il eut mieux aimé démembrement son Royaume en faveur de la Reine Hérétique que de se laisser dépouiller par le Roi Catholique, ou de faire avec lui sa paix aux dépens de ses sujets Protestans, de l'Angleterre, & des Provinces Unies. Quelques traits suffiront pour justifier ce que j'avance.

ANTONIO Perez Espagnol disgracié de sa Cour, & soutenu par Essex & par son parti, ayant communiqué à Henri IV, qui alors se trouvoit un peu indisposé, une Lettre du Comte, où celui-ci s'estimoit malheureux de ne pouvoir servir le Roi; Antonio, dit Henri, *infereriez-vous*

de ceci que le Comte se lasse d'agir pour moi ? Nullement, Sire, répondit-il, il regrette seulement de ne pouvoir effectuer ce qu'il souhaite. M'assurerez-vous, reprit Henri, qu'il a toujours pour moi le même zèle & la même affection ? & sur l'affirmative de l'Espagnol, je vous prie de lui écrire en mon nom, que je veux être son ami en toutes choses & en tout tems... Le Roi ajouta ensuite, qu'il souhaitoit qu'Antonio eût soin de lui faire avoir des nouvelles particulières du Comte & de leurs autres amis. Je le veux, reprit-il, mais de grace que V. M. daigne prévenir que personne ne se doute de notre correspondance secrète. Les Princes doivent se réserver à eux-mêmes de telles amitiés, pour peu qu'ils consultent leur intérêt & leur tranquillité. Le Roi étendant ses bras hors du lit promit à Antonio tout ce qu'il lui demandoit, & parut extrêmement ému en lui disant adieu.

MR. Ersfield dans une Lettre de Paris datée du 21. Décembre 1595. marquoit au Comte d'Essex, que „ le peuple de Paris ne parloit que „ de

„ de paix , & la fouhaitoit même
„ aux conditions les plus deshono-
„ rables ; leurs besoins pressans les
„ engageant à se vanter moins de
„ leurs anciens exploits , & à tâcher
„ de s'accommoder avec leurs plus
„ grands ennemis. Ceux , ajoutoit-
„ il , avec qui je me suis entretenu ,
„ paroiffoit avoir oublié les se-
„ cours qu'ils ont reçu de leurs voi-
„ sins , & s'embarasser peu de leur
„ tranquillité , s'ils peuvent se met-
„ tre eux mêmes en fureté. Le Roi
„ est aimé , mais ses propres dome-
„ stiques l'appellent *le meilleur Prin-*
„ *ce & le plus mauvais Ministre.*
„ Ses sujets Catholiques le soup-
„ çonnent d'*hypocrisie* , les gens de
„ la Religion condamnent sa *paillar-*
„ *dise* ouverte. Ses soldats vou-
„ droient qu'il laissât là les batimens
„ auxquels il est fort porté , & qu'il
„ songeât à les payer. Tous mur-
„ murent contre les impositions qui
„ sont fortes , vu la misère publi-
„ que. Ainsi sa clémence & ses soins
„ affectueux sont presque oubliés par
„ cette inconstante nation. ”

Le siège & la prise de Calais fi-
rent

rent le plus crier les François contre les Anglois. On leur reprochoit d'avoir trop retardé les secours, qu'on leur avoit souvent demandés. On condamnoit publiquement le Comte d'Essex d'avoir manqué à la parole qu'il avoit donnée au Roi d'être à Boulogne le lundi, qui précéda la prise de Calais. Les Catholiques murmuroient hautement. Solignac, Monluc, plusieurs des religieux aimoient encore mieux voir cette place entre les mains de l'Espagne que de l'Angleterre. Le Roi trouvoit moins dur d'être pillé *par ennemy que par amy*. Le commun peuple ne se lassoit de dire, *que la royne d'Angleterre ne fait que se moquer de Roy*.

CEPENDANT Henri IV craignoit d'offenser Elizabeth. Le Chevalier Mildmay avoit été envoyé en France avec le Comte de Shrewsbury, pour recevoir le serment du Roi de France au traité, que le Duc de Bouillon avoit nouvellement conclu en Angleterre. Mais il n'avoit pas su se faire aimer du Monarque, soit qu'il eût marqué trop

trop ouvertement qu'il n'étoit pas du parti du Comte d'Essex, ou qu'il se fût simplement conduit avec indifférence, en inspirant aux Protestans la défiance de leur Roi. C'est ce que ce Prince marquoit au Comte d'Essex dans une Lettre datée de Rouen du 5 Fevrier 1597. Un incident singulier, que je trouve dans une Lettre de Mr. Antoine Bacon au Comte d'Essex en date du 17 Mars de la même année, fit éclater la brouillerie. Un jour que le Chevalier avoit communiqué au Roi la proposition, que lui fit Elizabeth de se charger de reprendre Calais, à condition que cette place lui demeurât en dépôt, jusqu'à ce qu'on l'eut dédommée de ses avances, le Prince demanda qui commanderoit l'armée. *Le Comte d'Essex en chef*, répondit *Mildmay*, & *le Général Norreys en second*. Sur quoi Henri IV dit avec un souris amer, que le *Général Norreys avoit trop de besogne taillée en Irlande*, & que sa Majesté ne laisseroit jamais son cousin d'Essex s'éloigner de son castillon. L'Ambassadeur ayant donné avis à sa maitresse de cette réponse,

celle-ci écrivit quatre lignes au Roi de France. Il les reçut de la main du Chevalier, & en les lisant ne put s'empêcher d'exprimer sur son visage ce qui se passoit dans son ame. Il leva même le bras, mais se retenant ordonna à l'Ambassadeur de quitter la chambre.

Si l'on est curieux de savoir ce que les Anglois répondoient aux reproches de leurs alliés, on pourra se satisfaire en lisant les Lettres du Comte d'Essex à son ami Perez. Il convenoit & gémissoit des délais & des irrésolutions de sa Cour; mais insinuoit en même tems que les François ne songeoient qu'à leurs propres intérêts, & entretenoient les jalousies nationales. Je place deux de ses Lettres latines au bas de la page (g), pour qu'on juge de sa manière d'écrire.

LES

(g) ., Expeditus erat Wisemannus,
 „ Reginæque jussu revocatus, semel
 „ & iterum idem mittendus. Ad Bouil-
 „ lonem & ad Perezium scribere jussus
 „ sus

LES mêmes sentimens se trouvent plus cruellement exprimés dans la ré-
la-

„ sus est Effexius , sed dilationes lon-
„ gissimæ intervenerunt. Aliquando
„ differebamus , donec etiam in Flan-
„ driam eodem tempore expediendus
„ erat aliquis. Aliquando Oratores ex
„ Gallia & Flandria , qui nos ad ma-
„ gnum aliquid aggrediendum invita-
„ rent , expectabamus ; & sic semper
„ nostra fuere consilia. Ego his pro-
„ craftinationibus defatigatus Rivetum
„ interim ad te mitto , Wisemannum
„ etiam expediturus , cum certiores
„ fuerimus quid vel proponemus , vel
„ invitati faciemus. Parturimus jam
„ aliquid , ni fallor : classem instrui-
„ mus ; triginta naves ab Ordinibus
„ Flandriæ petimus , parati ad defen-
„ dendum , forsan aggrediendi consi-
„ lium tutius credemus. Sed de his
„ suo tempore te certiore faciam.
„ Interim quid vos in Gallia ? Caleti
„ obsidionem proponitis , 10000 mili-
„ tum à nobis petitis , tormenta , pul-
„ verem , aliaque necessaria requiritis ;
„ sed ut vos prædam possideatis. Er-
„ ratis , si nos tam belli , tam impen-

374 JOURNAL BRITANNIQUE.
lation de ce qui arriva à Mr. de
Fouquerolles, envoyé de Henri IV
en

„ farum, tam periculi cupidos existi-
„ matis, ut his conditionibus erimus
„ allekti. Video utriusque regni fa-
„ tum: Angliæ ingens bellum, Galliæ
„ fucata pax minatur. Vale, & sem-
„ per ama tuum. ” Cette Lettre n’a
point de date, mais elle me paroît avoir
suivi la prise de Calais. Quoiqu’il en
soit, elle ne peut avoir précédé de long-
tems la suivante qui fut écrite à l’occa-
sion du mariage du Duc de Montpen-
sier avec Mle. de Joyeuse. Le Com-
te y faisoit assez mal à propos des com-
plimens sur son stile, à un homme qui
écrivait infiniment moins bien que lui.
„ Desino jam procrastinari. Excusatio-
„ nibus non datur locus, non etiamsi
„ justæ sint. Manu læsus eram, ideo-
„ que scribere non potui. Capitis ex-
„ cusationem semper habeo. Caput,
„ inquam, immo caput capitis, cere-
„ brum, etiamsi non læsum sit, tamen
„ non valet, nec unquam va’uit, vel
„ valebit. Sed me accusas. Reus sum
„ factus. Ergo necessario loquendum,
„ etiamsi barbarè. Res attende, non
„ ver-

Mois de Mars & d'Avril 1754. 375
en 1597 pour solliciter de nouveaux
secours, & offrir même Calais, si
Eli-

„ verba, nam qui nunquam legit, nec
„ studet, nec eleganter nec congruè
„ potest scribere.

„ De nuptiis scripsisti, utinam de
„ non transactis. Amavi Montpense-
„ rium deque eo plurima speravi; nec
„ donec se patriamque suam ipse ama-
„ re desierit, eum minus amabo. Sed
„ nuptias metuo. Integerrimus Ada-
„ mus à fœmina seducebatur: Sed in-
„ fantula nubet. Non eam, sed Joya-
„ sum, Peronum, Umenum suspicor.
„ His ni nuberet, nil timerem. Sed
„ hi cum puellâ maximam hæredita-
„ tem, ingentes opes afferunt. *Timeo*
„ *tamen Danaos, & dona ferentes.* Si
„ nuptiæ non possunt vitari, impedia-
„ tur confœderatio, vel saltem si amicos
„ novos acquirit, veterem sedem non
„ retineat, ne pro amico hostem vicinum
„ habeamus. Normanniam ne retineat,
„ nobis propinquam, illi commodissi-
„ mam. Sed quid Montpenserii nuptias
„ deploro? vel Normanniam periclitatam
„ judicem? Cum rex ipse de pace cum
„ Hispano, de conjunctione cum Au-
„ striacis cogitet; quæ si evenerint,
„ Gallia tota forsan sibi, sed nobis si-
„ ne:

Elizabeth vouloit s'engager à prendre cette place. Dans la maison où
lo-

„ ne dubio illico periit. A te, à te,
„ Antoni, expecto, ut sciam, an ista
„ vera sint. Si ut homo, splendore
„ illo belli adversus Turcam, vel no-
„ mine Imperatoris captus sit, ad Gal-
„ liam jam afflictam tunc deferendam
„ eum revoces. Si, ut solent Princi-
„ pes, quæ honeste proferre non pos-
„ sit, tanquam secreta emittat, popu-
„ lum vel oratorem aliquem novum
„ fallet. Nos de Tiberio aliquando
„ legimus; & si e re nostra, e re, in-
„ quam, Europæ sit, nos, nos tan-
„ quam captos istis technis possumus
„ simulare. Sed his contraria refert.
„ Mareshallus Matignon de expeditio-
„ ne in Hispaniam loquitur. Rex ipse
„ oppugnare hostem quam propullare
„ mallet. Nostram expeditionem inu-
„ tilem judicat. Jam junctis viribus cu-
„ pit nobiscum hostem aggredi. At quod
„ ... mustitare, aperte loquamini, si ve-
„ litis, si possitis, si audeatis in Gallia
„ aliquod tentare. Habet Anglia na-
„ ves, nautas, omnia ad bellum na-
„ vale necessaria. Movemur tamen,
„ immo

logeoit cet Envoyé , demeuroidit en même tems un Italien , qui entendit un jour notre François passer la matinée dans sa chambre , y marcher à grands pas , & battre souvent des piés. La curiosité l'engagea d'y entrer , & de lui demander , s'il ne songeoit point à aller dîner. „ Comment mort dieu , dit „ Mr. de Fouquerolles , dîner ? Ouy „ bien pour vous autres , qui estes „ peut

„ immo impellimur ad omnia ; non „ sponte neque natura movemur. Proponatis , urgeatis. Occasio ipsa vos „ invitat. Reginæ foemina est , ideoque satis magnanima , si occasiones „ non declinat. Decet regem virum „ agere , & facere occasiones , quas „ non invenerit. Si non aggredienda „ Hispania , infectetur Flandria , recipiatur Caletum ; in monasterium ali „ quod profligetur Albertur. Utcunque bellum gerimus , fat erit , modo „ segnitiam istam periculosam & mutuae zelotypiae plenissimam excutiamus. Responde , nam ferrum est „ in incude. Valere te optat , tuus Es „ SEXIUS. ”

„ peut estre à jeûn ; mais quant à
 „ moy , on m'a fait gouter d'une
 „ si meschante carbonado ce matin,
 „ que je en soi encore saoul jusques
 „ à regorger ". *Comment , mons.*
 répondit l'Italien , *quelque drolerie*
avec vos anciennes cognoissances
de temps passé. „ Anciennes vrai-
 „ ment , reprit Fouquerolles , jus-
 „ qu'à radoter. J'entends , pour ne
 „ vous pas amuser point , ce vieux
 „ tresorier ici d'Angleterre , lequel
 „ estant ellé voir ce matin pour le
 „ bailler une Lettre de la part du
 „ roy mon maistre , il a prins fort
 „ desdaigneusement , & l'ayant leu
 „ l'a paletée parmi les autres pa-
 „ piers sur sa table , & puis s'ad-
 „ dressant à moy avec une grimace
 „ renfrognée m'a demandé , *Et*
 „ *quoy , vostre Maistre n'est-il pas*
 „ *encore content ? Fait-il aussi peu*
 „ *de conscience de nous ruiner en es-*
 „ *puisant tous nos moyens , que de*
 „ *perdre tant de bonnes villes , voir*
 „ *son estat & soymesme pour l'amour*
 „ *d'une putaine ? Il se trompe : nous*
 „ *nous garderons le mieux que nous*
 „ *pourrons , & retirons nos espin-*
 „ *gles*

„ gles de son mauvais jeu ; car nous
„ voyons bien que ce seroit folie d'at-
„ tendre rien de bon de Henry de
„ Bourbon. Sang dieu, dit Fou-
„ querolles, je ne fus jamais si sur-
„ pris & au bout de mon sens, es-
„ tonné comme un fondeur de clo-
„ ches d'ouïr ce vieillard lunatique,
„ & tant plus despité en moy mes-
„ me de ne le pouvoir, pour le
„ respect de son age, lui faire sen-
„ tir ma responce plustost par ma
„ main que ma langue : Mais le
„ privilege de la vieillesse, & le re-
„ gard du l'honneur du roy mon
„ maistre & le mien propre me re-
„ tient, luy disant seulement, que
„ je n'avois moindre occasion d'es-
„ bahissement que de fascherie de
„ le voir transporté sans occasion
„ hors de raison & tout respect au
„ roy mon maistre, pour l'honneur
„ de quel, selon mon très-humble
„ devoir, j'estois prest & content
„ de responce, pourveu qu'il fit
„ vuider ses gens hors de la cham-
„ bre, comme je ferois ceux qui
„ m'accompagnoient. *Ouy vray-*
„ *ment*, repliqua désdaigneusement
„ le.

„ le tresorier, j'en ay beau affaire de
 „ m'amuser de vos responses. J'en
 „ sçay plus que vous ne sçauriez dire
 „ avec toutes vos fanfares sembla-
 „ bles à celles de ce grand monsieur,
 „ qui fust ici dernièrement, j'entends
 „ le viscomte de Turenne, qui se
 „ fait appeller duc de Bouillon. Mais
 „ avec toute sa grandeur il n'a pu
 „ encore payer 20000 escus, qu'il
 „ doit par obligation. Ainsi inter-
 „ rompit les propes, des quels par le
 „ Dieu, dit Fouquerolles, j'adver-
 „ tirai la Roynie demain; & si elle
 „ n'en fait pas faire raison au roy
 „ mon maistre, il sçait bien com-
 „ ment en tirer. Pour ma part,
 „ je prendray congé demain, & ne
 „ suis pas comment me demêler
 „ & revencher ". Mr. Bacon con-
 „ clut sa Lettre en cestermes: „ Vous
 „ voyez ici, Mylord, la mauvaise
 „ humeur excessive & hors de sai-
 „ son d'un vieillard Anglois, &
 „ l'emportement indiscret d'un Fran-
 „ çois fougueux parlant à un étran-
 „ ger, un Italien, dont le naturel
 „ posé & judicieux diffère infiniment
 „ de l'impatience étourdie & im-
 „ puissante du François. " AR-

ARTICLE VII.

THE ANALYSIS OF INOCULATION:
comprising the history, theory and practice of it; with an occasional consideration of the most remarkable appearances in the small pox; by J. KIRKPATRICK M. D.

C'est-à-dire

ANALYSE DE L'INOCULATION, qui contient l'histoire de cette méthode, sa théorie & sa pratique, avec des remarques occasionnelles sur les principaux symptômes de la petite vérole; par J. KIRKPATRICK; Dr. en Médecine. A Londres chez J. Millar, J. Buckland, & R. Griffiths 1754. In 8. pag. 288. sans la préface & la table des matières. Prix d'un écu.

IL

IL y a longtems qu'on fouhaitoit un traité complet sur l'inoculation. Les écrits, qu'on a publiés en divers tems pour ou contre cette méthode, n'ont rien fourni de suffisamment étendu. Il faut les rassembler, pour se mettre en état de former un jugement assuré sur une matière aussi intéressante que délicate. Mais outre que la rareté de la plupart de ces écrits en rend la réunion presque impossible, on ne pourroit en faire usage qu'en réduisant sous de certains chefs ce qui s'y trouve dispersé, en les réduisant aux loix de la méthode, en vérifiant leurs autorités, en évaluant leurs raisons, en composant en un mot pour soi-même ce que le Dr. Kirkpatrick donne ici au public, une *Analyse*.

CE titre doit-il me défendre d'entreprendre de resserrer dans de plus étroites limites, une production, qui n'est elle-même qu'un précis de tout ce qu'on a écrit sur ce sujet? Moins retenu par cette considération qu'animé du desir de répandre par tout où il y a des hommes, par
tout

tout du moins où mes feuilles peuvent pénétrer, des découvertes avantageuses à l'humanité, je voudrois n'opposer à des préjugés jusqu'ici trop universellement répandus, qu'une simple exposition de faits, d'observations & de calculs.

CETTE exposition de mon plan m'engagera à passer légèrement sur la partie théorétique du livre de notre ingénieux Auteur. Quoique son principal objet soit l'inoculation, il ne laisse pas, dans les trois premières sections, d'exposer ses idées sur le venin de la petite vérole, sur la manière dont l'infection se communique naturellement, sur la disposition des humeurs à la recevoir, & sur l'altération qu'elle leur fait subir. On trouve sur ces divers sujets diverses conjectures subtiles jointes à ce que les observations des plus expérimentés praticiens ont découvert sur l'origine, la communication, les progrès de cette affreuse maladie. Notre Auteur n'accorde aux grands noms que les droits que leur donne la raison. Il examine, avec liberté mais avec politesse, quel-

quelques opinions singulières de Fernel, de Bellini, de Boerhaave, de Hofman, de Hahn, & de quelques autres. Il s'assure par cette conduite les mêmes égards de la part de ceux, qui n'adopteront pas ses idées, sur la distinction entre les levains véroliques & les parties des humeurs qui leur servent d'alimens, sur la nature alkaline du virus, sur l'infection causée par la simple vue, sur le pouvoir de l'imagination d'une mère sur son fruit &c. Les avis de pratique qu'il donne sur l'attention que devroient avoir ceux qui viennent d'avoir la petite vérole de ne pas se montrer trop tôt aux personnes qui n'en ont pas encore été attaquées, sur l'utilité qu'il y auroit de chercher quelques substances spécifiquement opposées à celles du venin, & capables de munir les organes de la respiration & de la déglutition contre ses impressions, sur le danger d'apprendre trop subitement aux convalescens que leur mal a été la petite vérole, sur la démence passagère ou durable qui suit quelquefois une petite vérole d'ailleurs heureu-

reuse, sur les mauvais effets qu'ont souvent les opiates, ne sont pas moins utiles pour n'être pas entièrement nouveaux.

MAIS quoique je ne puisse m'y arrêter, je crois devoir transcrire une observation de notre Auteur sur certaines fièvres aiguës, qu'il eut occasion de voir en Amérique en 1732. Elles emportèrent proportionnellement autant de ceux qui en furent attaqués qu'il en seroit mort de la petite vérole naturelle, savoir un de six ou de sept. Cette même fièvre reparut sept ans après au même lieu avec des symptômes tout pareils; & moins bien traitée elle fut beaucoup plus funeste. Mais on remarqua que ceux, qui en étoient réchappés la première fois, ne l'eurent pas la seconde; & qu'au contraire il n'y eut presque aucun de ceux qui en avoient été libres la première qui n'en fut attaqué la dernière. Ce rapport singulier de cette fièvre avec la petite vérole & la rougeole, la distingue des maladies pestilentiellles. Peut-être d'autres fièvres ont-elles le même caractère; &

si l'on n'y a pas fait assez d'attention jusqu'ici c'est en partie, dit ingénieusement notre Auteur après le Prince des Médecins, à cause de la disproportion, qui se trouve entre la brièveté de la vie & l'étendue de l'art.

CE n'est pas à l'industrie humaine que Mr. Kirkpatrick paroît disposé à rapporter dans sa IV. Section la première découverte de l'inoculation. Les nations ignorantes de l'Asie de qui nous tenons cette opération, en ignorent l'inventeur & la date. Pylarini Médecin Italien, qui se trouvoit à Constantinople en 1701 paroît y avoir observé le premier cette méthode artificielle, dont après avoir vérifié les circonstances & les succès, il fit l'essai sur quatre enfans d'un Grec de ses amis. Sa Lettre adressée à la Société Royale fut insérée dans les Transactions Philosophiques de l'année 1716. Sa relation est composée avec beaucoup de candeur & de circonspection. Il dit que cette méthode a d'abord eu cours en Grèce & particulièrement dans la Thessalie. Il convient que les symptômes de l'inoculation varient

Mois de Mars & d'Avril 1754. 387

rient suivant les tempéramens, & que quelquefois, quoique très rarement, la petite vérole, qui en est la suite, n'est pas de la meilleure espèce. Mais il assure que les bons effets de cette méthode n'étoient plus contestés, & qu'il n'y avoit que les Turcs entêtés de leur fatalité qui la rejettassent.

TIMONI autre Médecin de la même nation adressa de Constantinople en 1713 une relation peu différente de celle-ci à la Société Royale, & qui parut dans ses mémoires deux ans avant la précédente. Il dit que l'inoculation avoit été apportée il y a quarante ans dans cette ville par des Circassiens & par des Georgiens; que d'abord pratiquée avec défiance elle avoit fait cesser toutes les craintes, & que malgré la diversité des ages, des sexes, & des tempéramens, aucun des inoculés n'étoit mort, au lieu que dans les huit ans qu'il avoit passé à Constantinople, il avoit vu la moitié des personnes attaquées de la petite vérole naturelle en mourir. Ceci étoit apparemment un peu exagéré; & les

éloges excessifs de cet observateur précipité firent croire trop légèrement aux premiers opérateurs Anglois, que la méthode artificielle n'exigeoit aucune précaution, & n'étoit jamais malheureuse.

UN Mémoire Manuscript du feu Chevalier Hans Sloane, que Mr. Ranby a communiqué à notre Auteur, nous apprend que ce fut en conséquence d'une Lettre que ce Chevalier avoit écrite à Mr. Sheppard Consul de la Nation en Turquie, que la relation de Pylarini fut composée & envoyée à la Société Royale. Cette information eût été négligée, si M^e. Montaigu épouse de l'Ambassadeur de ce nom à Constantinople n'y avoit fait inoculer en 1717 son propre fils âgé de six ans. Le succès l'enhardit à faire donner la petite vérole à sa fille en 1722 dans son propre païs. Cette Dame a l'honneur d'avoir introduit cette pratique en Angleterre; *Dux fœmina facti.*

A son exemple la famille du Prince de Galles fut inoculée. La méthode avoit été au préalable essayée
sur

Mois de Mars & d'Avril 1754. 389
sur six criminels, & sur cinq enfans
de l'école paroissiale de St. James.
Diverses personnes de distinction sui-
virent la route qu'on venoit de leur
frayer. Le Dr. Jurin publia dans
des listes annuelles, le nombre des
bons & des mauvais succès de la nou-
velle methode, & le Dr. Scheuch-
zer en rassembla les résultats pen-
dant huit années.

IL paroît par sa table, que de 897
personnes inoculées 845 avoient eu
la petite vérole parfaitement, 13
en avoient eu quelques symptômes,
39 ne l'avoient pas eue du tout, &
17 seulement en étoient mortes. Les
régistres mortuaires des mêmes an-
nées prouverent, que la douzième
partie des morts étoit due à la petite
vérole naturelle.

CETTE opération si avantageuse
au vieux monde ne l'avoit pas
moins été au nouveau. Transplan-
tée dans la Nouvelle Angleterre, elle
fut administrée dans le courant de
1721 & 1722 à 282 personnes, dont
six seulement moururent. En joi-
gnant les nombres précédens à ceux-
ci on trouvera que de 1179 person-

nes inoculées en Europe & en Amérique, 23 étoient mortes après l'opération, ou environ 1 de 51.

ON auroit cru que de si heureux commencemens auroient dû répandre cette pratique ; mais voici ce qui en arrêta les progrès. Dans le petit nombre de ceux qui étoient morts après l'inoculation, se trouvèrent les fils du Duc de Bridgwater & du Comte de Sunderland, & quelques autres enfans de familles distinguées. Ces exemples firent grand bruit. Les anti-inoculateurs prirent le dessus. On discontinua les listes annuelles, & la pratique parut d'autant plus éteinte, que les Médecins & les Apoticairens avoient des raisons très naturelles pour ne la pas soutenir. Joignez à cela, que l'Irlande avoit été moins heureuse que l'Angleterre, puisque de 24 inoculés 3 avoient péri. Il est vrai que de ces trois il y en avoit deux d'infirmes & qui n'auroient pas dû être inoculés.

COMME on tenoit l'inoculation de l'Asie, on en doit le renouvellement à l'Amérique. Une petite vérole extrê-

trêmement mortelle ayant été portée de l'Afrique dans la Caroline Méridionale en 1738 y fit de prodigieux ravages, & on compta qu'un de cinq malades mouroit. Dans cette extrémité on eut recours à l'inoculation, & l'opération fut faite sur plus de 800 personnes, dont, malgré les chaleurs violentes des mois de Juin, Juillet, & Août, il ne mourut que neuf, ou 1 de 89. Cette différence, si avantageuse à la méthode artificielle, a depuis engagé les habitans à la pratiquer presque universellement. Elle a eu les mêmes succès en Pensylvanie. A St. Christophle un seul Gentilhomme qui avoit 300 Negres, les ayant fait inoculer, n'en perdit pas un seul. De 1970 hommes blancs inoculés à la Nouvelle Angleterre en 1752, il en mourut 24, & 7 de 139 Negres. En joignant ces divers nombres on voit que de 3209 personnes inoculées en Amérique 40 seulement sont mortes, ou 1 de 80.

ON commença à se piquer d'honneur en Angleterre, en apprenant ces heureux succès, & depuis lors plus cette méthode s'est étendue &

plus elle a été heureuse. Le nombre de cas fâcheux a diminué, à mesure qu'on s'est conduit avec plus de précaution. De 1500 personnes inoculées par trois de nos plus grands Chirurgiens il n'en est mort que trois, & Mr. Ranby, qui pour sa part a eu les deux tiers de ce nombre, déclare n'avoir pas perdu un seul malade. La pratique a été portée en Ecosse; elle a été renouvelée en Irlande. Partout elle a été des plus heureuses.

Pour mettre les lecteurs en état de juger de la probabilité du succès, qu'on peut actuellement se promettre de cette méthode, j'ai rassemblé dans la table suivante les divers résultats des inoculations que notre Auteur rapporte. Comme je ne cherche que la vérité, je n'exagère point ceux qui sont favorables à l'inoculation, & dissimule également peu ceux qui lui sont contraires.

Mois de Mars & d'Avril 1754. 393

Inoculés Morts

Angleterre 1721 -		
1728 - - - -	897	17
Nouvelle Angleterre 1721. 1722 - -	282	6
1752 - -	2109	31
Dublin 1723 - 1726	24	3
Caroline 1738 - - -	800	9
S. Christophle - -	300	0
Hampshire, Suffex, & Surrey, 1740 - - - -	1500	2
Mrs. Ranby, Middleton, & Hawkins - - - -	1500	3
Blandford & Dorsetshire - - - -	309	3
Salisbury - - - -	422	4
Hôpital de l'inoculation à Londres -	309	2
Enfans trouvés - -	186	1
Mr. Winchester à Londres - - - -	370	1
Mr. Trewin à la Rye - - - -	300	0
TOTAL	9308	82

Il fera aisé de s'appercevoir, en parcourant cette liste, combien il
R 5 s'en

s'en faut qu'elle ne soit complète. Elle ne comprend que peu de Provinces & de villes, & nous avons appris que dans la plupart l'inoculation a pénétré & réussi. L'Ecosse, l'Irlande, la Pensylvanie, les Isles Américaines n'augmentent point comme elles l'auroient pu cette liste. Il ne s'y trouve pas de moindres vuides dans la succession des années, pendant lesquelles l'inoculation a peu à peu gagné le dessus. Enfin dans Londres même les listes de nos grands Chirurgiens, tels que Mrs. Sainthill, Sharp, Bell & vingt autres, & celles des Apothicaires plus remplies encore, n'ont pu s'y trouver. Si l'on pouvoit réunir les opérations des divers lieux, & des divers tems, il paroîtroit je crois que le nombre total qu'on vient de voir ne monte pas à beaucoup près à la vingtième partie de celui des personnes inoculées depuis 1721 jusqu'à cette année dans les trois Royaumes & dans les Plantations.

MAIS est-il bien sûr 1. que l'inoculation donne en effet la petite vérole? 2. qu'elle expose à moins de
ris-

risques & d'incommodités que la maladie naturelle? & 3. qu'il n'y ait pas plus de lieu de craindre de récidives? Notre Auteur répond à ces demandes dans la V. section. Déjà les calculs précédens & le témoignage de tous les opérateurs ont satisfait à la seconde. La première peut se réduire à la troisième; car puisque ceux qu'on a inoculés ont été dans la suite aussi exempts de retour que ceux qui ont eu la petite vérole naturelle, il faut conclurre que l'opération a eu sur eux le même effet qu'auroit eu l'infection ordinaire.

Les inoculateurs allèguent d'abord, contre la crainte des récidives, un argument négatif. Ils demandent qu'on leur produise des exemples de malades, qui ayent eu une seconde fois la maladie après l'avoir reçue par inoculation. Leurs antagonistes, disent-ils, n'ont répondu que par des assertions aussi vagues, que celles de ceux qui soutiennent encore qu'on peut avoir deux fois la petite vérole naturelle. Un Chirurgien de village, dont la mauvaise foi n'étoit égalee que par l'ignorance, s'avisa cepen-

dant il y a quelques années de soutenir qu'un malade qu'il avoit inoculé avoit eu trois semaines après la maladie naturelle. On examina sa déposition ; on le fit convenir qu'il ne savoit pas même ce que c'étoit que l'inoculation , & que le malade selon lui infecté deux fois n'avoit jamais été inoculé. La singularité de sa retractation lui a mérité une place dans le Livre de notre Auteur. Un autre exemple avancé avec la même hardiesse s'est également peu soutenu par l'examen. Est-il croyable que sur un si grand nombre d'inoculés il n'y eût aucun cas de récurrence suffisamment attesté à produire par des gens, qui se sont permis toute sorte d'armes contre cette pratique naissante ?

On ne s'en tient pas à cette simple négation. Des sept prisonniers, qui furent inoculés, un seul avoit eu la petite vérole, & il fut le seul que l'insertion n'affecta point. Une des femmes inoculées servit depuis de garde dans la petite vérole, & ne l'a jamais reprise. Enfin une jeune Demoiselle de 12 ans, après avoir été
une

Mois de Mars & d'Avril. 1754. 397

une fois inoculée avec succès, se fit quelques semaines après, une nouvelle incision, & pendant trois jours consécutifs y appliqua tous les matins de la matiere. Huit jours après elle sentit un léger mal de tête, & l'effroi qui la saisit lui fit découvrir ce qu'elle avoit fait. Mais à peine l'eut-on couchée avec ses habits qu'elle se leva tout d'un coup; *Je ne veux point être malade*, s'écria-t-elle; & avec raison, car le mal de tête cessa, & il ne sortit pas le moindre bouton.

Il est vrai que quelquefois, quoique très rarement, l'inoculation ne donne aucune éruption. Mais parmi les personnes manquées de cette manière, quelques unes avoient eu autrefois la petite vérole, d'autres ont eu au tems de l'éruption quelques accès de fièvre, une forte transpiration, & peut-être deux ou trois pustules. On en conclut que leur sang ayant moins de particules susceptibles d'infection, le levain n'a pas moins produit son effet que s'il eut agi sur une masse plus susceptible de cette singulière fermentation. Ces

personnes en apparence manquées ont été de nouveau inoculées sans le moindre symptôme, elles se sont exposées à la contagion sans effet, & quand même il y en auroit quelqu'une, qui eût enfin pris la petite vérole, il faudroit simplement conclurre, que quelque accident avoit rendu la première opération insuffisante.

Je ne saurois quitter ce sujet, sans dire un mot de quelques observations, que notre Auteur ne fait qu'indiquer. Ce n'est pas seulement du côté de l'épargne des vies que la méthode de l'inoculation paroît avantageuse; elle l'est encore par la tranquillité qu'elle fait succéder aux inquiétudes & aux alarmes, qui souvent accompagnent jusqu'au tombeau ceux qui n'ont point eu la petite vérole, ou qui la leur rendent funeste. Elle addoucit les désagrémens de ce mal le plus odieux de tous. De vingt personnes, à qui l'on donne la petite vérole, dix-neuf l'ont légèrement, & sans aucun fâcheux symptôme. Enfin presque jamais l'inoculation ne laisse après elle ces traces défigurantes, auxquelles diverses personnes

Mois de Mars & d'Avril 1754. 399

auroient préféré la mort. Si de sept, qui ont la petite vérole naturellement, il y en a une qui en meurt, quatre peut-être sont fortement marquées. Le visage est la moindre partie d'un homme ; mais que n'est-il point pour une Dame ? A quel prix les deux, que nous devons supposer si facheusement privées de ce qui jusqu'à n'avait pas laissé de les occuper, consentiroient-elles de racheter la perte de leurs charmes ? On inocule les Circassiennes, pour leur conserver ce qu'elles ont de plus précieux ; & quel cas ne doit-on pas faire en Europe d'une opération, qui pour chaque vie qu'elle sauve préserve en même tems deux beautés ?

LA VI. section n'est pas moins intéressante que celles qui la précèdent. Quelle différence y a-t-il dans la matière du levain, suivant qu'on choisit les différens genres & les divers degrés de la petite vérole ? C'est le premier problème. Il est naturel de supposer que jusqu'à ce que la matière soit formée elle n'a pas l'efficacité nécessaire ? Semblable aux graines celle-ci ne produit que lorsqu'elle

le

le est bien meure. L'expérience a prouvé que quinze jours même après la maturation des pustules, la matière a conservé son activité. L'humeur même, qui sort de la playe, a donné l'infection; & il seroit curieux de vérifier un soupçon de notre Auteur, que peut-être la salive même, qu'on rend avec tant d'abondance en de certains cas, contient des germes du même mal. Quoique l'humanité suggère de ne choisir autant qu'on peut que le pus de sujets qui ont les meilleures espèces de petite vérole, divers exemples ont prouvé que celui des confluentes les plus mortelles n'a point eu d'effets différens de la matière le plus favorablement conditionnée, & qu'en un mot suivant un savant Médecin, il est beaucoup plus important d'être délicat sur le sujet à qui l'on donne l'infection que sur celui dont on la tire (a).

Les premiers opérateurs doutèrent,

si

(a) MEAD De Variolis C. V.

si le pus des personnes qui ont reçu la petite vérole par inoculation auroient le même effet que celui de celles qui l'ont naturellement. Ce doute est entièrement levé. On s'est servi pour inoculer non seulement de la matière d'une première inoculation, mais de celle qui, si j'ose le dire, étoit éloignée de 5, 6, 7, & même 8 générations de la première source. Ceci, s'il en étoit besoin, fourniroit une nouvelle preuve, que la maladie produite par l'art ne diffère nullement en genre de celle que donne la nature.

MAIS en infusant le virus vérolique ne court-on pas risque de faire passer en même tems le germe de quelque autre maladie soit accidentelle soit héréditaire du sujet dont on tire le levain, dans celui à qui on le communique? J'ai eu occasion de répondre en deux mots dans un autre endroit, (b) après un Prélat défenseur éclairé de cette méthode. Mr. Kirkpatrick entre dans un détail plus étendu sur ce sujet. Il regarde les germes
des

(b) *Tom. VIII. pag. 80.*

des maladies contagieuses comme aussi distincts l'un de l'autre, que le sont ceux des diverses plantes. La matière des pustules contient ce germe singulier de la petite vérole, & ne peut jamais produire qu'elle. Les maladies héréditaires ne sont communicables que de la manière dont elles ont été transmises, je veux dire de la mère à l'enfant. Les accidentelles n'ont aussi qu'un moyen pour passer d'un sujet à l'autre, & leur germe est logé dans une enveloppe particulière. Un homme ne feroit guère moins ridicule de craindre la goutte ou les humeurs froides par l'insertion de la petite vérole, que d'appréhender de changer de sexe, si le venin lui venoit d'une femme.

ON a cru trouver du rapport entre l'insertion varioleuse, & la transfusion du sang d'un animal dans un autre. Mais rien ne sauroit être plus différent. Dans l'un des cas on fait circuler dans les veines une quantité d'humeur hétérogène, crue, & privée de ces esprits subtils, qui caractérisent chaque genre, chaque espèce, & peut-être chaque individu.

Dans

Dans l'autre on se borne à faire naître dans le corps, par une goutte d'une matière préparée & meurie par la nature, le mouvement intestin & singulier, qui l'a produite, & que peut-être elle retient. Loin que la morsure du chien enragé, dont on s'est servi pour étayer la même cause, puisse la foutenir, l'immutabilité constante du mal que ce venin produit, fortifie le sentiment de ceux, qui attendent de l'inoculation un effet également déterminé.

M A I S quand ces raisons ne paroissent pas suffisantes, l'expérience y suppléeroit. Elle a décidé qu'aucun autre vice des humeurs ou des solides ne passe avec le venin de la petite vérole, dans le sujet inoculé. Si l'on avoit lieu de craindre quelque mélange, c'eût sans doute été celui des maladies veneriennes. Heureusement l'on a des exemples bien attestés de personnes, qui ont reçu l'infection d'un malade affecté à la fois des deux maux; & jamais aucune d'elles n'a pris par cette insertion d'autre maladie que celle qu'on vouloit lui donner.

EN

EN voilà assez pour cette première partie du livre de notre ingénieux Médecin. Je n'ose étendre davantage cet extrait, & je remets à un second les détails de pratique, qui remplissent les cinq dernières sections d'un Traité aussi intéressant qu'instructif.

ARTICLE VIII.

Observations météorologiques faites à Londres pendant l'année 1753.

ON a jugé qu'il étoit utile de recueillir dans chaque pays, & s'il se pouvoit, dans chaque province, les diverses observations qui regardent la température de l'air, les productions de la terre, l'état des maladies épidémiques, & de découvrir le rapport qui se trouve entre ces divers objets.

JE sçais qu'un savant Professeur de Gottingue semble avoir pris à tâche de réduire à presque rien l'usage des observations météorologiques;

&

Mois de Mars & d'Avril 1754. 405

& son autorité pourroit faire d'autant plus d'impression, qu'il paroît avoir décidé contre lui-même. Après avoir soutenu pendant plus de douze ans un travail plus assujettissant que pénible, il s'est demandé, & d'autres pourront le faire à son exemple: A quoi ce travail mène-t-il?

MAIS ne mènera-t-il à rien, parce qu'il n'aura pas les usages chimeriques & trop prochains dont se flatte le peuple? il nous est défendu de prédire sûrement ou la pluie ou le beau tems, à mesure que la liqueur du barometre descend ou s'élève. Mais si j'attendois le retour d'un vaisseau parti de la mer Baltique vers le tems des équinoxes, & qu'un abaissement subit, considérable & continué, du vif-argent, joint au changement du vent du Nord-Est au Sud-Ouest, à une variation égale dans le thermometre, à l'augmentation des vapeurs, ou si vous voulez, à la crue subite des eaux d'un puits ou d'un fleuve, me fît craindre une tempête & accepter une assurance, aurois-je en général lieu de me repentir d'un pronostic fondé
sur

sur les listes météorologiques de cent Observateurs qui ne croient pas avoir travaillé pour moi ? Le Laboureur qui prépare sa terre, le Fermier qui songe à faire faucher son champ, le Négociant qui médite des envois de bled, le Médecin qui pour l'inoculation veut choisir le tems le plus propre, ne tireront-ils pas les mêmes avantages d'une comparaison également réfléchie de divers signes équivoques en eux-mêmes, mais décisifs par leur union ?

LA nature, d'autant plus tendre mère, qu'elle paroît l'être moins, n'accorde que des succès lents & graduels, & exige des travaux longs & constans. Elle n'est point injuste, nous seuls sommes ingrats. S'il falloit moins de peine pour faire des découvertes, quel seroit l'avantage de l'industrie & du sçavoir ? On ne feroit pas ce qu'on fait, si le besoin, & la curiosité souvent plus forte que le besoin, si l'amour propre mortifié, si le plaisir d'une découverte arrachée, & devenue plus précieuse par ce qu'elle a coûté, ne dissipent tous les obstacles. Dieu a bien

Mois de Mars & d'Avril 1754. 407.

bien fait les hommes ce qu'ils font ; il les a placés où ils doivent être. Dans un autre monde moins de travail pourroit suffire ; mais les habitans de ce monde fueroient peut-être encore plus le travail.

Nous ne saurions , & sans doute nous ne devons pas franchir des barrières aussi respectables. Tant s'en faut que nous soyons à la veille de saisir la liaison des divers phénomènes. Les combinaisons qu'il faut épuiser , pour voir revenir dans un ordre constant les mêmes variations , sont peut-être infinies ; du moins ne paroissent-elles pas proportionnées à la durée de quelques vies , ni peut-être à celle de plusieurs siècles ; mais des rapports particuliers deviendront d'autant plus fréquens & d'autant mieux connus , qu'on s'appliquera davantage à rassembler les effets en apparence isolés , mais qui tiennent tous les uns aux autres. Travaillons pour nous mêmes , travaillons pour notre siècle , travaillons pour la postérité , & ne laissons pas à nos enfans les mêmes plaintes à faire de nous , que nous en
avons

avons à faire de nos pères.

UN des avantages des observations météorologiques, c'est que chacun est en état de s'y appliquer. Tous ne sont pas en état de raisonner, mais tous le sont de voir & de décrire. Que chacun mette la main à l'œuvre, suivant sa capacité, sa situation, ou son loisir; que l'Observateur travaille pour le Philosophe; que celui qui ne peut s'affujettir à observer lui-même, recueille ce que d'autres ont vu. N'excluons, ni les observations partiales, ni de simples conjectures; tout peut avoir son usage; tout a son prix pour le génie étendu, tout trouvera son rang dans l'histoire de la nature & du tems.

JE n'ai garde de promettre, du moins d'abord, rien de si complet que ce que nous ont donné Mr. Muschenbroek pour la Hollande, Mrs. Wintringham & Huxham pour l'Angleterre, & Mrs. Du Hamel, Malouin & le Camus pour la France. C'est cependant sur leurs traces que je voudrois marcher; & je tâcherai dans la suite en multipliant mes observations & mes correspon-

dan-

Mois de Mars & d'Avril 1754. 409
dances de faire oublier mes premiers
Essais.

JANVIER 1753..

L'ANNEE a commenée par le froid & par la gelée, le thermometre ayant été le 3 à 32 degrés, & le 4 à 30. Un dégel de jour, suivi de gelées pendant la nuit, a succédé. Il a recommencé à geler le 24 par un vent de Nord; le thermometre (a) à l'air étoit au 32 degré, le barometre à 30 pouces & demi (b), c'est la plus grande hauteur à laquelle le mercure se soit élevé. Le jour où il est le plus descendu est le 10; il s'est soutenu alors à 29 pouces par un vent tempétueux d'Ouest Sud-Ouest, accompagné de pluie & d'orage. Sa variation pendant ce jour a été la plus grande du mois, & est montée à 4. lignes; la hauteur moyenne excède un peu 30 pouces.
Les

(a) C'est celui de Fahrenheit.

(b) Mesure Angloise.

Les froids humides ont été fort sensibles, & l'air n'a pu faire monter le thermomètre au delà de 5 degrés au dessus de la congélation.

COMME les froids ont été peu considérables, mais constants, ils n'ont pas empêché le travail de la terre, & ont simplement retenu les progrès trop prompts de la végétation; nos prés sont verts, les bleds poussent, on a encore des légumes.

IL y a eu peu de maladies; les vieillards ont le plus souffert. L'asthme, les rhumes, & les catarrhes en ont à l'ordinaire emporté un grand nombre, plus cependant vers le commencement du mois que vers la fin. On a vu quelques fièvres lentes & continues, qui se terminoient tantôt par des aphtes, & tantôt par des éruptions miliaires. Les évacuations n'y convenoient point, un régime tempéré, une transpiration douce & soutenue, quelquefois des vésicatoires au milieu du mal ont le mieux réussi. Mais en général il étoit dangereux de trop affoiblir les malades, & le Médecin appelé trop tard auprès d'un corps
rendu

Mois de Mars & d'Avril 1754. 411

rendu incapable de résister au mal par des saignées, par des sudorifiques, & surtout par des vésicatoires, ici trop souvent & trop légèrement prodigués, se trouvoit dans la désagréable situation d'assister à la fin d'un combat égal, ou à la plus lente convalescence.

Les Régistres donnent depuis le 2. Janvier jusqu'au 9, 423 morts; du 9 au 16, 385; du 16 au 23, 373; & du 23 au 30, 428. Le nombre de ceux qui ont péri de la petite vérole est pour ce mois de 78. On a baptisé 598 garçons & 592 filles.

FEVRIER.

Les commencemens de ce mois ont été assez froids. Il y a eu des tems bruns, des brouillards, du givre & de la neige. La gelée est venue le 11. Le thermomètre à l'air étoit au 29 degré par un vent de Nord-Est, le baromètre à 30 pouces 4 lignes. Le 13 on a eu un dégel assez subit, le thermomètre étant monté de 35 à 45 dans un jour. Le tems a continué à être doux, mais humi-

412 JOURNAL BRITANNIQUE.

de. Des vents de Sud Sud-Ouest ont amené des orages & des jours nébuleux , & l'on a eu vers la fin du mois un tems doux & clair. Le Baromètre n'a point été au dessous de 29 pouces & 1 ligne, & le plus haut point où ait monté le Thermomètre a été 51. Le degré moyen du premier instrument a été de 29. pouces 8 lignes, & celui du second de 43 degrés.

LES fièvres du mois passé ont encore regné dans celui-ci ; aussi le nombre des morts a-t-il continué d'augmenter dans la première semaine, où il a été de 432 personnes. Il a baissé de 40 la semaine suivante où l'on a eu de la gelée. L'altération subite du tems a fait ensuite de nouveaux ravages, surtout parmi les gens âgés, dont plusieurs sont morts subitement. Le nombre pour la troisième semaine a été de 450 personnes. Une maladie assez commune parmi les enfans a été une espèce de rhumatisme. Une douleur au derrière de la tête, au col, ou aux épaules, précédoit l'attaque; la douleur passoit ensuite aux mains, aux pieds, & aux genoux. L'enflure des
arti-

Mois de Mars & d'Avril 1754. 413

articulations caractérisoit le mal. La fièvre s'y joignoit; elle avoit des redoublemens vers les 4 ou 5 heures du soir, & se terminoit la nuit par des sueurs modérées. Le malade étoit assez libre le matin, & dans le reste de la journée jusqu'au tems du redoublement. La nature seule dissipoit souvent le mal; on l'assistoit par une décoction de quinquina & d'une petite quantité de rhubarbe. Des évacuations trop fortes rendoient ce rhumatisme plus opiniâtre, & quelquefois fatal. Aux symptômes modérés qu'on vient de voir succédoit tout d'un coup une violente douleur de tête; les convulsions & l'hémiplégie emportoient le malade durement saigné & purgé. La dernière semaine de ce mois a été moins meurtrière, n'ayant emporté que 357 personnes. La petite vérole a eu dans ce mois, de même que dans le précédent, beaucoup de part à la mortalité; des 1627 morts 61 y ont succombé. Il est né dans ces quatre semaines 627 garçons & 591 filles.

ON a eu des tempêtes dans les parties septentrionales de l'Angleter-

re. Les amas de neige formés sur les montagnes s'étant fondus tout d'un coup vers le tems de la pleine Lune & par un vent impétueux du Sud, ont fait déborder les eaux. En Ecosse la neige a rendu la plûpart des routes impraticables; plusieurs voyageurs y ont perdu leurs chevaux, & quelques personnes ont été noyées en voulant traverser des rivières.

MARS.

LE Baromètre & le Thermomètre ont moins varié qu'ils ne font d'ordinaire vers les équinoxes. Le mercure s'est assez constamment tenu à 30 pouces; il s'est élevé à un demi-pouce plus haut, & est descendu de quatre lignes plus bas; cette dernière quantité est celle de sa plus forte variation dans un jour. La plus grande chaleur a été de 55 degrés, la plus petite de 32, la moyenne de 40. Jusqu'au 12 le vent a été entre le Nord & l'Est, & l'on a eu froid. Depuis ce jour il a tourné peu à peu de l'Est au Sud, & ensuite à l'Ouest, d'où il est revenu au Nord & au Nord.

Mois de Mars & d'Avril 1754. 415

Nord-Est. On a eu des froids beaux & secs au commencement & à la fin du mois, des tems doux, couverts & humides au milieu; peu de giboulées & presque aucune révolution subite.

PENDANT la partie sèche & froide du mois, il a regné quelques maladies aiguës, & surtout des inflammations de poitrine. Les jeunes gens ont eu des crachemens de sang sans grande douleur, & sans difficulté de respirer. La saignée, de légers purgatifs, le nitre & les balsamiques ont emporté ces accidens.

IL n'en a pas été tout-à-fait de même des fièvres qui se sont manifestées vers le milieu du mois; des maux de tête extraordinaires & assez violens pour élever le poux, & pour laisser après eux une impression douloureuse dans les tégumens caractérisoient ce mal. On remarquoit de tems en tems une remission de 2 ou 3 heures. Assez souvent au bout de quatre jours la maladie cédoit aux saignées, aux ventouses, aux vésicatoires & au nitre. Il ne restoit ensuite pendant quelque tems aux ma-

lades qu'un embarras dans la tête, qu'ils comparoient à une *calotte de plomb*. Ce symptôme se dissipoit peu à peu par l'usage prudent des esprits volatils. Depuis les expériences curieuses du Docteur Pringle, on ne craint plus la prétendue qualité putride des alkalis. Des paralyties & des apoplexies ont emporté plusieurs vieillards.

IL est mort 327 personnes du 27 Fevrier au 6 Mars, 443 du 6 au 13, 406 du 13 au 20, 410 du 20 au 27, & 348 du 27 au 3 Avril. En comparant la partie sèche, & si je l'ose dire, inflammatoire du mois avec la partie humide & colliquative, on voit que la mortalité a été beaucoup plus grande dans le second période que dans le premier. La différence a été d'environ cent personnes par semaine. Il en est mort dans ce mois 42. de la petite vérole, & dans le cours des cinq semaines il est né 824 garçons & autant de filles. C'est environ dans ce tems qu'on a renouvelé la proposition d'une nouvelle manière d'inoculer. Pour sauver au malade la petite douleur de l'incision,

le

le defagrément de l'ulcère, & le be-
soin du Chirurgien, un Chirurgien,
nommé Mr. Brooke, a voulu in-
troduire une méthode, qu'il a prati-
quée avec succès en Amérique. (c).
Il frotte simplement un peu la peau
avec une goutte de matière varioleu-
se vers le milieu du biceps, & y ap-
plique ensuite un emplâtre simple,
pour retenir le levain. Pour sauver
même la connoissance de l'opération
à des enfans, il a enduit leurs gans
d'un peu de pommade, dans laquel-
le la goutte de pus avoit été incor-
porée. Mais quoique cette méthode
ait assez souvent réussi, elle a cepen-
dant manqué à l'Hôpital des *Enfans*
trouvés, & on l'a jugée en général
plus incertaine dans ses effets que la
méthode ordinaire, & plus dange-
reuse par la difficulté de s'assurer si
les personnes infectées ainsi le sont
par l'inspiration ou par le contact de
la matière. Il ne laisse pas d'être
bon de noter ces premiers essais, qui
pour-

(c) Voyez le dernier Volume des
Transactions Philosophiques Art. LXXV.

418 JOURNAL BRITANNIQUE.
pourroient avoir leur usage dans des
circonstances singulières.

AVRIL.

ON s'avance peu à peu vers la chaleur, mais la succession est des plus douces. Le vent a presque toujours tenu du Sud, sans que le Baromètre ait beaucoup baissé. Son degré moyen a été de 29 pouces 7 lignes ; six lignes au-dessus & au-dessous ont été ses limites, & quatre la plus grande variation dans un jour. Les pluies n'ont point été continues ; mais comme elles sont tombées à diverses reprises, quelquefois avec grêle, & en général accompagnées de fraîcheur, elles n'ont servi qu'à entretenir la terre dans un degré constant d'humidité. Vers le 20. on a eu des jours chauds ; le Thermomètre s'étant élevé au 60 degré. Cét instrument n'est point descendu au-dessus du 39, & son degré moyen a été le 45. La fin du mois a été plus fraîche que le milieu, mais moins que le commencement.

DANS une saison aussi distinguée
par

Mois de Mars & d'Avril 1754. 419

par sa température & par son uniformité, on ne devoit craindre, & l'on n'a observé en effet que peu de maladies. Remarquez qu'il ne s'agit ici que de maladies générales & dépendantes des altérations de l'air; car d'ailleurs l'éducation, les excès, les accidens & l'âge sont dans toutes les saisons des sources de mort suffisamment diversifiées. Les maux les plus communs ont été quelques rhumes & quelques maux de gorge gangreneux, les uns & les autres peu violens & rarement opiniâtres. Les fièvres intermittentes du printems n'ont point résisté au quinquina.

DANS la liste des morts on s'aperçoit du bénéfice de la nature, moins cependant dans les sommes totales, que dans les détails & par des calculs qu'il seroit trop long d'insérer ici. Je dirai simplement qu'à la réserve des enfans au-dessous de cinq ans, qui pour l'ordinaire font un peu moins de la moitié des morts, & vers les équinoxes un peu plus de cette moitié, presque toutes les autres classes ont été considérablement plus épargnées. La différence a crû

jusqu'à l'âge de 40 à 50 ans, & l'on a perdu la moitié moins de gens entre ces deux âges en Avril que dans les autres mois. On trouve dans les registres 380 morts du 3 au 10, 385 du 10 au 17, 401 du 17 au 24, & 421 du 24 au 1 Mai. La petite Verrôle a fait mourir 39 personnes, & l'on a baptisé 627 garçons & 608 filles.

La maladie contagieuse des bestiaux s'est de nouveau manifestée dans la province de Wiltshire; mais par les ordres donnés pour arrêter ce mal, il a fait peu de progrès. Rien ne peut être actuellement plus riant que nos campagnes. Toute l'Angleterre est un jardin; & si les productions de la terre sont un peu retardées par les froids des mois précédens, nous craignons moins les dernières gélées & les premiers insectes.

M A I.

Ce mois confirme nos espérances. Le Baromètre a été en général fort élevé, même par les vents de Sud-Ouest

Mois de Mars 6^e d'Avril 1754. 421.

Ouest qui ont le plus regné. Son degré moyen a été de 30 pouces & 1 ligne. Le vif argent est monté diverses fois à 30 pouces & demi, & n'est point descendu au-dessous de 29 pouces 4 lignes. Sa plus grande variation dans un jour a été de 2. lignes. Le Thermomètre, également constant, n'a varié qu'entre le 50 & le 61 degré. Des vents doux & secs du Nord & du Nord-Est ont commencé & fini le mois. Le milieu nous a donné quelques ondées par des vents d'Ouest, de Sud, & de Sud-Ouest.

Nous avons déjà dit que tout est retardé. Nous n'aurons des fruits que tard, mais nous en aurons abondamment. Il n'y a guère d'apparence que le raisin meurisse dans un climat aussi froid & aussi inconstant que le nôtre. Les bleds promettent beaucoup, les orges peu, les avoines n'ont pu être semées que tard.

On n'a eu presque aucune maladie épidémique dans le courant de ce mois. Les consommations ont été moins meurtrières qu'elles ne le sont d'ordinaire au printemps. Il y a eu

encore des paralyfies , des apoplexies, & quelques hémorrhagies à la fin du mois. La pesanteur continuée de l'air en feroit-elle une caufe?

DANS le cours de la mortalité, nous trouvons dès la première semaine une grande diminution, le nombre des morts n'étant que de 359. Il est de 325 la seconde, de 334 la troisieme, & de 393 la dernière. Du 1 au 29 il est mort 29 personnes de la petite Verole, & l'on a batifé 629 garçons & 536 filles. Dans aucun autre mois la disproportion n'a pas été auffi forte entre les deux Sexes; elle va à un feptieme à l'avantage des garçons. Il s'en faut bien que le produit de toute l'année ne leur foit également favorable.

JUIN.

IL n'y a guere eu de changement dans l'état du Baromètre pendant ce mois. Le vif argent s'est presque toujours tenu à la hauteur de 30 pouces. Trois lignes de plus ou de moins ont fait toute la différence,
&

Mois de Mars & d'Avril 1754. 422

& cette différence n'a point été de plus de 2. lignes en un jour. Le tems ferein & sec a continué jusqu'au 20. La chaleur s'est augmentée graduellement, & elle a fait monter la liqueur du Thermomètre à 71 degrés. Le 9. cet instrument est monté du 59 au 70 degré. Le 2. on a eu à Bridgwater, & en divers autres endroits, un orage accompagné d'une grêle des plus fortes. Quelques-uns des grains, si l'on peut appeller de ce nom les morceaux de glace qui sont tombés, avoient huit pouces de tour & pesoient quatre onces. Vers le 20, le vent, qui jusques-là avoit presque toujours tenu de l'Est avec une pointe du Sud, a tourné vers le Nord-Ouest, & nous a donné des pluies long-tems attendues & très-necessaires à la terre. Le 18 il y a eu un tremblement de terre dans la Province d'York & dans celle de Chester. Il y en a eu un autre le 25 à Manchester, & à 5 lieues aux environs de cette ville. Le mouvement ondulatoire a été très-sensible, & il s'est fait une explosion, que quelques personnes com-
pa-

424 JOURNAL BRITANNIQUE.

parent au mouvement rapide de plusieurs charettes , & d'autres au bruit d'un ouragan.

VERS le commencement du mois on a eu quelques fièvres continues, mais avec des remissions marquées. De petites saignées, suivies de vomitifs & de purgatifs légers , ont procuré l'intermittence ; après quoi il n'a été question que de quelques doses de quinquina. Des coliques assez semblables aux néphrétiques, accompagnées de vomissemens bilieux, d'une constipation obstinée , & quelquefois de difficultés d'uriner, se sont aussi montrées. Il n'y avoit cependant aucun signe de gravelle, & le consentement des parties paroissoit causer les derniers symptomes. Les relâchans & les delayans ont le mieux réussi. On dit avoir guéri à la campagne un paralytique par le moyen de l'électricité, & le mois passé on se vantoit d'un succès semblable sur un épileptique. Nous ne voyons rien de pareil dans la ville, & nous suspendons notre jugement.

IL y a eu du 29 Mai au 5 Juin 377 morts ; du 5 au 12, 293 ; du 12 au

Mois de Mars & d'Avril. 1754. 425
19, 300; du 19 au 26, 326; & du
26 au 3. Juillet, 364. Nous n'attri-
buerons pas aux secousses purifica-
tives de l'air la diminution des
morts dans la seconde semaine, par-
ce qu'une cause plus simple, je veux
dire la retraite du beau monde à la
campagne à la fin de la Séance du
Parlement, suffit pour en rendre
raison; mais la mortalité à la fin
du mois & au commencement du
suivant, pourroit avoir été en par-
tie causée par le défaut d'air & par
les chaleurs. Il est né 734 garçons
& 704 filles, & la petite Verole a
fait périr 37 personnes.

JUILLET.

CE mois est en Angleterre, de
même que dans le reste de l'Euro-
pe, celui des chaleurs. La fin de
Juin nous en avoit déjà donné; mais
le commencement de Juillet les a
augmentées. Malgré la succession
graduelle, avec laquelle elles sont
venues, elles n'ont pas laissé de pa-
roître extrêmement vives, & beau-
coup plus qu'on n'auroit pu le croi-
re.

re. A n'en juger que par le thermomètre, le plus haut point où le mercure se soit élevé à l'ombre, n'a guère surpassé le 84 degré, qui répond au 27 de Mr. de Reaumur, & c'est le 7 qu'on l'a vu à ce degré. Plusieurs fois je l'ai vu les années précédentes au 86, & même au 88 degré (*d*) sans que la chaleur parut aussi considérable qu'on l'a trouvée celle-ci. Diverses causes peuvent produire cette différence. La plus simple, & celle qui me semble avoir principalement eu lieu cette année, c'est le calme qu'il faisoit. Tout le monde connoit par expérience, combien le vent, même chaud, paroît frais à un homme échauffé. C'est qu'il emporte l'air que nos corps ont échauffé & nous présente celui de l'atmosphère, toujours plus frais que celui qui nous touche immédiatement. Il résulte
de

(*d*) La plus grande hauteur où j'ai vu le thermomètre est de 90 degrés le 26 Juillet 1750.

Mois de Mars & d'Avril 1754. 427

de là ce paradoxe, qu'un des moyens les plus sûrs de rafraichir une grande chambre en été dans un tems calme, c'est d'y faire du feu, & d'ouvrir toutes les fenêtres. La direction du vent étoit à l'Est-Sud-Est. Il a fraichi ensuite en passant au N. E. d'où tournant vers l'Ouest, & ensuite vers le Sud-Ouest, il nous a donné des pluies & de la fraicheur. A la fin du mois le vent est revenu au N. E. la plus grande hauteur du baromètre a été de 30 pouces 3 lignes, & la moindre de 29 & $\frac{1}{4}$.

Les maladies les plus fréquentes dans ce mois ont été des fièvres malignes, souvent accompagnées d'éruptions miliaires, quelquefois longues & toujours dangeureuses. Les Symptomes les plus communs étoient un grand abattement, l'anxiété, des soupirs involontaires, le délire & l'insensibilité. On a vu quelques coliques bilieuses, & des inflammations d'intestins. Les maux de gorge, accompagnés d'ulcères gangréneux, ont aussi fait quelque ravage; mais l'on a surtout eu des apo-

apoplexies subites, qui attaquoient des personnes éloignées du déclin, & les saignées, loin d'être toujours utiles, ont paru fixer le mal & précipiter la mort.

Du 3 au 10 Juillet il est mort 292 personnes; 323 du 10 au 17, 288 du 17 au 24, & 296 du 24 au 31. Le nombre des batêmes dans ce mois a été pour ces 4 semaines de 609 garçons & de 585 filles. Le petite vérole a enlevé 41 personnes.

A O Û T.

LA température & la sérénité de la meilleure partie du mois précédent s'est soutenue dans le commencement de celui-ci. Bientôt cependant les vents, qui depuis plus de quinze jours tenoient de l'Est, chose rare en Angleterre, se sont tournés vers l'Ouest. Ils étoient impétueux au Sud-Ouest, & dans le même jour changeoient souvent de force & de direction. Les pluies dont ils étoient accompagnés, ont fait craindre pour les bleds; & quelques-uns autour de Londres ont effec-

Mois de Mars & d'Avril 1754. 429

fectivement souffert. Les houblons au contraire dévorés des pucerons destructeurs, on été utilement délivrés de leurs ennemis par ces ondes. Cela n'empêche pas que l'année ne soit médiocre pour les houblons, de même que pour les orges, & surtout pour les avoines. Il n'en a pas été de même des bleds. Le tems qui s'est remis au beau vers le 20 a rendu le dommage peu considérable, & la moisson est abondante. Cependant comme on s'est pressé de la faire & de la ferrer, plusieurs bleds ont été cueillis trop verts, & n'ont pas été suffisamment séchés. Ceci dans la suite a causé des pertes considérables aux facteurs, & a nui au débit de la recolte dans l'étranger. Depuis le 20 jusqu'à la fin du mois, le tems a été clair, doux & constant. Les vents ont été modérés au Sud-Est, & il y a eu peu de variations du soir au matin dans les instrumens, qui mesurent la pesanteur & la température de l'air. Le baromètre s'est élevé à 30 pouces 3 lignes, & est descendu d'un pouce dans les jours
ora-

orageux; jamais cependant plus de 3 lignes en 24 heures. Le thermomètre n'a point été au-dessus du 70 degré, ni au-dessous du 60; limites resserrées, & qui même ne se sont écartées que de 5 degrés en un jour.

CETTE égalité dans la température de l'air, est toujours favorable à la santé. Les apoplexies du mois précédent, n'ont pas laissé de continuer encore. En général les maladies se déterminoient à la tête, surtout avant les pluies; on se sentoît étourdi, & l'on n'osoit sortir de peur de tomber. Quelquefois, mais plus rarement, sentoît-on une douleur topique au devant de la tête, ou au côté. L'anéantissement, le mal de cœur, un pouls prompt & petit étoient les principaux symptômes. Au bout de quelques jours, la maladie prenoit un caractère d'intermittence. Les saignées, l'émétique, le quinquina convenoient dans cette fièvre, & les vésicatoires au contraire, loin de faire aucun bien, caufoient des stranguries fâcheuses.

COMME c'est principalement parmi

Mois de Mars & d'Avril 1754. 431

mi les personnes entre 40 & 50 ans, que cette fièvre céphalique a régné, les registres mortuaires donnent pour ce mois deux fois plus de personnes mortes entre ces deux âges, qu'il n'en est mort dans aucun des autres mois. En comparant les registres de plusieurs années, je trouve que ceux qui meurent dans ce période de la vie, ne font pas la douzième partie de tous les morts; au lieu que par la liste de ce mois, leur nombre en fait près du quart. Le résultat des registres est au reste de 296 personnes pour la première semaine, de 288 pour la seconde, de 310 pour la troisième, de 294 pour la quatrième, & de 301 pour la dernière. On a baptisé dans le courant de ce mois 716 garçons & 696 filles. La petite vérole a été fatale à 42 personnes.

SEPTEMBRE.

C'EST surtout dans ce mois que la variation du baromètre & du thermomètre a été peu considérable. Trois lignes au-dessus de 30 pouces,
&

& une seulement au-dessous , ont borné la marche du premier de ces instrumens. Ce n'est même que le 25 qu'il est ainsi descendu , & ce jour a été marqué par une baisse de 10 degrés dans le thermomètre , qui jusque là fixé au 70 degré , varioit à-peine de 5 degrés dans les vingt-quatre heures. Les vents souffloient cependant de divers côtés , mais avec peu de force & encore moins d'effet. Aussi la sécheresse a-t-elle duré depuis le 26 du mois précédent jusqu'au 25 de celui-ci. La terre s'en ressent , & notre rivière épuisée d'eau, un peu au-dessus de Londres , ne peut porter les batteaux chargés des denrées de la campagne. Tout sèche , tout languit. Nos parterres n'ont plus de fleurs , nos potagers plus de légumes. L'herbe manque aux troupeaux , & nos prés offrent l'image des terres brûlées de la Campanie, plutôt que celle des campagnes toujours vertes de l'Angleterre.

UNE saison si peu commune dans nos climats a fait prendre à tous nos fruits une cuisson & un gout qu'il est rare de leur trouver. Les pêches,
les

les figues, les melons, les ananas de l'Amérique, naturalisés en Angleterre, ne dépareroient pas les tables de la France. Le raisin même, tout retardé qu'il a été au printemps, a reçu par les chaleurs une maturité, qu'il n'a presque jamais ici. Meilleur qu'à l'ordinaire, le fruit est aussi plus abondant, & les pauvres partagent cette année avec les riches les dons de la nature. Quelque réservé qu'on doive être dans les jugemens qu'on porte sur les causes finales, il est impossible de ne pas voir que la même saison, qui produit le besoin des choses rafraichissantes, & qui en excite le desir, nous prodigue en même tems les moyens de le satisfaire.

ON devine assez quelles doivent avoir été les maladies regnantes. Des coliques bilieuses, des inflammations d'intestins, des fièvres continues, caractérisées par les symptomes de l'échauffement & de la tension, ont été les plus communes. Dans des chaleurs humides, tout tend à la pourriture. Le principal objet du Médecin est moins alors de

modérer le mouvement des liquides, que de prévenir leur fonte. Les solides relâchés exigent des remèdes, qui soutiennent leur ressort. Ce n'étoit point là ce qui convenoit aux maladies de ce mois. L'humidité manquoit, les humeurs devenoient âcres, les fibres étoient rigides. Voilà pourquoi les sueurs étoient si communes, si affoiblissantes, & si peu salutaires. Les vésicatoires augmentoient l'âcreté des humeurs, & excitoient l'inflammation, à laquelle les canaux urinaires n'étoient que trop disposés. Le secours le plus prompt se trouvoit dans la saignée, & la cure s'achevoit par le moyen des sels purgatifs, des calmans & des délayans.

LES raisonnemens de théorie les plus simples, & tels seront toujours ceux que nous hasarderons sur la Médecine, ne sont rien sans les faits. Si tel a été le caractère des maladies de ce mois, à qui doivent-elles avoir été le plus funestes? A ceux dont le sang étoit le moins aqueux, & les fibres ou le plus sensibles ou le plus endurcies. Nous nous engagerions
dans

Mois de Mars & d'Avril 1754. 435

dans des discussions trop délicates, & nous pourrions être taxés de faire des compensations arbitraires, si nous appliquions ces principes aux divers cas, où nous croyons entrevoir leur influence. Contentons nous de dire, que les enfans si sujets aux convulsions, & les hommes plus robustes que les femmes, & moins ménagers de leurs forces, doivent avoir le plus souffert. Aussi voyons nous dans nos semaines de sécheresse & d'ardeur, le nombre des enfans morts au-dessous de l'âge de deux ans, être précisément la moitié du total, & celui des hommes égal celui des femmes. Dans les mois précédens, & dans le cours complet de l'année, c'est l'âge de cinq ans où la balance est en équilibre, & il meurt plus de femmes que d'hommes dans la proportion de 33 à 32. (e)

IL

(e) Les raisons de cette disproportion sont en général l'expatriation plus fréquente des hommes, & le grand nombre de filles de la campagne qui viennent servir dans la Capitale.

T 2

IL ne me reste pour achever le détail de ce mois que de copier nos registres, qui donnent 307 morts depuis le 28 Août jusqu'au 4 Septembre, 348 du 4 au 11, 401 du 11 au 18, 335 du 18 au 25, & 424 du 25 au 2 Octobre. De ces 1815 morts, il n'y en a que 50 sur le compte de la petite vérole. La liste des batêmes donne 733 garçons & 709 filles.

OCTOBRE.

LE tems commence à être moins uniforme. Il a cependant continué à être doux & modéré même pendant les vents du Nord & du Nord-Est, qui ont soufflé presque constamment depuis le milieu du mois. Le plus grand froid en ville a été de 52 degrés, & le plus grand chaud de 66. Sur une colline à une lieue de Londres, je trouve par des observations faites à 9 heures du matin, que le thermomètre marquoit le 3 & le 16 le 50 degré, le 17 le 45, le 20 le 30, & le 31 le 38. Le baromètre a varié entre 30 pouces & 3
li.

Mois de Mars & d'Avril 1754. 437
lignes, & 29 & 5. On a eu quelques jours de pluie, & surtout beaucoup de brouillards. En général le tems a été beau, mais couvert. Ceci n'a lieu qu'à l'égard de Londres, car en diverses Provinces on se plaint d'ondées très fortes, & de débordement de rivières.

JE n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit des récoltes & des productions de la terre. Mais les effets de l'humidité sur les corps humains se sont manifestés par une fièvre lente & très dangereuse. La variété des attaques répondoit à celle des tempéramens, & sans doute des circonstances. Un froid plus ou moins durable pendant quelques jours étoit suivi d'une chaleur, qui continuoit ensuite sans intermission pendant plusieurs autres. Les personnes sanguines étoient généralement plus vivement attaquées, & les périodes du mal étoient pour elles plus violens, mais plus courts. La plupart étoient rétablies au bout de quinze jours, après quelques saignées & des remèdes salins. Les phlegmatiques & les bilieux n'avoient pas le même avan-

tage. Le mal se développoit moins, & plusieurs étoient déjà très mal avant que de se croire pris, & de demander du secours. Pour ces derniers il falloit de légers cordiaux, des remèdes tempérés, & surtout quantité de délayans. Les sueurs, aussi bien que les grandes évacuations étoient à craindre. Les rhumatismes de ce mois n'ont eu rien de particulier, & on doit les attribuer moins à l'inconstance du tems qu'à la difficulté de se vêtir à proportion.

Je trouve dans les listes des morts 398 pour la première semaine, 441 pour la seconde, 367 pour la troisième, & 439 pour la dernière. Cette mortalité a été plus grande du côté du genre féminin, les nombres respectifs étant de 798 hommes, & de 837 femmes. On a batisé 676 garçons, & 599 filles. La petite vérole devient peu à peu plus générale ou plus dangereuse. Elle a tué dans ces quatre semaines 97 personnes. L'inoculation se fait en ce mois dans les Hôpitaux, & sur la plupart des particuliers; elle a les succès ordinaires.

NOVEMBRE.

LES détails de ce mois sont fort courts. Le baromètre varie entre 30 pouces 3 lignes & 29 pouces 4 lignes. Le thermomètre n'a pas passé le 60 degré, & n'est point descendu plus bas que le degré de la glace. Ceci s'entend de Londres où les gélées ont été courtes le 20 & le 29 par un vent de N. E. A la campagne dont j'ai parlé le mois passé, le thermomètre marquoit à neuf heures du matin le point de la gélée le 20 & le 21 ; le degré 30 le 28 , & le degré 28 le 29. Le vent a été pour l'ordinaire au N. O. avec un tems couvert. On mangeoit encore des pois dans quelques Provinces au commencement du mois, & l'on avoit vers la fin des oeillets & des roses dans les Jardins autour de Londres.

LES mêmes fièvres & les mêmes indications ont eu lieu pendant ce mois, & l'inconvénient des grandes sueurs s'est montré de plus en plus. Des diarrhées & des dyssenteries ont fait
T 4 aussi

440 JOURNAL BRITANNIQUE.

aussi quelques ravages, mais elles ont cédé aux remèdes connus. La petite Verole seule redouble ses progrès, & il en est mort dans ce mois 117 personnes, ce qui revient à un quatorzième du total de la mortalité.

Le nombre des morts est au reste de 382 personnes du 30 Octobre au 6 Novembre, de 419 du 6 au 13, de 406 du 13 au 20, & de 446 du 20 au 27. La disproportion entre les deux Sexes est excessive dans ce mois. On a perdu 908 femmes, & seulement 745 hommes, nombres qui diffèrent d'un sixième entier. Il y a eu 603 batêmes de garçons, & 621 de filles.

DECEMBRE.

Le mois a commencé par le froid. Il a augmenté jusqu'au 12 que le dégel est venu. Il a fait ensuite jusqu'au 25 plus chaud qu'à l'ordinaire. De ce jour à la fin de l'année le tems s'est remis au froid. Les vents ont été fort inconstans. Ils ont passé subitement du N. E. au Nord &

Mois de Mars & d'Avril. 1754. 441
 & au S. O. Le baromètre s'est élevé jusqu'à 30 pouces 4 lignes, & a descendu jusqu'à 29 pouces 2 lignes. Il est plus difficile de marquer quelles ont été les bornes du thermomètre. Quatre Observateurs différens, mais qui se sont servi de thermomètres gradués de la même manière, nous ont donné des résultats différens. On a déterminé en général la plus grande chaleur à 55 ou à 56 degrés; mais c'est sur le froid qu'on diffère. Le premier observateur met le plus grand froid au 8 du mois; le thermomètre à l'air marquoit 29 degrés. Le second qui demeure dans un quartier de Londres plus élevé, sans maisons du côté du Nord, trouva le 11 à neuf heures du matin son thermomètre à 17½, & le 12 à la même heure à 18. Le dégel vint ce jour; & en ouvrant sa fenêtre à huit heures du soir, il sentit un air chaud qui entroit dans sa chambre. Le thermomètre étoit au 55 degré, ayant parcouru ainsi en moins de douze heures un espace de 37 degrés. A Hampstead, c'est le vilage près de Londres dont j'ai déjà parlé, le

T 5

ther-

thermomètre fut à 26 degrés, depuis le 8 jusqu'au 12, à 32 le 29, & à 22 le 31. Mon thermomètre marquoit ce jour-là 24 degrés. Enfin à un petit village près de Bath, on a observé un froid fort supérieur. Le 30 Décembre, à quatre heures après midi, un thermomètre gradué à la manière de Fahrenheit, fut exposé à l'air & à l'ombre; le mercure descendit d'abord au 12 degré, à sept heures il étoit parvenu au 5, & à dix heures il se trouvoit au 2; c'est-à-dire, à 30 degrés au-dessous du point glacial, ou suivant l'échelle de Mr. de Reaumur à dix-huit. Le 31, ce thermomètre remis au même endroit aux mêmes heures, ne descendit pas au-dessous du 20 degré.

Les petites Veroles de ce mois ont été dangereuses. Les pustules se manifestoient quelquefois dès le second jour, à peine précédées de la moindre indisposition. La fièvre éruptive paroissoit peu violente, & souvent jusqu'au 4 ou au 5 jour le pouls étoit celui d'une personne en santé. Le malade passoit cependant toutes les nuits en reverie, & le ptyalisme étoit

Mois de Mars & d'Avril 1754. 443

toit excessif. Le 7. le pouls devenoit plus vif fans devenir plus fort. La chaleur, l'inquiétude, le délire redoubloient. Les grains, au lieu de se remplir d'une matière jaune & bien digérée, ne contenoient qu'une espèce de crème pâle. La confluence sur le visage, les croutes gangréneuses, l'état de la peau semblable à celui d'un parchemin mouillé, annonçoient trop tard le danger. Le malade mouroit étouffé le onzième jour, ou s'il survivoit il ne résistoit guère à la seconde fièvre (f).

LES causes de la petite fièvre, dont on a parlé dans les mois précédens, paroissent avoir donné aux petites Veroles un caractère de malignité. Le quinquina, & quelques cordiaux ont quelquefois paru soulager, dirai-je

(f) Je vois par le Mercure de France, Décembre 1753, qu'on a eu depuis le mois de Juin à Paris des petites Veroles du même genre, mais plus universelles & plus meurtrières.

je, ou guérir un mal, dont s'il en faut croire le sincère Boerhaave, personne ne rechape que par le bénéfice de la nature.

PLUSIEURS enfans, au-dessous de l'âge de sept ans, ont eu une espèce de jaunisse; les filles y ont été le plus exposées. Un grain de mercure doux donné tous les soirs, quelques sels neutres, & enfin les remèdes martiaux & les amers ont dissipé ce mal.

LE nombre des morts a été de 411 du 24 Novembre au 4. Décembre, de 410 du 4 au 11, de 512 du 11 au 18, de 302 seulement du 18 au 25, & de 393 du 25 au premier de l'an. De ces 2028 personnes 183 ou environ $\frac{1}{11}$ ont péri par la petite Verole. On a bâtité dans les cinq dernières semaines de l'année 689 garçons & 655 filles.

RÉCAPITULATION.

Nous supprimons toutes les réflexions générales, que nous pourrions faire sur les observations qu'on vient de voir, de peur d'être tentés de les
pouf-

Mois de Mars & d'Avril 1754. 445
 pousser trop loin. Il suffira de pla-
 cer sous un point de vue général les
 registres de l'année, depuis le 12
 Décembre 1752 jusqu'au même jour
 1753.

Garçons bâtif. - 7860	} ensemble 15444
Filles bâtif. - 7584	
Enter. d'hom. 9490	} ensemble 19276
— de femm. 9786	
Morts au-dessous	} en tout 19276.
de 2 ans - 7892	
Entre 2 & 5 . 1403	
— 5 & 10 . 418	
— 10 & 20 . 478	
— 20 & 30 . 1338	
— 30 & 40 . 1861	
— 40 & 50 . 1775	
— 50 & 60 . 1568	
— 60 & 70 . 1186	
— 70 & 80 . 864	
— 80 & 90 . 435	
— 90 & 100 . 54	
À 100 ans. . . 1	
— 101 2	
— 102 2	

Morts de la petite Verole. . . . 774

On ne doit point être surpris que
 le nombre des bâtemes soit si infé-
 T 7 rieur

rieur à celui des enterremens. Nos registres ne tiennent aucun compte des enfans qu'on bâtitise dans des Congrégations différentes de la Nationale; & il s'en faut bien que tous ceux qui naissent soient bâtitisés.

LE nombre de ceux, que la petite Verole a fait périr est petit auprès de celui qu'on trouvoit les années précédentes dans nos listes. Après ce que j'ai dit de l'inoculation, ne devinera-t-on point à quelle cause cette différence me paroît devoir être attribuée?



ARTICLE IX.
NOUVELLES
LITTÉRAIRES.

D'EDIMBOURG.

CE que l'Hippocrate Hollandois avoit souhaité, ce que les expériences de Mr. Langrish sur des animaux vivans avoient fait regarder comme possible, je veux dire un moyen de dissoudre les pierres de la vessie par le moyen de liqueurs injectées dans ce viscère vient d'être heureusement accompli dans cette ville. Le dissolvant propre à cette operation c'est l'eau de chaux, & l'instrument dont on s'est servi une espèce de soufflet. Mais pour s'instruire des raisons de ce choix, pour se former une idée précise & de la machine & de la manière de s'en servir, pour s'assurer enfin du succès qui a accompagné cette méthode dans l'hôpital de cette ville.

&

448 JOURNAL BRITANNIQUE.

& sous les yeux des Professeurs, il faut lire l'Écrit suivant. *A method of cure for the Stone chiefly by injections; with descriptions and delineations of the instruments contrived for this purpose; by William Butter M. C. Edimburgh, printed by Hamilton, Balfour, & Neal. 1754. In 8. pr. 1. sh.* C'est-à-dire *Metbode pour guerir la pierre, principalement par le moyen d'injections, avec des descriptions & des desseins des instrumens inventés pour cet usage; par Mr. Butter Candidat en Médecine.*

DE LONDRES.

LE nom illustre, qui se trouve à la tête de la brochure suivante, ne pourra que la faire rechercher; & ceux qui ont lu l'extrait des pièces qu'elle contient dans le Nouveau Testament de ce laborieux Professeur, dont toute l'Europe savante regrette la perte, seront charmés de pouvoir lire les originaux. *Two letters of Sir Isaac Newton to Mr. Le Clerc late Divinity Professor of the Remonstrants; the former con-*
tai-

Mois de Mars & d'Avril 1754. 449
taining a Dissertation upon the rea-
ding of the Greek text 1 John V. 7.
the latter upon that of 1. Timothy
III. 16. published from authentick
MSS. in the Library of the Remon-
strants in Holland. London, prin-
ted for J. Payne, &c. 1754. In 8.
pr. 2. sb. C'est-à-dire Deux lettres
du Chevalier Newton à Mr. Le
Clerc, la première sur le texte Grec
de 1. Jean V. 7, la seconde sur ce-
lui de 1. Tim: III. 16. publiées sur
le Mpt. authentique qu'on garde dans
la Bibliothèque des Remontrants en
Hollande. L'étude de l'histoire Ec-
clésiastique fut celle des dernières
années de la vie du grand Newton,
& si jamais on publie les diverses
pièces, qu'il a laissées sur un sujet
si intimement lié à la cause du
Christianisme, & dont j'ai vu le
Catalogue, on aura lieu d'admirer
la grandeur des vues & la multipli-
cité des recherches de ce Philosophe
Chrétien.

MAIS sans doute ce n'est point
 par l'autorité qu'il convient de déci-
 der de la vérité ou de la fausseté
 de la Religion. Que Newton l'ait
 crue,

crue, que Bolingbroke la traite de fable, qu'est ce que cela prouve? Rien peut-être; s'il paroît qu'en effet l'un & l'autre ont apporté à leurs recherches le même esprit vuide de préjugés & de passions, la même sublimité de génie, la même précision, le même savoir, la même méthode, la même sincérité, & surtout la même douceur. Les injures n'ont plus droit de passer pour des raisons, non plus que les décisions pour des preuves. C'est à l'examen seul qu'il en faut venir. Mais quelle tâche que celle de parcourir & d'analyser la grande moitié du recueil des Oeuvres de Mylord Bolingbroke, qu'on vient de nous donner en cinq volumes *in 4*, & qu'on vend en feuilles pour trois livres quinze shelings! Cette tâche, qui après une première lecture me paroît déjà fort pénible, est cependant exigée d'un Journaliste, de qui l'on attend une exposition fidèle de ce qui se publie de plus fort & de plus nouveau dans les diverses sectes & dans les divers partis.

ENTRE tous les projets formés
pour

Mois de Mars & d'Avril 1754. 451

pour le bien de l'Etat & de l'humanité, celui des écoles de charité établies en Irlande, & destinées à élever les enfans des Catholiques de ce Royaume dans l'amour du travail, dans la connoissance de leurs devoirs, & dans l'unité religieuse & nationale, est un des plus applaudis. On fait que les trois quarts des habitans de cette Isle nourrissent avec des idées contraires à celles de l'Etat, des sentimens d'aversion pour un culte qu'ils haïssent sans le connoître, & pour un Gouvernement dont la douleur s'étend jusques sur ses ennemis. On ne les trouble ni dans leur ignorance ni dans leur oisiveté. On se borne à leur fournir les moyens d'en sortir. Ceux d'entr'eux, qui consentent à remettre leurs enfans dans ces écoles de charité, sont assurés que rien ne leur manquera de ce qui peut les mettre en état de gagner leur vie & de se tirer de la misère où leurs parens croupissent. La Religion qu'on fait gloire de leur enseigner est une Religion d'amour. Elle enseigne à s'intéresser au bien de ceux qui ne la connoissent pas, &

& elle ne s'insinue dans les esprits que par les voies de la douceur & de la persuasion. A la vérité l'expérience, qui a fait connoître quelle influence a sur l'esprit de ces jeunes plantes l'autorité de leurs pères & de leurs guides spirituels, oblige à transplanter d'un quartier à l'autre, celles sur lesquelles la cession volontaire de leurs parens donne à la Société tout le droit qu'ils avoient. Dans l'intervalle de vingt ans, qui s'est écoulé depuis l'institution de cette Société, on a érigé quarante écoles dans les différentes provinces de cette Isle, & l'on en érige actuellement dix nouvelles. Plus de 1500 enfans y sont entretenus, instruits, formés au travail, & surtout à la culture des terres. Il y en a déjà un millier, qui par les soins qu'on a pris d'eux sont sortis de ces Ecoles bons protestans & utiles sujets. Les Gentils-hommes des principales provinces de l'Irlande ont favorisé ces institutions en cédant quelques portions de leurs terres, soit gratuitement, soit à des conditions très douces. Ces terres,
qui

Mois de Mars & d'Avril 1754. 453

qui servent à former des laboureurs, gagnent en même tems à être labourées. Leur produit s'augmente, & les écoles en profitent. Ce seroit peu cependant pour soutenir des établissemens encore dans leur enfance, si la main bienfaisante du Souverain, les dons, les legs, les contributions des personnes charitables & zélées, tant de l'Angleterre que de l'Irlande, n'y concouroient. Aussi tous les deux ans prononce & publie-t-on à Londres un Sermon destiné à répandre les vues, les succès, & les besoins de la Société. Celui qu'on vient de nous donner & qui fut prêché il y a un an, est à tous égards digne d'un Prélat non moins distingué par sa bonté que par son savoir. *A Sermon preached before the Society corresponding with the incorporated Society in Dublin, for promoting English protestant working-schools in Ireland, at their general meeting in the parish church of St. Mary-le-bow, on wednesday May 2. 1753. by the Right Reverend Father in God Thomas Lord Bishop of Norwich.* London, printed and sold
by

454 JOURNAL BRITANNIQUE.
by J. Oliver &c. 1754. In 4. C'est-à-dire *Sermon de l'Evêque de Norwich prononcé devant la Société correspondante avec celle de Dublin pour l'avancement des écoles de travail & de charité le 2 Mai 1753.*

C'EST encore d'un Auteur, dont les premières productions ont été applaudies, & qui a trop peu vécu, qu'est sorti le livre suivant; *The Elements of moral Philosophy in three books &c. by the late Revd. Mr. David Fordyce Professor of moral Philosophy, and author of the Art of preaching, inscribed to his Grace the Archbishop of Canterbury.* London, printed for R. and J. Dodsley 1754. In 8 pr. 3. sh. C'est-à-dire *Elémens de la Philosophie morale, en trois livres, par feu Mr. David Fordyce &c.* Le I. livre roule sur la nature de l'homme, sur ses relations & sur les obligations qui en résultent. On analyse dans le II. ses devoirs à l'égard de Dieu, de la Société, & de lui-même. Enfin on recherche dans le III. les moyens de se former à la pratique de ces devoirs.

L'A.

Mois de Mars & d'Avril 1754. 455

L'Avanturier, feuille volante, très-bien reçue du public & discontinuée depuis peu, vient de paroître dans un autre format que celui qu'elle avoit dans les publications périodiques. Ce recueil consiste en quatre volumes *in 8*. L'Auteur, Mr. Hawkesworth, a trouvé l'art de s'y peindre de la manière la plus avantageuse; & l'on a cru se séparer d'un ami en lisant ses adieux. Une autre feuille du même genre a pris la place de *L'Avanturier*, & c'est avec plaisir que nous annonçons cette espèce de succession, qui prouve que notre siècle, tout corrompu qu'on le dit, respecte, approuve & accueille ceux qui travaillent à l'éclairer & à l'annoblir.

C'EST ce qu'indiquent encore les deux traductions en vers Anglois, qu'on nous a données du Poëme sur l'Immortalité de l'Ame. Les bonnes intentions des traducteurs méritent plus d'éloge que leur verve, & ce n'est que pour ceux qui sont hors d'état de lire l'original que ces copies ont été faites.

LA Dame, qui travaille à découvrir

456 JOURNAL BRITANNIQUE.

vrir les sources, d'où Shakespear a pris les sujets de ses pièces, vient de publier un troisième volume de son ouvrage. On y trouve la comparaison des *deux gentils-hommes de Verone* avec l'épisode de *Felismène* tirée du second livre de la *Diane de Montemayor*, celle de *Troile & de Cresside* avec divers morceaux de Chaucer; celle de Richard II, Henri IV, Henri V, Henri VI, Richard III, Henri VIII, & le Roi Lear, avec les Chroniques d'Hollingshead & quelques autres ouvrages historiques, & enfin de la Pièce *Voilà bien du bruit pour rien* (*Much to do about nothing*) avec le Conte de *Genève* dans le *Roland furieux*. Il y a beaucoup de délicatesse & de jugement dans cette analyse critique du célèbre Tragique, que la plupart des Anglois louent sans l'avoir assez étudié.

LES Antiquités de la Province de Cornouailles viennent de sortir de la presse. On en donnera l'analyse dans un des volumes suivans.

IL y a des choses bien curieuses dans un livre écrit sans beaucoup d'art,

Mois de Mars & d'Avril 1754. 457
d'art, & intitulé *Observations on the eartbs, rocks, stones, and minerals for some miles about Bristol, and on the nature of the Hot-well and the virtues of its water; by Mr. Owen.* London, printed and sold by W. Johnston 1754. In 8. pr 3. sb.
C'est-à-dire *Observations sur les terres, les rocs, les pierres, & les mineraux à quelques milles de Bristol, sur la nature de la source des eaux chaudes & sur leurs vertus; par Mr. Owen.* Je rendrai compte une autre fois de ce petit ouvrage.

On a publié ici une traduction Angloise de la Lettre d'un Officier Moscovite à Mr. Delisle au sujet des nouvelles découvertes faites au Nord de l'Asie. Elle est accompagnée de quelques remarques de Mr. Dobbs, qui tendent à soutenir l'opinion où il est de la probabilité d'un passage au travers des terres de l'Amérique Septentrionale, & à défendre la Relation attribuée à l'Amiral De Fonte.

T A B L E D E S M A T I E R E S

Contenues dans les Journaux de
Janvier, Fevrier, Mars &
Avril 1754.

A.

ACADEMIES des Sciences, *Projet de sou-*
scription pour un Recueil des Memoi-
res de toutes (les) 229

AFRICAINS (les). En quel tems ils fu-
rent convertis, 53. & par quels
moyens, 58.

AGRICULTURE (sur l') Voyez DODS-
LEY.

AME. Sur l'Immortalité (de l') Voyez
BROWN.

ANGLETERRE, *Notes & observations sur*
les loix fondamentales (de l') Voyez
HORSEMAN.

ANTIQUAIRES de Londres (la Société des).
Sa reponse à la Lettre de l'Evêque de
Clogher, 203

APOPLEXIE (l') ne doit pas être attribuée
à la pression du sang, quand on en

trou-

TABLE DES MATIERES.

trouve quelques gouttes dans quel- qu'un des ventricules,	90
APPLEBY (Mr.) a trouvé le secret de dessaler l'eau de mer,	210.
ARNAUD (Mr.) son Livre <i>sur les her- nies</i> annoncé,	212
ATLAS (l') de Mr. Palairet annon- cé,	69
AVANTURIER. Notice de cette feuille vo- lante,	455

B.

B ACON (le Chancelier). Sa conduite envers son bienfaiteur le Comte d'Essex, 353. Caractère de son frere Antoine.	<i>ibid.</i>
BENSON (Mr.) vient de publier un livre intitulé <i>Recapitulation abrégée des preu- ves qui établissent la résurrection de Je- sus-Christ</i> ,	219
BIRCH (Mr.) Ses <i>Mémoires du regne d'E- lizabeth</i> annoncés, 226. Extrait de cet Ouvrage,	345
BOLTON (Mr.) Extrait de ses Lettres sur la théorie de la Comète de 1729. & de celle de 1743 & 1744,	339
BOWER (Mr.) Idée de son troisième Volume de l' <i>Histoire des Papes</i> ,	224
BROWN (Mr.) Extrait de son Poème Latin <i>sur l'immortalité de l'ame</i> ,	156
V 2	BROWN

T A B L E

- BROWN (Mr.) Notice de son *Sermon sur l'usage & l'abus des Cérémonies extérieures dans le culte religieux*, 223
- BUFFON (Mr. de) n'a pas assez établi son système sur la generation animale, 123
- BURGES (Mr.) Son Livre sur l'inoculation de la petite verole annoncé, 214
- BURGHLEY (le Grand-Trésorier). Son caractère, 351
- BUTTER (Mr.) Sa *methode pour guerir la Pierre, principalement par le moyen d'injections*, annoncée, 448

C.

- CARTES *marines* de l'Amérique. Voyez GREEN.
- CAT (Mr. le). Description de son nouveau trocar, 88
- CHAMBERS (Mr.) Extrait du *Supplément à son Encyclopédie*, 107
- CHAMPS (Mr. des) Sa *Lettre sur la Poésie Hebraïque*, 268
- CHRETIENS (Si les) du tems de Tertulien avoient le pouvoir de chasser les Démons, 32 & suiv.
- COMETE, sur la théorie (de la) de 1739 & de celle de 1743 & 1744, 339
- CONJURATION (la) de la Rye. Voyez GREY. D.

DES MATIERES.

D.

DEMOSTHENE. Nouvelle edition de
ses Harangues annoncée, 206

DENIS (Mr.) Ses *Fables choisies* annon-
cées, 217

DICTIONAIRES réels (les) Leurs carac-
tères & usages, 109 & suiv.

DIEU. La preuve de son existence, ti-
rée de la *moindre quantité d'action*.
Voyez MAUPERTUIS.

DIFFORMITE' (la). *Voyez HAY.*

DODSLEY (Mr.) Notice de son Poëme
sur l'Agriculture, 215

E.

EAU de Mer. Le secret de dessaler
(l') *Voyez APPLBY.*

ELIZABETH (la Reine). Mémoires de
son regne. *Voyez BIRCH.*

EMPETRUM. Singularité de cette plante
par rapport à ses fleurs, 104

ESSEX (le Comte d') Son Portrait,
351 *suiv.*

F.

FELICITE' éternelle. Moyens pour ob-
tenir (la) 322

T A B L E

FIEVRES (sur les) du Pais de Flandres.
Voyez GRAINGER.

FLEURS; Observation sur le sexe (des)
100

FORDYCE (Mr.) Ses *Elemens de la Philo-*
sophie Morale annoncés, 454

G.

GEOGRAPHIE Moderne, Nouvelle In-
troduction (à la) annoncée par Mr.
Palairet, 69

GRAINGER (Mr.) Son livre sur les fiè-
vres du pais de Flandres annoncé,
207

GREEN (Mr.) Suite de l'Analyse de ses
Cartes marines, 178

GREY (Lord). Extrait de son *Histoire*
secrete de la Conjuraton de la Rye, &
de la Rebellion de Monmouth, 1

H.

HARRIS (Mr.) Son *Mémoire histori-*
que & critique sur la vie & les é-
crits de Jacques I. Roi de la Gr. Bret.
annoncé, 227

HAY (Mr.) Extrait de son *Essai*, intitu-
lé *la Difformité*, 127

HERISSANT (Mr.) Ses expériences avec
le poison Americain, 77 & suiv.

HER-

DES MATIERES.

HERNIES (Sur les) Voyez ARNAUD.

HORSEMAN (Mr.) Extrait de son livre intitulé; *Notes & Observations sur les Loix fondamentales de l'Angleterre*, &c. 241

HUGHENS (Mr.) Son système de Musique est préféré à tous les autres, 120

HYDROCEPHALE, Observation anatomique sur (l') 89

I.

JESUS-CHRIST. Objections contre sa mission divine, 323 & suiv.

INOCULATION de la petite verole (Sur l').

Voyez KIRKPATRICK, & BURGESS. Nouvelle manière de la faire, 416 & suiv.

IRLANDE, le but des écoles de charité (en) 451

K.

KIRKPATRICK (Mr.) Son livre sur *Inoculation de la petite Vérole*, annoncé, 213. Extrait de ce livre, 381

L.

LE CAT. Voyez CAT.

LELAND (Mr.) Son *Analise des principaux* V. 4. paux.

T A B L E

aux Ecrivains Déistes, &c. annoncée,

220

LIND (Mr.) Notice de son *Traité sur le Scorbuz,*

208

LORD, Pourquoi ce mot est donné par la Canaille en Angleterre aux bossus,

133

M.

MACKENZIE (Mr.) Extrait de ses *Lettres sur la peste,*

93

MACLAINE (Mr.) a traduit en Anglois les dialogues Socratiques de Mr. Vernet,

217

MAHOMETISME (le) comparé avec l'Evangile,

331

MAUPERTUIS (Mr. de) a donné la préférence à sa preuve de l'existence de Dieu, tirée de la *moindre quantité d'action*, par-dessus toutes les autres; mais il en est blâmé, 116. Il a paru adopter le Système de Mr. de Buffon sur la generation animale,

122

MEAD (Mr.) Sa mort annoncée,

211

MEDE (Joseph) paroît avoir donné la véritable clef de la Poësie Hebraïque, dans son petit *Traité intitulé Fragmenta Sacra,*

280 suiv.

METEOROLOGIQUES (*Observations*) faites à Londres pendant l'année 1753,

404

Mi-

DES MATIERES.

MIRACLES (les) Ce qu'ils sont destinés à prouver proprement, 334. Pourquoi ils sont nécessaires pour l'introduction d'une nouvelle Revelation, 336. Conditions requises dans une operation pour être regardée comme un miracle, 337

MORTON (Mr.) Son sentiment sur les mouvemens volontaires, 90

MOUVEMENS *volontaires*, Recherches sur (les) 90

MUSCLES, Sur la cause du mouvement (des) 91 *suiv.*

MYLIUS (Mr.) Notice de sa Lettre sur un nouveau Zoophyte, &c. 228

MYSTERES (les) de la Religion. Leur nature, 320 *& suiv.*

N.

NAVIGATION, *Elemens (de)*. Voyez ROBERTSON.

NEWTON (Mr) Ses deux Lettres à Mr. le Clerc sur deux passages du N. T. annoncées, 448

NUMA. Sa Religion étoit destinée pour la seule ville de Rome, 329

T A B L E

O.

OWEN (Mr.) *Ses Observations sur les terres, les rocs & les minéraux &c. de Bristol, annoncées,* 457

P.

PAGANISME, *Aucun des systèmes de Religion (du) a prétendu fervir de loi universelle,* 330

PALAIRET (Mr.) *Sa Lettre à l'Auteur de ce Journal,* 68

PALMIER (le) *Observations sur la fécondation de cet arbre,* 105

PESTE; *sur (la)* 93

POESIE *Hebraïque, Lettre sur (la)* 268

POISON *Americain (le). Sa nature, & son operation,* 76 & *suiv.*

PIERRES *de la Vessie, moyen de dissoudre (les),* 447

PYLARINI (Mr.) *Précis de sa relation touchant l'inoculation de la petite vérole,* 386

R.

REBELLION (la) *de Monmouth. Voyez GREY.*

RELI-

DES MATIERES.

- RELIGION *Naturelle* (Si la) est suffisante pour rendre les hommes heureux ,
313 & *suiv.* Comparée avec la Revelation , 317 & *suiv.*
- RELIGIONS (Toutes les) passaient pour également bonnes parmi les Payens , 330
- REVELATION divine (la) comparée avec la Religion naturelle , 317 & *suiv.* Sa nécessité , 319. Ses caractères , *ibid.*
- RICHARD III. Roi d'Angleterre , est défiguré par les Historiens , 131
- RIMUS (Mr.) vient de publier un livre intitulé *Sommation solennelle adressée au Comte Zinzendorff* , &c. 221
- ROBERTSON (Mr.) Extrait de ses *Elements de Navigation* &c. 282
- ROBINSON (Mr.) Sa mort annoncée , 206

S.

- SCORBUT (sur le) Voyez LIND. 7
- SHARPE (Mr.) Ses *Considérations sur la Liturgie & sur les Canons de l'Eglise Anglicane* annoncées , 221
- SHERLOCK (Tho.) Extrait de ses *Sermons prêchés à l'Eglise du Temple* , 308

T A B L E

T.

TERTULLIEN, *Apologie (de) au sujet des dons miraculeux dont il parle dans ses Ecrits,* 28

TIMON (Mr.) Sa relation touchant l'inoculation de la petite vérole paroît un peu exagérée & a séduit les premiers Operateurs Anglois, 387 *suiv.*

TOI (*sur le*) dans la Bible, 149

TRANSACTIONS Philosophiques des années 1751 & 1752. Troisième & dernier Extrait (des) 71

TROCAR (Nouveau) inventé par Mr. le Cat, 87 & *suiv.*

V.

VERNET (Mr.) Ses Dialogues Socratiques sont traduits en Anglois, par Mr. Maclaine, 217

VOLTAIRE (Mr. de) Son *Histoire de l'Europe depuis Charlemagne &c.* vient d'être traduite en Anglois, 228

VOUS (*Sur le*) dans la Bible, 149

W.

WARBURTON (Mr.) vient de donner l'*Histoire, les Antiquités, & l'é-*

DES MATIERES.

*l'état présent de l'ancien rempart des
Romains autrement dit le mur des Pic-*
tes,

225.
WATSON (Mr.) *Abregé de ses Observa-*
tions sur le sexe des fleurs, 100



FAUTES A CORRIGER.

Mois de Novembre & de Décembre.

Pag. 247. lig. 23. coup les. coup d'œil. P. 248. l. 4. ne lis. en P. 251. l. 27. uns lis. unes P. 261. l. 10. enlevées lis. enlevés P. 319. l. 22. L'Eglise lis. L'Elégie P. 326. l. 12. Idomée lis. Idumée Ibid. l. 16. après Héros lis. soit P. 339. l. 13. du lis. de P. 378. Note l. 1. le lis. la P. 396. l. 23. lis. à 8 heures P. 399. l. 1. de lis. du P. 401. l. 15. Mrs lis. Mr. P. 402. l. 10. Smeaton lis. Ellicot P. 404. l. 11. est lis. cet P. 426. l. 24. 5 sb. lis. 1. sb.

Mois de Janvier & de Février 1754.

P. 9. lig. 13. étouffer la lis. la connoissance de la Ib. l. 19. pourroit lis. pouvoit P. 67. l. 6. aux Auteurs lis. aux trois Auteurs Ibid. l. 7. qui étoient contemporains lis. qui étoient à peu près contemporains. P. 74. not. (c) Art. lis. Art. XII. P. 76. not. l. 2. de N°. lis. de 1747. N°. 482. Art. XII. P. 110. l. 10.

Fautes à corriger.

l. 10. qu'à *lis.* à P. 119. l. 27. *effa-*
cez aucune P. 126. l. 8. Monon *lis.*
Moxon P. 128. l. 1. Si je m'étois
lis. Si je ne m'étois P. 172. l. 15.
est *lis.* & P. 179. l. 17. des *lis.* de
P. 181. l. 3. Senez *lis.* Senex P.
197. l. 10. Daville *lis.* Danville
P. 214. l. 26 d'autant *lis.* d'autant
plus.

F I N.



